

« A l'étranger, nous avons été découverts en live, en France c'était à la télé, on n'imagine pas la musique de la même manière »



Avril 2015 • Numéro 39

 • ISSN : 2259-7867 • CPPAP : 0915W91947

FESTIVAL

PAPILLONS DE NUIT

#15

22.23.24 MAI 2015

Normandie

ÉDITO

C'est un numéro complètement fou du magazine Maze qui s'offre à vous aujourd'hui. Nous avons fait le pari de la découverte, de la critique, de la fraîcheur, de l'action. Dans un monde dominé par l'actualité brûlante et tragique de ces derniers jours, une remise en question s'est avérée nécessaire, mais nous avons aussi fait le pari du temps-long. Pour ne pas prendre le risque de vous voir perdus dans un labyrinthe de curiosités toujours plus imposant, nous avons tissé un fil d'ariane de rencontres, de dossiers, d'opinions, en toute complémentarité.

Dans une société française où l'abstention devient une solution, où une forme de déni de démocratie s'installe, nous avons refusé de vivre passivement le Waterloo de notre siècle. Pour couper court, comme nous le faisons depuis le début, aux clichés d'une jeunesse inactive, inintéressée, certainement inconsciente, nous avons plutôt fait le choix de réfléchir, de proposer, et de refuser de nous considérer entièrement responsables des maux d'une société en crise.

Avant de faire le grand saut, mieux vaut-il réfléchir au lieu où se fera la chute. Si beaucoup d'entre nous sommes tentés par un départ, une fuite en avant vers un inconnu où les choses seront obligatoirement meilleures, combien pourront franchir le pas ? Ce jeu est difficile, mais puisqu'on va tous mourir, autant courir avant que le soleil ne se couche. Moteur, action.

- Baptiste Thevelein
Rédacteur en chef et directeur de la publication

Directeur de la publication
Rédacteur en chef
Baptiste Thevelein

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Philippe Husson

Secrétaire général
Benoît Michaëly

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Coordinatrice de la correction
Lisette Lourdin

Secrétaire du conseil de direction
Kevin Dufrêche

Coordination des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Emma Pellegrino, cinéma
Basile Imbert, littérature
Eloïse Prével, lifestyle
Enora Héreus, jeux vidéo
Louison Larbodie, art

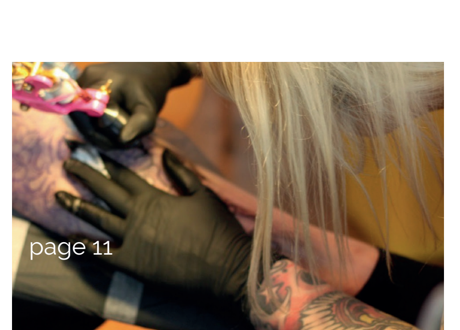
Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Baptiste Erondel
Emma Pellegrino
Emma Henning
Johanne Lautridou
Kevin Dufrêche
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Pablo Moreno
Thomas Sanchez

Rédaction
Alison Roi
Anna Fournier
Anne-Flore Roulette
Antoine Delcours
Arthur Sautrel
Astrig Agopian
Céline Jollivet
June de Witt
Clara Boulay
Dorian le Sénéchal
Emilie Lingat
Etienne Meignant
Fabien Randrianarisoa
Florine Morestin
François Leclinche
Hugo Lamare
Jason Stum
Jérémy Trombetta
Julia Coutant
Lauranne Wintersheim
Laure Chastant
Laurène Poirel
Lisha Pu
Loïc Pierrot
Margot Ladiray
Marie Beckrich
Marie Daoudal
Marie Puzenat
Marine Roux
Marion Danzé
Maurane Tellier
Mickael Marino
Myriam Bernet
Nicolas Renaud
Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle
Niels Enquebecq
Noa Coupey
Quentin De Azevedo
Roxane Thébaud
Samuel Ladvenu
Sofia Touhami
Solène Lautridou
Thibaut Galis
Thomas Pesnel
Tom Vander Borght
Thomas Philippe
Valentine Foucart
Victor Jayet-Besnard
Victor Lepoutre

SOMMAIRE


page 21

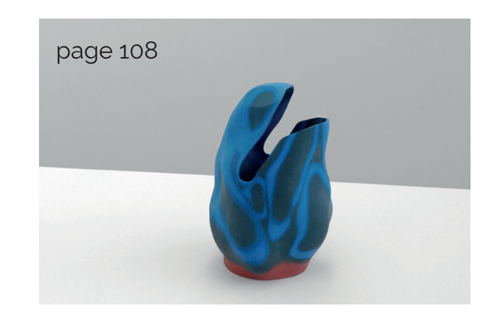
HIER


page 11


page 52

AUJOURD'HUI


page 96


page 108



DEMAIN

Maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 33 rue de Trottebec, 50100 Cherbourg-Octeville. Adresse de gestion : 6 rue de l'Hermine, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira-Maze et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

Le magazine Maze a adopté une politique publicitaire responsable en ne proposant que du contenu extérieur correspondant à sa ligne éditoriale.

L'association Inspira-Maze et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Mise en page : Christelle Perrin, Niels Enquebecq,, Baptiste Thevelein.



hier

Pourquoi faut-il lire Game of Thrones ?

Dimanche 12 avril 2015. Une date que jeunes et moins jeunes attendent avec impatience depuis plusieurs mois, et que beaucoup ont déjà marqué d'une croix rouge dans leur agenda. Annoncée début janvier, la cinquième saison de Game of Thrones, la série d'une génération, arrive sur nos écrans avec ce mois d'avril. Les premières notes d'un générique culte résonnent déjà dans nos têtes, en attendant la suite des combats que se livrent les grandes familles du Royaume de Westeros. L'occasion de vous convaincre, dans un article garanti 100% no spoiler que, si la série est géniale, il faut également se plonger dans les livres de l'écrivain américain George R. R. Martin dont elle est issue.



ourquoi faut-il lire Game of Thrones ? Tout d'abord, pour toutes les bonnes raisons qui nous ont déjà fait aimer la série : personnages aussi attachants que repoussants, luttes de pouvoir acharnées et sans pitié, où tous les coups sont permis, péripéties et tensions d'un scénario aux éternels rebondissements, épique et vulgarité d'une chanson de geste qui prend tout ce qu'il y a de plus beau comme de moins beau dans l'âme humaine. Difficile d'être déçu...

Pour avoir l'étude du monde médiéval et de la socité féodale la plus divertissante possible : les étudiants en histoire médiévale peuvent ainsi s'estimer heureux. Le vocabulaire utilisé, les attitudes et réactions des personnages, la grande place du fait religieux, l'art de l'héraldique, les insultes, les joutes, les heaumes et les hauberts, les soieries, les pourpoints, les poulaines, les douves et les mâchicoulis, les chansons et les fabliaux des troubadours, les tapisseries et les arcs-boutants éclairés à la lueur d'une torche : rien n'est oublié, et Jacques le Goff aurait pu aimer cette série inspirée par les Rois maudits capétiens et les ducs de Bourgogne.

« Pour bénéficier d'un point de vue omniscient, qui nous permet d'en savoir bien plus sur les pensées et intentions des personnages que dans la série »

Pour les scènes de banquets et les plats copieux dont la description rigoureuse et fournie vous met l'eau à la bouche. On note un penchant fort prononcé pour le sucré salé, arrosé de bons crus comme de piquette immonde. Il faut en revanche reconnaître que certains banquets, notamment lors de noces, peuvent laisser un goût amer. Végétariens s'abstenir, surtout quand un paragraphe s'attarde sur une chèvre brochée.

Pour le choix d'un point de vue omniscient, qui nous permet d'en savoir bien plus sur les pensées et intentions des personnages que dans la série, sans pour autant trahir leurs choix. Mention spéciale pour Jaime Lannister, moins détestable que dans la série.

Pour le plaisir de se spoiler soi-même les saisons à venir.

Mais comment lire Game of Thrones ? Deux choix possibles : ou acheter de grosses intégrales, ou, pour celles et ceux qui sont comme moi des lecteurs voyageurs ou qui craignent de lire des pavés, on peut lire la saga en format poche. C'est à peine plus cher que les intégrales, et c'est une façon que je trouve plus rapide pour enchaîner les tomes. Il faut en revanche reconnaître que les titres des formats poches sont bien nuls et que les couvertures sont moins swag.

Frères et sœurs de la Garde de nuit, bonne lecture à vous ! ■ **Basile Imbert**

Retour sur

Phase IV

Comme de temps en temps dans Maze, revenons sur un film un peu oublié ; dépoussiérons-le et voyons ce qu'on y trouve. Ce mois ci, on s'attaque à l'unique film réalisé par le célèbre graphiste Saul Bass, Phase IV (1974). Il s'agit d'un film de science fiction dans lequel des fourmis s'unissent et deviennent plus fortes et plus agressives qu'auparavant. Un film expérimental, scientifique et philosophique dans lequel il est bon de se plonger !

Avant toute chose, revenons sur l'illustre identité du réalisateur. Saul Bass est avant tout un graphiste pour le cinéma, notamment pour les génériques et certaines affiches de films. L'exemple sans doute le plus notable est son travail avec Alfred Hitchcock dans Vertigo. Celui-ci a, en effet, designé l'affiche ainsi que le générique ; le tout résumant parfaitement sa pâte, son style, ses traits. Aujourd'hui encore, alors que celui-ci est mort en 1996, son travail inspire et de nombreuses personnes s'amusent à reprendre son style pour re-designer des affiches de films.

Entrons à présent dans le film lui-même. Des fourmis, dans un état américain, changent subitement de comportement et se mettent à attaquer les humains devenant rapidement une puissance inquiétante et une réelle menace capable de s'adapter aux contres-attaques humaines. Dès le début, le film innove car vous n'êtes pas sans savoir que lorsqu'un film oppose un homme, ou l'humanité, face à un animal ou à une entité monstrueuse, le cinéma a une tendance à agrandir les créatures afin de les rendre plus puissantes et dangereuses. Il nous suffit de citer quelques titres comme King Kong, Les dents de la mer, ou encore Godzilla pour s'en rendre bien compte. Ici, il en est tout autre, et c'est très étonnant car il s'agit de fourmis et de véritables fourmis en plus. Saul Bass n'a pas choisi et n'a pas eu besoin de faire muter les fourmis en de gigantesques insectes terrifiants puisque, pour lui, la créature ce sont les colonies toutes entières. Un des deux personnages principaux, le docteur Ernest D. Hubbs résume l'idée en quelques phrases : «Ce ne sont pas des individus. Ce sont des cellules individuelles ; les petites et efficaces parties d'un tout. [C'est] une harmonie parfaite avec un parfait altruisme et dont de soi, ainsi qu'une parfaite division du travail organisée pour les rôles préétablis.» Ainsi la créature est partout, elle créée un réseau. Deux scientifiques enfermés dans un laboratoire tentent donc d'étudier l'étrange comportement des fourmis. Cette étude se découpe, tout comme le film, en quatre phases.

> « Un très bon spectacle de science-fiction à la fois marginal mais aussi bizarrement ancré dans l'esthétique de son époque. »

Bien qu'un peu effrayant ou repoussant aux premiers abords, notamment lorsque l'on voit l'affiche, le film offre un très bon spectacle de science-fiction à la fois marginal mais aussi bizarrement ancré dans l'esthétique de son époque. Le film s'ouvre sur des images spatiales

dans lesquelles on découvre une éclipse. Des images qui nous rappellent d'ailleurs aisément 2001 l'odyssée de l'espace, sorti quelques années plus tôt. Ces premiers plans, qui nous feront explorer le cosmos qu'une seule fois dans le film, sont accompagnés d'une voix off qui présente le contexte du film : les fourmis pètent les plombs ! Après quoi, une longue série de plans filmés à l'intérieur même d'une fourmilière illustre l'éveil et l'organisation des fourmis. Ces premiers plans, eux, seront récurrents dans le film. Et, par là, le cinéaste signe un très beau pari : celui de véritablement "faire jouer" des fourmis !

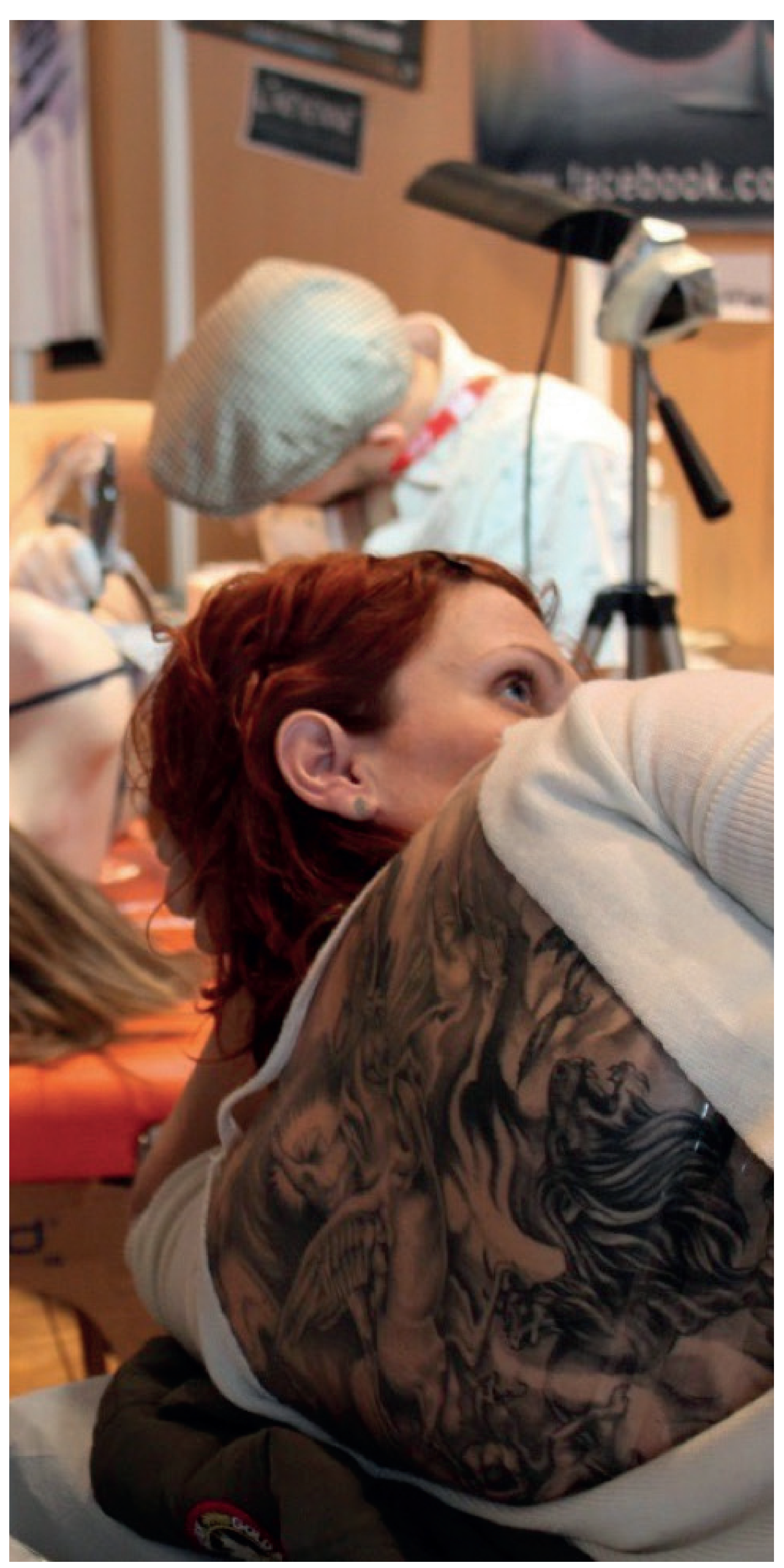
Dès le début, on découvre également l'univers sonore du film. De la musique jouée au synthétiseur nous plonge dans une ambiance désormais tout à fait désuète mais en parfaite cohésion avec l'esthétique du film. Le son est expérimental au même titre que l'image parfois. En effet, Saul Bass a recours à de nombreux effets visuels visant parfois l'esthétisme et parfois la narration. On peut par exemple citer des plans subjectifs de fourmis qui reviennent souvent dans le film. Pour ça, l'image semble être vu à travers un kaléidoscope. Pour en revenir au son et plus particulièrement au son diégétique , la majeure partie du film se déroule dans un laboratoire dans lequel se trouve de nombreux appareils et ordinateurs tous plus fournis les uns que les autres en boutons. L'univers sonore du laboratoire est très oppressant car en plus d'être tout à fait hermétique, les divers appareils ne cessent de biper et de vrombir. C'est un véritable délice.

L'histoire du film, bien que très simple, est fascinante. Pourtant, un doute s'installe petit à petit dans la tête du spectateur : les fourmis cherchent-t-elle vraiment à attaquer les humains? En réalité, sans révéler la fin du film, il s'agit peut-être plutôt d'une prise de conscience de la part des fourmis ; elles expérimentent même peut-être sur les humains. Tout comme le font les deux scientifiques enfermés dans leur laboratoire au beau milieu du désert. Avec cette idée, deux mondes se regardent sans se comprendre et chacun s'étudie pensant que l'autre tente de l'attaquer.

La phase IV clôture le film de façon surprenante !■

- Tom Vander Borght


DR



Il est toujours impressionnant de participer à des rassemblements d'aficionados, d'autant plus lorsqu'il s'agit du milieu, a priori, fermé du tatouage et d'un événement d'une telle ampleur. En trois éditions, le Mondial du Tatouage s'est imposé comme une des conventions les plus réputées du monde. Organisé par la figure emblématique du tatouage français Tin-Tin et parrainé par l'acteur (tatoué, forcément !) Nicolas Duvauchelle, l'événement a rassemblé pas moins de 340 artistes tatoueurs venus du monde entier et quelques 27 000 visiteurs. Pas de doute, le 6, 7 et 8 mars dernier, la Grande Halle de la Villette était the place to be !

Ma première fois au Mondial du Tatouage

La (très très) longue file d'attente devant la Grande Halle de la Villette, avant même l'ouverture des portes, laisse présager deux choses: 1. Il fallait se lever tôt ce matin pour aller au Mondial du Tatouage (sous peine d'attendre au moins 1h. Chouette, il faisait beau.) 2. Le succès est assurément au rendez-vous ! Une fois les portes franchies, c'est un peu la grosse claque : la hauteur de plafond, les stands à perte de vue, la grande scène, les mezzanines qui dominent la halle... Les 20 000 m2 du lieu annoncent tout de suite la couleur : dans le milieu du tatouage, la convention de Paris pèse. A ce moment, la plupart des tatoueurs sont soit en train de manger sur le pouce (le Mondial ouvre à 12h), ou bien de peaufiner les derniers détails de leurs stands. Les visiteurs n'ont pas encore pénétré dans le hall, l'atmosphère est étrangement sereine et détendue. C'est le calme avant la tempête.

Très vite, les visiteurs affluent, les allées se remplissent, les stands s'animent et les dermographes grésillent. C'est un bruit assez surprenant pour un non-initié, surtout lorsqu'on ne connait le tatouage que par internet et que la hauteur de la halle fait résonner une centaine de ces machines en même temps. C'est bête à dire, mais le Mondial du Tatouage, c'est une ambiance difficile à retranscrire par les mots. Cela passe notamment par la composition des visiteurs, très hétéroclite. On ne s'attend pas à trouver une si grande diversité : cela va des amateurs tatoués de la tête au pied aux familles avec leur bébé en passant par les personnes âgées (si si !) et les curieux. Les non-tatoués restent cependant largement minoritaires. Dévisager les visiteurs en devient presque un jeu : tatoué ou pas tatoué ? Car le Mondial du Tatouage c'est aussi une part d'exhibition. Les gens venus se faire tatouer se tiennent à moitié nu à quelques centimètres des spectateurs. Ils sont observés, photographiés, scrutés, comme des œuvres d'art dans un musée. A la seule différence qu'ils sont vivants. On saisit d'ailleurs de part et d'autre, des mimiques crispées, voire des visages contorsionnés par la douleur de l'aiguille.

En tant que néophyte, il faut un (court) temps d'adaptation avant d'être à l'aise avec cette intimité affichée : on photographie timidement, on parle bas pour ne pas déranger le travail de l'artiste, on scrute du coin de l'œil de peur d'être intrusif. Mais très vite, on se rend compte que ce n'est pas le genre de la maison. La convivialité

qui règne dans la Grande Halle de la Villette surprend malgré l'ampleur de l'événement. Les signes d'admiration éclatent ici et là, les apostrophes fusent, les conversations en divers langages (le Mondial du Tatouage accueille des artistes de 30 pays différents) s'animent. Peu importe qu'on ne parle pas la même langue, ici on parle le dialecte du tatouage.

La dimension humaine se poursuit à travers la relation entre les visiteurs et les artistes. Il n'est pas rare de croiser des tatoueurs en pleine conversation avec des passants autour de leur passion du tatouage. Si l'ambiance est propice à l'échange et à la convivialité, on en oublie pas pour autant que les artistes présents comptent parmi les tatoueurs les plus renommés de la planète. On est ainsi témoin de certaines scènes touchantes de sincérité, comme ce jeune homme, les yeux brillants d'admiration, qui retrouve l'artiste qui l'avait tatoué il y a quelques années et qui lui exhibe son ventre bedonnant où s'étale la pièce. «Ah oui, c'est vrai, je m'en souviens ! C'était du beau travail.» s'exclame le tatoueur. Ou encore cet autre jeune homme qui engage timidement la conversation avec un tatoueur en train de travailler sur un motif : «Je viens de découvrir tes dessins et je suis tombé amoureux de ton travail...»

Il est toujours appréciable de pouvoir confirmer «sur le terrain» l'évolution d'une tendance omniprésente dans les médias depuis quelques années. Le tatouage n'est pas un phénomène de mode. Il existe depuis des décennies dans différentes civilisations. Cependant, il a tendu à se démocratiser et à se débarrasser de son étiquette «mauvais genre» ces dernières années, en acquérant ses lettres de noblesse et en se distinguant comme un art à part entière.

Si vous voulez en savoir plus sur l'histoire du tatouage à travers une approche historique, sociologique et ethnologique, n'hésitez pas à visiter l'exposition «Tatoueurs, tatoués» encore en place jusqu'au 18 octobre 2015 au musée du quai Branly.

Et si votre curiosité a été piquée par l'article, n'oubliez pas que le Mondial du Tatouage sera de retour l'année prochaine à Paris ! ■ - **Eloise Prével**

« l'ambiance est propice à l'échange et à la convivialité, on n'en oublie pas pour autant que les artistes présents comptent parmi les tatoueurs les plus renommés de la planète. »



Tu dors Nicole

le surréalisme fait du somnambulisme

« Le cinéma est d'essence surréaliste » disait Ado Kyrou. 70 ans plus tard, Stéphane Lafleur reprend la maxime et revoit la partition pour composer Tu dors Nicole, réinvention moderne du surréalisme.

Pour comprendre Tu dors Nicole, un petit détour par le surréalisme s'impose.
Retour sur ce mouvement artistique qui a bouleversé les Arts en trois étapes.

Un contexte – Né dans l'entre-deux guerres, le surréalisme se retrouve baigné dans la mort et la pauvreté. La population Européenne est rongée par un quotidien gris et miséreux et les Surréalistes apparaissent comme les éventreurs du quotidien. Ils veulent libérer l'homme de sa fonction utilitaire à travers le rêve et les désirs.

Une révolution de la pensée – Le surréalisme marque une rupture avec les conventions. Les Surréalistes abolissent la censure de leurs œuvres et montrent la violence ou le sexe avec liberté. En refusant l'oppression de la société sur le corps et l'esprit, les Surréalistes aspirent à l'onirique et vont beaucoup s'inspirer des débuts de la psychanalyse notamment avec Freud.

Ses conséquences dans le cinéma - Il est possible de déterminer la fin du mouvement surréaliste en 1969 lors de la dissolution du groupe. Pour beaucoup, c'est la mort d'André Breton, homme de Lettres, homme d'Art et génie qui signe la fin de ce temps trois ans auparavant. Les Surréalistes ont entamé la quête de la liberté absolue, sur le fond et la forme des choses et aujourd'hui, Tu dors Nicole, continue le chemin.


© Les Acacias

Nicole vit au Québec dans une maison aux canapés fleuris assortis à la tapisserie. Son été est rythmé par la liste de corvées laissée par ses parents, le groupe de rock de son frère et sa copine aux aventures multiples. Derrière cette vie d'été aux langueurs océanes, la jeune adulte s'agace de ne rien faire, et provoque les autres pour se distraire. Alors pour contenir sa colère le jour, Nicole rêve d'Islande et de geysers. Elle peint ses Doc' Liberty en noir pour avoir des chaussures de marche et se croit reine du pétrole grâce à la carte bancaire qu'elle a reçue. Après s'être faite renvoyer de son travail, elle fait son sac rageusement, bien décidée à aller faire ce voyage. Mais en commandant un banana split, la carte ne passe plus et le rêve s'effondre. Sa colère ressort et il y a le jour et il y a la nuit. La jeune fille nageant avec des frites dans sa piscine et la noctambule allant faire de l'athlétisme avec les étoiles. La narration est faite par monts et par vaux, les scènes alternant avec ces deux tableaux par des noirs violents. Les émotions sont retranscrites par une imagerie poétique très concrète notamment avec le leitmotiv de l'arrosoir pour les moments de colère. Le jeu de Nicole est assez las et lorsqu'une forte émotion survient, le montage nous présente un objet quelconque et métaphorique pour la représenter. Ponctué de symbole, Tu dors Nicole agit comme un poème qu'il faut décortiquer pour en saisir le sens. Le son a aussi une fonction très particulière : souvent en désaccord avec l'image, il n'y a aucun souci à ce que du hard rock ponctue une partie de mini golf mollassonne. Allant même parfois à être décalé de l'image. Tout oscille entre fureur et quiétude, entre rêve et réel.

Lorsque les Surréalistes avaient présenté leurs premières œuvres, elles avaient été considérées comme irréfléchies. Mais la déconstruction des codes, aussi inquiétante puisse-t-elle être, est quelque chose de profondément méthodique et merveilleux. Tu dors Nicole, ce n'est pas une narration floue et maigre mais un récit maîtrisé et évadant. Tu dors Nicole n'utilise pas le noir et blanc pour cacher une image ratée, non, c'est un outil esthétique et un hommage aux «vieux du cinéma». C'est une leçon de cinéma, osmose entre que ce qui a été et ce qui est sur les écrans.

Tu dors Nicole est la nouvelle vague du surréalisme. Encore un peu ivre de sa gueule de bois de la veille, il fait du somnambulisme en attendant un nouveau réveil inespéré.■ **- Emma Pellegrino**

Centenaire du génocide des Arméniens

Vers la fin du déni ?

Raphaël Lemkin a créé le mot « génocide » pour désigner ce crime jusqu'alors sans nom : un « crime contre l'humanité tendant à la destruction totale ou partielle d'un groupe national, ethnique, racial ou religieux ; sont qualifiés de génocide les atteintes volontaires à la vie, à l'intégrité physique ou psychique, la soumission à des conditions d'existence mettant en péril la vie du groupe, les entraves aux naissances et les transferts forcés d'enfants qui visent à un tel but. » Le droit international l'a intégré en 1948 avec le vote de la « Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide » à l'ONU. Dans un enregistrement audiovisuel qui a récemment refait surface, Lemkin affirme qu'il a pensé au terme de génocide par rapport à ce que les Arméniens avaient vécu pendant la Première Guerre mondiale dans l'Empire ottoman, et les Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale en Europe.


DR

Une extermination programmée

Les Jeunes-Turcs arrivent au pouvoir dans les années 1910, alors que l'Empire ottoman est en train de se démembrer. Ces ultranationalistes pensent que la grandeur de l'Empire ne peut être restaurée qu'à travers une homogénéisation ethnique. Une organisation spéciale est créée pour exécuter le génocide. Le 24 avril 1915 est lancé le compte à rebours avec l'arrestation des notables arméniens de Constantinople sur ordre du gouvernement. Les jours suivants, ils seront déportés et tués. Cette date marque le début d'une longue série d'arrestations massives, de déportations et de massacres du peuple arménien. Les assyro-chaldéens et les grecs d'Anatolie sont aussi victimes de l'épuration.

Un peuple décimé

Le génocide a fait 1,5 million de victimes. Les survivants se sont réfugiés dans différents pays. Une partie des orphelins a été recueillie puis envoyée ailleurs par des missionnaires étrangers, notamment américains. Ils ont ainsi contribué à constituer ce que l'on appelle aujourd'hui la diaspora arménienne.
On estime aujourd'hui qu'il y a environ 2,5 millions d'Arméniens dits « turquifiés » ou « musulmans » en Turquie. Certains ne le savent même pas. Mais petit à petit, les vérités refont surface, les tabous éclatent et les langues se délient. Alors que certains rejettent l'idée même qu'ils puisse être arméniens, d'autres partent en quête de leur identité, changent même de nom et certains se convertissent au christianisme.

Les fantômes arméniens

Fethiye Cetin est une avocate et militante des droits de l'Homme bien connue en Turquie. Elle est âgée de 25 ans lorsque sa grand-mère mourante lui révèle qu'elle est née arménienne et qu'elle a été séparée de sa famille à 10 ans, lors du génocide, avant d'être adoptée par un soldat turc sans enfants. Elle a été convertie à l'islam, son prénom a été modifié et elle a épousé un turc. Sa petite-fille comprend alors pourquoi pendant toutes ces années elle avait senti une certaine « différence » chez sa grand-mère adorée. Elle publie à 56 ans « Le livre de ma grand-mère », qui est un récit à la fois autobiographique et historique.
Et elles sont plus nombreuses que ce que l'on peut croire, ces « Arméniennes cachées », « les restes de l'épée ». Il y a aussi eu ces enfants turquifiés, dont certains étaient si jeunes qu'ils n'ont même pas su en grandissant qu'ils étaient arméniens. Beaucoup ont emporté leur secret dans leur tombe mais d'autres, comme la grand-mère de Fethiye, l'ont livré à leur descendance dans leur dernier souffle.

Un négationnisme à l'échelle de l'Etat

Le premier pays à officiellement reconnaître le génocide arménien est l'Uruguay. Depuis, de nombreux pays et parlements ont reconnu le génocide. Notamment la France, le Parlement Européen et le Conseil de l'Europe. Mais le principal acteur du génocide, la Turquie, continue de nier et mène également une active campagne de négationnisme, n'hésitant pas par exemple à utiliser des pressions économiques pour convaincre des pays partenaires de ne pas reconnaître le génocide.

L'émergence des voix d'intellectuels turcs

Un nombre croissant d'intellectuels turcs reconnait le génocide arménien. On peut citer des historiens, sociologues, des journalistes et des écrivains, dont le prix Nobel de littérature Orhan Pamuk qui a été condamné en Turquie pour avoir dénoncé le comportement négationniste de l'Etat vis-à-vis du génocide arménien. Ces personnes ne se comptent plus en dizaines, mais désormais en centaines, et cherchent à effectuer un devoir de mémoire. La quasi-totalité des historiens y compris turcs (non-membres de la société d'Histoire Turque Officielle) reconnaissent le génocide. Hrant Dink, un journaliste turc d'origine arménienne, proche de nombreux intellectuels turcs a créé le journal arménien « Agos » en langue turque. Il a beaucoup œuvré pour la reconnaissance du génocide et son assassinat en 2007 a cristallisé sur sa mort le scandale de l'occultation de la question arménienne depuis la proclamation de la République Turque en 1923.
La sociologue, romancière et militante féministe turque Pinar Selek (exilée en France depuis 2011), a livré dans son ouvrage « Parce qu'ils sont Arméniens », à travers ses souvenirs d'enfance, un témoignage touchant de la façon dont on ne parle pas et dont on parle de cette page noire de l'histoire turque. Autocritique, elle ose faire part de sa longue cécité. Intimiste, l'ouvrage permet de comprendre la position de la majorité des citoyens turcs. Bien que l'arrivée au pouvoir de l'AKP ait cassé le verrou ultranationaliste du kémalisme, et a permis à des intellectuels de parler, il reste difficile de s'exprimer sur la question arménienne en Turquie.
Mais le défenseur de la cause arménienne le plus « surprenant » peut-être, est Hasan Cemal, écrivain et journaliste, petit-fils de l'un des commanditaires du génocide arménien, Cemal Pacha. Ce dernier a en effet écrit un livre sur le génocide dans lequel il n'hésite pas à évoquer la responsabilité de son grand-père, et demande à l'Etat d'aller vers la reconnaissance.
Les étudiants semblent également chercher à effectuer un devoir de mémoire. 33% de la jeunesse turque reconnaît le génocide arménien selon un récent sondage Fondapol. C'est un chiffre qui reste certes peu élevé, mais qui montre que malgré la façon dont on enseigne l'Histoire en Turquie, les tabous commencent à éclater.

Cent ans après : vers la fin du déni

Cent ans après le génocide arménien, les faits ne sont pas officiellement reconnus par la Turquie. Mais les choses commencent à changer au sein du pays. Il semble désormais que le déclic aura lieu à l'intérieur du pays. Les gens osent parler, les tabous éclatent et les mensonges du régime d'Erdogan ne font plus effet. Cette page douloureuse de l'histoire du peuple arménien et honteuse pour le peuple turc doit être une fois pour toutes reconnue et écrite, afin que le devoir de mémoire collectif puisse être réalisé. Toutes ces vies volées, tous ces destins brisés et ces traumatismes sont transmis comme une fêlure au sein des familles arméniennes et même turques. Le négationnisme est douloureux en cela qu'il semble parachever les disparitions et les souffrances. Le 24 avril 2015, date symbolique, nous commémorerons le centenaire du génocide arménien. ■ **Astrid Agopian**

Nana, la Vénus sortie du caniveau

La première parution, en 1880, de Nana est un immense succès pour Émile Zola et son ami et éditeur, Georges Charpentier. Les 55 000 exemplaires qui s'écoulent le premier jour témoignent une fois de plus de la fascination des lecteurs pour les sujets sulfureux. Le romancier abandonne en effet la France miséreuse de l'Assommoir, son précédent roman, et dédie sa plume au Paris des plaisirs. À travers Nana, prostituée de luxe, et son ascension dans la haute société, le naturaliste Zola brosse le tableau à la fois répugnant et captivant d'un monde au crépuscule de sa vie ; un monde que nous vous proposons aujourd'hui de découvrir.

Grouillante, virevoltante, suffocante. Telle est la première scène du roman, où l'auteur nous projette sans ménagement au théâtre des Variétés. La foule, agglomérat de journalistes ambitieux, de noceurs fortunés et de dames que les maris ont forcé à venir, se presse aux guichets. Sur toutes les bouches, le nom de l'actrice que le directeur de l'établissement s'apprête à lancer : Nana. Une fois installé dans les fauteuils de velours et après une attente insoutenable, la sublime jeune femme apparaît au monde parisien, dans le rôle de Vénus, nue. Les dos se courbent, les tempes suent et une vapeur de désir emplie la salle. Nana chante et la tension atteint son paroxysme, avant de s'éteindre, dans un tonnerre d'applaudissements. Déjà, le génie de Zola illumine : l'incipit est un double sens à lui seul. Cette attente, cette montée du désir des spectateurs, cette nudité, ce fracas ; c'est l'acte sexuel en lui même. Le sujet de Nana est celui-ci : « Toute une société se ruant sur le cul » (Zola). Le ton est donné, l'intrigue est lancée.

Dès le lendemain, les messieurs se pressent à l'appartement de la nouvelle reine des nuits parisiennes. Nana quitte la médiocrité de ses premières années pour une vie immodérée, faite de gloire et de folies. Si on connaît Zola pour son engagement contre la pauvreté et la tristesse qui ravage les petits-gens, il se montre sans pitié avec l'élite débauchée du Second Empire et cherche à nous en dégoûter.

Pour cela, il commence par jouer avec les sensations du lecteur. Les lumières des intérieurs qu'il décrit sont un exemple révélateur. Souvent, on retrouve l'évocation des becs de gaz dont la flamme donne aux scènes une lumière rousse et très vive. Ces lampes, symboles de la tentation qui se consume, étouffent et instaurent une atmosphère oppressante, presque poisseuse. Nana n'est pas de ces lectures champêtres qui glissent comme l'eau d'une rivière. Ici, les phrases vous collent à la peau.

Le comte Muffat, grand chambellan aux Tuileries et aristocrate austère, est au début du roman, le seul personnage qui semble hermétique aux charmes de Nana. Mais après des semaines d'hésitations, il finit par se précipiter chez la cocotte. Commence alors pour lui une inéluctable dégringolade dans laquelle il perd sa fortune et son honneur. Émile Zola personnifie en lui tout un pan de la société ; un monde rigide qui derrière les règles et la morosité a dissimulé ses instincts. Et plus que les autres, Muffat se jette dans le gouffre qu'est la demeure de la courtisane, plus que les autres il devient un pitoyable chien en chaleur. Les mots peuvent sembler très durs mais ils sont fidèles à la vision de l'auteur : le comte attend Nana des heures durant, comme une créature servile et, comble de la déshumanisation, se voit forcé pour l'amuser, de faire des imitations d'animaux. Zola n'oublie cependant pas la caste des bourgeois spéculateurs, des petits arrivistes et celle des filles du pavé. Nana est en faite un large éventail, qui en se dépliant laisse entrevoir les motifs d'une société détraquée. On pourrait croire l'auteur réactionnaire, farouchement opposé à la libération des mœurs mais il n'en est rien : son roman dénonce l'appétit du mâle, « grand levier de ce monde », avec toute la cruauté et la finesse qui font de lui un grand romancier.

Et Nana dans tout cela ? Vous l'avez compris, la jeune femme est l'épicentre de toutes les intrigues. Son rôle dans la peau de Vénus (déesse de la séduction et de la beauté), les passions qu'elle fait naître, les tentations qu'elle suscite et la perversion avec laquelle elle avilit les hommes sont autant d'éléments qui portent à croire qu'elle est une femme fatale. Mais Nana est une enfant (son nom caressant parle de lui-même). Elle est entêtée, possessive, émotive, capricieuse, boudeuse même ; elle agit selon son envie, sur des coups de tête et se lasse très vite des choses. Si elle humilie le comte Muffat c'est que, comme le gamin qui écrase les gendarmes sous ses pieds, elle est fascinée par sa toute puissance et son pouvoir de destruction. Si soudain, il lui arrive de sauter de joie, de pleurer à chaudes larmes ou de s'attendrir devant les choses les plus banales, c'est que la noirceur de sa profession ne lui a pas ôté le cœur tendre de son enfance. Nana, seul personnage pour lequel Zola éprouve de la compassion, est une fille du peuple que la misère a forcé à grandir trop vite. Elle se trouve à mille lieux de la prostituée romanesque que la fiction a l'habitude de nous vendre :

« Pour Nana, écrivit Zola, les réquisitoires dépassent tout ce qu'on peut imaginer… J'ai cherché à mettre de l'humanité sous mes phrases, j'ai eu l'ambition, sans doute trop grande, de vouloir planter debout une fille, la première venue, comme il y en a plusieurs milliers à Paris, et cela pour protester contre les Marion Delorme, les Dame aux camélias, les Marco, les Musettes, toute cette sentimentalité, tout cet enguirlandage du vice. »

Tout dans ce roman est éphémère, de la fortune des puissants jusqu'à Nana elle-même, que l'auteur voue à une fin terrible. Il est d'ailleurs brillant de la part de Zola de faire s'achever son oeuvre sur le déclenchement de la guerre franco-prussienne (1870) avec cette dernière phrase, criée par le peuple dans les rues : « À Berlin ! À Berlin ! À Berlin ! ». La frénésie sexuelle devient ainsi frénésie guerrière ; c'est le début de la fin.

Nana, c'est donc la promesse d'une lecture sensorielle et tourbillonnante qu'on n'oublie pas de si tôt. L'occasion de pénétrer dans un monde splendide et décadent qui court avec insouciance vers le précipice. Émile Zola nous montre que derrière les mythes qui envoûtent se cachent les vérités les moins attrayantes. Nana n'est pas Vénus, c'est la fille de Gervaise Macquart, blanchisseuse alcoolique ■ **-Pablo Moreno**


DR

Plaidoyer pour la culture «main-stream»

Mars 2015. Si, entre le remarqué retour de Jack Latham aka Jam City chez Night Slugs, le magnifique album Glass Eye de Pearson Sound, alter ego UK Bass de Ramadanman, et une scène rap anglophone des plus hyperactives (Death Grips, Kendric Lamar, Action Bronson, etc.), la scène musicale contemporaine semble être en ébullition, elle a pourtant été victime d'une grande perte. En effet, le mercredi 25 mars dernier, deux millénaires, quinze ans, et trois mois après l'arrivée de Jésus sur Terre, c'est l'idole de nombreuses jeunes filles qui a décidé d'arrêter la musique, j'ai cité : Zain Javadd Malik, des One Direction.



'est ainsi que le boys band anglo-irlandais devient un quatuor, après cinq ans d'existence. Cette séparation a ainsi secoué comme rarement le milieu musical et a plus forte raison internet, et c'est sans attendre qu'une pléthore de réactions est apparue, chacun usant de sa liberté d'expression pour faire part au monde de son opinion sur le sujet. Du camp des ultrafans à celui des haters de toujours, les réactions ont été toutes aussi vives. Mais cet événement, outre son côté dramatique ou comique (rayez la mention inutile selon vos goûts), permet de se questionner sur la place de la musique dite « mainstream » dans notre société. Pourquoi est-elle si décriée, et surtout : l'est-elle à juste titre ? Quelle est la légitimité des critiques à son égard ? Mais pour commencer : qui est-elle, cette « musique mainstream » ?

Si le sens du mot « mainstream » ne pose que peu de problèmes, tout le monde s'étant accordé sur sa définition (« massivement populaire, grand public, suivi et accepté par la masse » et « conformiste, promu outrageusement, sans saveur ou originalité. » selon le Wiktionnaire), sa mise en application concrète reste une chose plus compliquée. Si Fuzati & Gesaffelstein sont probablement considérés comme mainstream par des fans de L.O.A.S. et Huerco S, le sont-ils pour autant par des personnes appréciant Black M ou Steve Aoki ? La question du « mainstream / pas mainstream ? » est souvent déterminée par le milieu social et culturel du « juge », et le caractère ou non mainstream d'une œuvre – qu'importe sa forme – se voit également être assujetti aux médias faisant sa publicité. Mais le « mainstream » trouve également une perspective temporelle : si des labels tels qu'Ed Banger pouvaient il y a quelques années être tout ce qu'il y a de plus in, le label de Pedro Winter peine actuellement à trouver une place légitime et intéressante dans le panorama de la musique électronique contemporaine.

Mais n'est prise ici en compte que la conception « médiatique » de l'art, soit sa réception publique – dans une société relativement élitiste, vous en conviendrez. Mais quid alors de la qualité de l'oeuvre ? Peut-on réellement dire que la musique d'un artiste tel que Patricia (LIES Records, Opal Tapes) est meilleure que celle d'un DJ headliner de l'Ultra Festival ? Même si des éléments concrets nous pousseraient à dire « oui bien évidemment » (sets préenregistrés / live machine, originalité ou caractère subversif et novateur / platitude musicale, utilisation de ghosts producers, finesse de la production etc.) se pose la question de la hiérarchisation des cultures : l'IDM est-il un genre supérieur à l'EDM par exemple ?

Un parallélisme avec le concept d'ethnocentrisme, explicité en 1906 par W. Sumner dans son ouvrage Folkaways nous donne les premières clés de la pleine compréhension de ce phénomène. L'ethnocentrisme est ce concept qui amène – de manière naturelle et humaine – à surestimer le groupe auquel on appartient. Si Sumner parlait de groupes raciaux ou ethniques, il en est de même pour le milieu musical. Or il est indiscutable que chaque genre musical va comporter des codes, des façons d'agir, des valeurs qui ne seront pas les mêmes : ainsi, et de manière logique, le monde de la « free party » semble bien lointain de celui de Booba. Le monde de la musique est donc – et je ne vous apprendrai rien – socialement parcellaire et est ainsi composé de plusieurs microcosmes formant une société entière, les goûts culturels étant influencés par la position sociale (P. Bourdieu & J.C. Passeron, Les Héritiers, 1964). Ce que nous pourrions qualifier – étymologiquement à tort – d'« ethnocentrisme culturel » reviendrait donc à juger les genres musicaux dans lesquels nous baignons majoritairement comme les plus intéressants et les plus légitimes. Toujours dans la perspective d'un parallélisme entre cultures ethniques et cultures au sens artistique, c'est le « relativisme culturel scientifique » qui

vient légitimer et donner du crédit aux mouvances dites mainstream – qui et quoi qu'elles soient.

En effet, pourquoi juger – et ceci de manière réciproque – des « produits culturels » (passez moi l'expression) dont nous ne sommes pas les cibles, et dont nous n'avons de ce fait pas les clés de compréhension ? Si par des facteurs comme la portée de sa réflexion, la qualité de sa photographie ou son caractère onirique (par exemple), un film comme La Montagne (A. Jodorowsky, 1973) peut paraitre plus intéressant qu'un teen movie ultra médiatisé, l'est-il réellement pour tous ? C'est ici en filigrane la question des nécessités et des attentes artistiques et culturelles de chacun qui se pose. Le travail d'Amel Bent pour ne citer que lui est-il plus illégitime que celui de Molière ? Il sera considéré comme moins recherché, moins littéraire, etc, mais trouvera beaucoup plus aisément écho dans les aspirations d'un public essentiellement composé de jeunes filles d'une dizaine d'années, leur offrant qui plus est un discours optimiste et positif. Nos sociétés sont, fort heureusement composées, d'une diversité certaine, et nier les qualités certaines qu'offrent cette pluralité de propositions reviendrait à ne pas comprendre que tout le monde n'a pas les mêmes inclinations et appétences artistiques. Si vous ne comprenez pas qu'on puisse apprécier le dernier album de Calvin Harris, pourquoi attendre des autres qu'ils apprécient le remix d'Oscar Mulero par SHXCXCHCXSH ? Si la qualité peut être quantifiée pour un mouvement, de manière intrinsèque et cloisonnée, on voit donc qu'il est difficile d'établir une hiérarchie des cultures, toutes ayant une utilité et un public différent (et critiquer une œuvre artistique pour son public est une idiotie ; que juge-t-on, la qualité de l'oeuvre, ou sa réception ?).

Enfin, les produits culturels de masse ont – par définition – un impact médiatique bien plus fort que d'autres œuvres underground au public intimiste. Et il arrive bien souvent que ces super productions soient porteuses d'un message vulgarisé qui n'aurait été compris s'il avait été trop intellectualisé ou pas assez explicite. En atteste le récent exemple Qu'est ce qu'on a fait au bon Dieu ? (Philippe de Chauveron, 2014). Si son humour peut être considéré comme lourd, son scénario incohérent, sa réalisation comme simpliste etc… ce film a au moins le mérite de transmettre clairement une réflexion sur le déterminisme social ainsi qu'une volonté de transmettre un message anti-raciste. Certes, d'autres films, peut-être selon certains critères plus esthétiquement poussés ou plus travaillés, ont pu transmettre le même message ; mais avec quelle réception, quelle visibilité, et surtout, quelle compréhension de la part de certaines classes sociales, peu instruites ? La musique mainstream peut également avoir beaucoup à nous apprendre, comme en attestent certains projets pop des plus novateurs. En atteste par exemple, PC Music (que nous évoquions en août dernier) quant à Sophie et une de leur dernière sortie, sous le nom de QT (projet commun à Sophie, AG Cook & Hayden Dunham), qui via le clip d'« Hey QT » est allée au bout du terme « musique commerciale » en brouillant les frontières entre art, performance, publicité & placement de produit.

> « Il est indiscutable que chaque genre musical va comporter des codes, des façons d'agir, des valeurs qui ne seront pas les mêmes »

Même si ces constats sont à nuancer, ne sont pas exhaustifs et qu'ils n'ont pas pour but de cautionner un nivellement créatif partant du bas, ils permettent déjà d'avoir une vision plus ouverte de la culture, sous toutes ses formes et sous toutes ses acceptations. Toutes cultures seraient alors sur un pied d'égalité, et le plus important serait que chacun de nous trouve son compte dans une mouvance (évidemment non oppresseuse) qui l'épanouirait autant que faire ce peut. Pour conclure, après tout, pourquoi se focaliser sur une instance plus de forme que de fond, quand l'art est censé prédominer ? Essayons donc d'avoir ce que Montaigne dit ne pas avoir eu : le jugement flexible.■ **Victor Jayet-Besnard**

« Il n'y a pas de mode, rien que des vêtements »

Le mois de mars a vu s'achever la Fashion Week à Paris, mais aussi la dernière saison de prêt-à-porter de la marque néerlandaise Viktor & Rolf. En effet, les deux créateurs Vicktor Horsting et Rolf Snoeren, avaient annoncé en février dernier l'arrêt de leur ligne de prêt à porter. Quelques mois, donc, après l'annonce de Jean-Paul Gaultier de faire de même. Retour sur les enjeux actuels de l'industrie de la mode.

En septembre dernier Jean Paul Gaultier annonçait la fin de sa ligne de prêt à porter de sa marque après 38 collections. La nouvelle a fait l'effet d'une bombe dans la sphère de la mode.

Dans une interview accordée au magazine Women's Wear Daily, le créateur s'explique : les contraintes commerciales et le rythme de plus en plus effréné entre les collections ne lui permettent pas d'avoir la liberté de création dont il a besoin. C'est pour cela qu'il préfère à présent se consacrer à la Haute Couture et à la parfumerie où il s'épanouit davantage.

Pour les créateurs de Vicktor & Rolf, les raisons de leur abandon sont les mêmes : la restriction créative due à la concurrence de plus en plus agressive et aux nombreuses sollicitations commerciales les ont décidés à se recentrer sur leur marque de Haute Couture. Les deux couturiers avaient déjà montré leur frustration dans leur collection de prêt-à-porter pour l'hiver 2008.

Les marques de prêt-à-porter de masse comme H&M, Zara ou encore Mango sortent en effet des collections dans des délais records n'hésitant pas à s'inspirer très fortement des créateurs. Cela a bien sûr eu un impact sur l'industrie de la mode dans sa globalité, et a donné une atmosphère de compétition féroce entre marques de luxe et marques industrielles.

Cela a pour résultat que les Fashion Weeks


© Collection hiver 2008 Viktor & Rolf

« Les contraintes commerciales et le rythme de plus en plus effréné entre les collections ne permettent pas au créateurs d'avoir la liberté de création dont il ont besoin »

sont de plus en plus rapprochées (l'hiver 2015 n'est pas fini que nous sommes déjà habillés pour celui de 2016!), les modes n'ont pas le temps d'incuber et les collections changent peu (l'hiver 2016 sera aussi placé sous le signe du rétro et des années 1960). Sans parler des innombrables collections capsules en préparation.
Selon Jean-Jacques Picard, consultant dans le luxe, ceci n'est donc pas une coïncidence si certains créateurs ne supportant plus la pression, abandonnent le prêt-à-porter.

Le cas le plus flagrant est sûrement celui de John Galliano. En 2007 le prodige tombe dans une grave dépression après la perte de proches, et surtout sous la pression des collections. La suite nous la connaissons : en 2011, sous l'emprise d'alcool et de médicaments il porte des propos racistes et antisémites à la terrasse d'un café. Il est ensuite licencié de la maison Dior, dont il était le directeur artistique depuis 1999, et est poursuivit en justice.
Son ami et couturier de renom, Azzedine Alaïa l'avait alors défendu en dénonçant l'inhumanité de ce système de production. Alaïa est sûrement le mieux placé pour aborder ce sujet. En effet, il appartient comme Jean-Paul Gaultier à la génération de jeunes couturiers ayant apporté un vent de folie dans les années 1980. Maintenant, cela fait presque une vingtaine d'années qu'il ne participe plus aux défilés. Il présente ses collections seulement lorsqu'il les a achevées, et sans contrainte de planning ; et tout cela dans une grande intimité. Son succès est toujours au rendez-vous, et il est considéré comme l'un des couturiers les plus talentueux au monde. Ce statut lui a d'ailleurs permis de critiquer ouvertement Anna Wintour et Karl Lagerfeld, leur reprochant de faire passer le marketing avant la création.

L'industrie de la mode est peut-être arrivée a son paroxysme, et a probablement « creusé sa tombe ». C'est ce que prétend Lidewij Edelkoort, très influente prévisionniste des tendances, dans son manifeste contre cette industrie (ndlr : Anti-Fashion). Dans sa quête de vouloir toujours des nouvelles tendances, elle n'a pas su capter l'air du temps et est devenue obsolète. Elle n'a pas vu le changement dans la manière de consommer le vêtement : les gens préfèrent s'acheter des pièces de bonne qualité dans lesquelles ils mettent le prix, et qu'ils comptent garder plusieurs saisons ; d'où l'émergence de tendances telles que le normcore.
Si la mode n'est peut être pas morte, une chose est sûre, son industrie doit être repensée.■**Alison Roi**

Revoilà qui ? Bibi !

Les Français ne sont pas les seuls à s'être rendus aux urnes dans le courant du mois de mars. En effet, les Israéliens étaient appelés, le mardi 17 mars à renouveler les députés de leur unique chambre parlementaire : la Knesset. Celle-ci se compose de 120 députés, renouvelés par scrutin proportionnel plurinominal une fois tous les quatre ans. La nouveauté de cette élection, depuis la loi du 11 mars 2014, c'est le rehaussement du seuil électoral, qui passe de 2 à 3,25 % des suffrages. Cette élection s'est soldée contre toute attente par un succès pour le premier ministre sortant, Benjamin Nétanyahou.


DR

Ces élections sont d'une importance capitale pour le pays, en effet ce sont celles qui détermineront la conduite de la politique de la nation pendant quatre années. Elles permettent de désigner le premier ministre : le dirigeant du parti, ou de la coalition majoritaire à la Knesset. C'est un rendez-vous politique important et les israéliens ont répondu présents avec un taux de participation de 72,36%, ce qui représente plus de 4 millions d'électeurs.

A la sortie des urnes, et faisant mentir tous les sondages qui le donnaient perdant, c'est le premier ministre sortant Benjamin Nétanyahou et son parti Likoud qui sont sortis en tête des suffrages. L'autre surprise de ce scrutin législatif c'est la présence de la liste des partis arabes en troisième place. Le Likoud remporte ainsi une trentaine de sièges, déjouant les pronostics grâce notamment au durcissement de ton de son leader à la fin de la campagne. Cette manœuvre

politicienne a sûrement permis à la droite nationaliste de Benjamin Nétanyahou de récupérer quelques voix aux partis qui faisaient campagne à sa droite.

L'Union Sioniste, la coalition formée par les travaillistes, essuie quant à elle un revers difficile. En effet son leader, Isaac Herzog, avait été donné vainqueur par tous les sondages et ce, durant la totalité de la campagne électorale. Les travaillistes ne remportent ainsi que 24 sièges.

La liste des partis arabes remporte elle 14 sièges au Parlement. Ayman Odeh, un avocat de formation n'ayant jamais eu accès à un mandat de député, menait cette liste qui avait une responsabilité certaine : regrouper tous les partis arabes, habituellement divisés du fait de leurs légères divergences idéologiques et de leurs ambitions. Ayman Odeh a fait campagne sur les droits des Arabes en Israël, ce qui a permis de récolter plus de 400 000 voix, et notamment celles de la jeunesse.

« C'est un rendez-vous politique important et les israéliens ont répondu présents avec un taux de participation de 72,36% »

Mais ces scores sont loin d'être suffisants pour diriger le pays. En effet, la majorité à la Knesset est de 61 sièges, il faut donc que les partis israéliens réussissent à s'entendre pour former une coalition et ainsi avoir une chance d'obtenir cette majorité.

Sorti en tête des élections et voulant briguer un quatrième mandat à la tête du pays Benjamin Nétanyahou a réussi à convaincre et a ainsi réussi à obtenir une majorité à la Knesset. Réunissant au moins 67 des 120 parlementaires élus, il s'est entouré des députés de son parti, des deux partis nationalistes (Foyer juif, Israël Beiteinou), de deux formations ultraorthodoxes (Shass et Liste unifiée de la Torah) et du parti de centre droit Koulanou, de Moshe Kahlon.

Ce n'est donc pas un gouvernement d'union nationale qui dirigera le pays pour les quatre prochaines années, comme l'aurait pourtant souhaité Reuven Rivlin, le président israélien, mais bien Benjamin Nétanyahou, pour la quatrième fois, et cette fois-ci avec une majorité très à droite. On peut donc imaginer qu'il y aura peu de changement concernant la politique israélienne et ses différentes positions en matière internationale sur le nucléaire iranien ou la création d'un Etat palestinien par exemple. ■ **Marion Zitoli**

Hanni El Khatib au Cargö, Caen

On pensera ce que l'on veut du dernier album d'Hanni El Khatib, mais s'il y a bien un domaine dans lequel le Californien met tout le monde d'accord, c'est en concert. Depuis son premier concert, sa réputation n'a fait que de se renforcer, et cette nouvelle tournée française s'annonçait tout aussi dingue. Mardi 10 Mars, il faisait étape au Cargö à Caen, où il était déjà venu deux ans plus tôt.



© RockNfool

20h30 : le club se remplit et les Caennais de Ghost Friends montent sur scène. On reconnaît parmi eux certains visages bien connus du paysage musical local. Ils jouent lentement, ils jouent fort, les guitares lointaines et profondes se marient parfaitement au chant torturé qui n'est pas sans rappeler la voix de Kurt Cobain, comme un subtil mélange entre grunge et post punk. L'ambiance dans la salle est froide, mais dans le bon sens du terme, à l'image du guitariste qui ressemble étrangement à Ian Curtis (d'accord on arrête là les comparaisons) et quand les dernières notes résonnent, à peine une demi heure plus tard, on quitte cette atmosphère si particulière pour revenir à la réalité.

Vient ensuite Gallery Circus, qui est le groupe choisi par Hanni El Khatib lui-même pour assurer l'autre première partie, ce qui semblait être un gage de qualité étant donné que c'était l'excellent groupe Wall Of Death qui avait subi le même sort lors de la précédente tournée et qui avait su convaincre le public avec son garage blues puissant. Pourtant les 40 minutes du concert de Gallery Circus furent insupportables. Deux jumeaux, un à la batterie qui tape tant qu'il peut sur ses cymbales, et l'autre qui déballe des solos de guitares et chante dans les aigus. C'est à peu près tout ce que l'on peut retenir. Une parodie de Muse, Queen et Metallica en somme. Ces deux Anglais prouvent qu'il ne suffit pas de puissance dans les morceaux, et que la composition, même dans la scène garage, est plus subtile que ça.

« A sa sortie de scène, le rappel est attendu de pied ferme: «Il a pas joué Come Alive !» s'exclame une fille. »

22h00 : Enfin il arrive. A peine apparaît-il que la salle crie et applaudit. Le public qui s'était jusqu'ici fait plutôt calme se réveille. Le groupe n'est pas plus tôt installé que Moonlight commence. Le groupe semble fatigué ou blasé de jouer tous les soirs la même chose. Ils enchaînent les morceaux sans trop d'interaction avec le public, néanmoins celui-ci semble très heureux de trouver dans le set un équilibre entre les trois albums. Les nouveaux morceaux sont efficaces, mais l'absence des parties de clavier sur Nobody Move par exemple est regrettable. Le groupe a misé sur l'énergie et cela fonctionne. Hanni El Khatib assure le spectacle avec ses solos déchaînés qu'il effectue aux quatre coins de la scène. Le point d'orgue du set restera clairement Save Me où les musiciens semblent (enfin) prendre du plaisir, et l'énergie positive que dégage le morceau crée un réel moment d'intensité dans la salle. Malheureusement, You Rascal You sera complètement massacrée à cause d'un réarrangement plus sombre qui ne correspond pas du tout à l'esprit de la chanson. Les morceaux s'enchaînent, certains spectateurs connaissent les paroles par cœur et ne le cachent pas, surtout pendant Loved One, ce qui semble étonner et redonner le sourire au groupe ; Hanni El Khatib proposera même à une fan de chanter. Pour finir ce set, le groupe joue le morceau disco Two Brothers, ce qui ravit un groupe de filles au premier rang qui le demandent depuis le début. Pendant la deuxième partie instrumentale du morceau, Hanni El Khatib décide de descendre jouer dans la foule, et de faire durer le morceau autant que bon lui semble. A sa sortie de scène, le rappel est attendu de pied ferme: «Il a pas joué Come Alive !» s'exclame une fille.

A ce moment précis, les musiciens reprennent leur place, tout sourires, et commencent un morceau instrumental qui mène directement au fameux Come Alive. Les guitares sont lourdes, la batterie résonne dans nos corps, et le public ondule en rythme. Il enchaîne avec Fuck It You Win, tout premier single, qui l'avait révélé dans la scène garage. Le public s'époumone en chantant ce titre provocateur tandis que Hanni prend son deuxième bain de foule et que le groupe continue d'assurer. Fin du morceau, Hanni El Khatib glisse un mot à l'oreille de ses musiciens et annonce au micro «On a encore deux chansons pour vous». Effervescence dans la salle. Ils commencent alors leur puissante reprise des Cramps avec Human Fly. Vite joué, vite terminé. «Ce rappel il bastonne tout», résume parfaitement quelqu'un dans la salle. Enfin, I Got A Thing termine ce concert dans le même esprit. Ovation du public à la hauteur de ces dernières minutes. A peine a-t-on le temps de se remettre de tout ça que Hanni El Khatib et son bassiste sont au stand merch pour signer des autographes et prendre des photos, ce qui prouve que malgré le succès et les longues tournées, ils ont su rester proche de leur public, et ça, c'est c'est vraiment classe de leur part.■ **Jules Gaubert**

Cinquante nuances de bleu

Bleu : voilà une couleur à la mode lors des dernières élections cantonales des 22 et 29 mars derniers. La droite reprend 27 départements aux socialistes, remontant aux plus hauts niveaux sous la Vème République. Quant au FN, il loupe son pari : aucun département ne tombe dans l'escarcelle de Marine Le Pen et de ses troupes.

Une claque : voilà à quoi ressemble le verdict de ses élections départementales pour le gouvernement. Alors que le premier tour avait laissé quelques espoirs au Parti Socialiste, et au premier chef, à Manuel Valls qui est monté en première ligne durant cette campagne notamment pour contrer le Front National, le second tour a été une cruelle désillusion. Les socialistes perdent ainsi 28 départements, dont des présidences acquises de longue date, comme dans le Nord ou les Côtes-d'Armor. La prise la plus symbolique a été celle de la Corrèze, fief électoral du président de la République, François Hollande, dont il a été le président du Conseil Général depuis 2007 jusqu'à son élection. Seule la Lozère vient un peu atténuer la morosité dans les rangs de la gauche, seule tâche rose supplémentaire dans cet océan de bleu.

Pour autant, ce n'est pas ce coup de semonce électoral qui fait perdre la face à Manuel Valls. Le Premier Ministre a comme ignoré le message envoyé par les électeurs, celui d'un désaveu vis-à-vis de la politique gouvernementale, et a laissé reposer la responsabilité de la défaite sur la désunion de la gauche au premier tour du scrutin. En somme, le Premier Ministre est apparu droit dans ses bottes, souhaitant prolonger le cap des réformes menées jusque là, sans dévier de la ligne social-libérale suivie.

Un vote-sanction contre le gouvernement

Malgré les dénégations de Manuel Valls, il ne fait aucun doute que les électeurs ont voté sur des critères relevant de la politique nationale et non locale. Cet état de fait ouvre de nouvelles plaies entre le gouvernement et les cadres locaux du PS qui ont le sentiment d'avoir été envoyé au casse-pipe et de payer pour l'action gouvernementale. Ainsi, le président PS sortant du Jura, Christophe Perny, battu dans son canton a résumé la situation de manière lapidaire : « Je suis plus fâché que déçu, déclarait-il à la Voix du Jura. J'avais dit il y a quelques mois qu'il fallait que Manuel Valls s'en aille. Il est resté et, aujourd'hui, il porte la



responsabilité de tout ça. Je pense qu'il s'est donné pour mission de réduire la gauche à néant. Et il faut dire que, pour l'instant, il réussit bien. C'est à peu près tout ce qu'il réussit d'ailleurs. »

Les fractures se situent aussi entre l'aile gauche du parti représentée par les « frondeurs » et l'aile droite soutenant la politique gouvernementale. D'ailleurs, dès l'annonce des résultats, et présents en force au siège du parti, ils y ont rendu public un texte réclamant « un contrat de gouvernement » listant les axes de réorientation souhaités : « Plan "République" pour l'égalité sur tous les territoires », « soutien massif et ciblé à l'investissement », « défense des couches populaires et des classes moyennes », ou encore renforcement du rôle du Parlement... Ils ont accusé le gouvernement de sous-estimer la portée du vote et plaidé pour une autre politique économique.

Un nouveau rassemblement possible

Un autre rassemblement à gauche est possible. L'aile gauche du PS le soutient ardemment ainsi que l'ensemble des autres composantes de la gauche. En attendant, les réactions post-élections des principaux leaders politiques d'extrême-gauche ont insisté sur le « désaveu » que constitue ce résultat, comme l'a fait Emmanuelle Cosse, secrétaire nationale d'Europe Ecologie-Les Verts (EE-LV), mettant en garde l'exécutif du sort qu'il attend en 2017. Alors que le parti écologiste se tenait sur une position difficile ces dernières semaines, oscillant entre une ligne plus à gauche portée par Cécile Duflot, prônant une fracture avec le gouvernement et l'aile droite du parti, à l'instar du sénateur Jean-Vincent Placé qui était plutôt en faveur d'un retour dans le giron gouvernemental.

Malgré tout, la division de la gauche ne semble pas irrémédiable. Nombreux sont les leaders politiques à avoir appelé plus ou moins à mots couverts au rassemblement des forces de gauche, tout le monde ayant bien pris conscience du caractère mortifère de telles divisions. Reste à déterminer le chemin et les contours de ce rassemblement nouveau de la gauche auquel tous appellent ou presque. Comment dépasser les obstacles au rassemblement ? Pierre Laurent, le leader du Parti Communiste, dont les candidats ont plutôt bien résisté à la débâcle avec 152 conseillers départementaux élus, propose de prendre pour boussole les convergences « affirmées à de nombreuses reprises au cours des derniers mois », et qui « se mettent désormais en œuvre dans les premières réunions des Chantiers d'espoir (dont l'appel est signé par le Front de gauche, EELV, et des socialistes en rupture avec le gouvernement – NDLR) et dans la préparation du Forum européen des alternatives ».

En attendant, les rencontres à gauche devraient battre leur plein. Jean-Luc Mélenchon a proposé « aux partis concernés » par sa proposition de « se rencontrer ». De leur côté, les écologistes ont annoncé qu'ils «multiplieront dans les prochains jours les rencontres et présenteront les points essentiels de ce qui représente pour eux le socle d'une nouvelle politique». Ils devaient rencontrer le PS, hier soir, une rencontre PS-PCF étant envisagée dans les prochaines semaines mais sans date fixée pour l'instant. Le PCF voulant s'atteler de son côté à la prise d'«initiatives nouvelles» pour approfondir les convergences avec tous les tenants d'un autre cap à gauche. **Samuel Ladvenu**



Kingdoms of Amalur, Reckoning : une aventure épique !

Kingdoms of Amalur : Reckoning est un jeu de rôle sorti le 9 février 2012 en Europe, développé par les studios 38 et Big Huge Games. Edité par Electronic Arts. Crée par R.A Salvatore. Le design du jeu a été inspiré par l'artiste créateur Todd McFarlane.

Le joueur que vous allez incarner peut choisir son avatar parmi quatre races qui possèdent chacune des compétences propres : les Almains, des êtres humains valeureux qui incarnent les idéaux de l'Ordre de toutes choses, les Varanis, des marchands, mercenaires et vagabonds, les Dokkalfars, charismatiques, intelligents et séducteurs et enfin, les Ljosalfars, un peuple fier et insulaire, qui s'efforce de préserver la nature. Une palette de fonctions s'offre au joueur pour créer un personnage à son image au gré de ses envies : choix du sexe, des cheveux, de la peau, des accessoires (tatouage, bijoux...).

Let the game begin

Un réveil déboussolant vu à la troisième personne, des cadavres autour de vous, le jeu démarre. Mais pas de panique, un tutoriel va vous permettre une immersion au cœur du jeu et une prise en main des fonctions.

Niveau gameplay, le joueur que vous allez incarner dispose d'une multitude de coups différents en fonction de ses armes de prédilection (épée longue, marteau, arc long, bâton, etc.).

Le joueur devra parer ou esquiver les attaques ennemies au bon moment pour placer des enchaînements s'avérant parfois très spectaculaires de sorts et de capacités allant de la boule de foudre au harpon, en passant par le séisme ou la bulle d'ombre.

Une jauge de Destin s'ajoute à cette palette déjà bien garnie. Elle lui permettra de lancer une furie dévastatrice qui déclenche une Quick Time Event. Les commandes sont intuitives, l'action est entraînante. Le joueur peut aussi changer sa destinée à tout moment pour en faire un guerrier, un voleur ou un mage, une valeur ajoutée qui permettra aux joueurs qui se lassent vite de pouvoir manier toutes les facettes du jeu.

Une dimension nouvelle

Je ne peux pas prétendre, pour sûr, être une gameuse aguerrie et calée dans le domaine, mais, je pense pouvoir dire que Kingdoms of Amalur est un très bon jeu qui apporte une dimension nouvelle au RPG. Les combats sont d'une grande intensité et les effets sont détonants. Avec la simple aide de votre clavier vous rendez votre combat épique ! On retrouve un peu la patte des univers du MMORPG WoW et du RPG Fable. Néanmoins, peut-être le jeu lassera-t-il vite les gamers expérimentés, qui trouveront le jeu trop facile.

Finalement, un univers envoûtant qui en met plein la vue et qui conviendra aux adeptes des RPG pour qui le design soigné et la bonne jouabilité priment. ■ **Clara Boulay**


© Electronic Arts


© AFP

aujourd'hui

Le musée national du Bardo, le plus grand musée tunisien, situé à côté du Parlement dans la capitale du pays, Tunis, a été attaqué le 18 mars dernier. L'attaque menée par plusieurs hommes armés, et revendiquée par l'organisation «Etat islamique», a fait plus d'une vingtaine de morts, dont une grande majorité de touristes étrangers. Cet attentat intervient dans un climat tendu de dégradation sécuritaire dans le pays, mais aussi peu de temps après l'attaque du musée de Mossoul, en Iraq. Quelles conséquences ces actes de violence risquent-t-ils d'entrainer sur la fragilité de la démocratie tunisienne ?

Quand Daesh s'en prend aux musées, c'est la stabilité politique qu'il met en danger


DR

Un contexte de dégradation sécuritaire

Après avoir été fermé par mesure de sécurité, le musée du Bardo a finalement réouvert ses portes le 26 mars. Mais pour autant, la démocratie tunisienne survivra-t-elle à cette attaque revendiquée par EI ? Depuis le soulèvement de 2011, le pays est en proie au développement de groupes djihadistes. Ces derniers ne cessent de mener des attaques causant la mort aussi bien de civils que des personnes des forces de l'ordre ou de figures politiques. Nous nous rappelons bien de l'assassinat des anti-islamiques Chokri Belaïd et Mohamed Brahmi en 2013 par exemple.

Aujourd'hui, on estime que 3 000 Tunisiens sont partis combattre en Syrie et en Irak, et que 500 djihadistes sont revenus à ce jours dans le pays. Ces chiffres peuvent sembler faibles pour un pays si proche de ces zones turbulentes. Cependant, pour un pays aussi petit que la Tunisie, il s'agit de nombres importants, qui peuvent, comme le montre l'attaque, faire une grande différence. De plus, la position géographique du pays ne facilite pas forcément les choses. En effet, à la frontière avec l'Algérie, l'armée peine à réduire les groupes proches d'AQMI. La Libye, qui n'est pas loin, constitue une immense base arrière pour les extrémistes combattants, sans compter le fait que les frontières deviennent de plus en plus poreuses à mesure que la situation se dégrade. Enfin, il y a peu, des dépôts d'armes clandestins ont été découverts en Tunisie, appuyant l'idée que certains groupuscules se préparent - voire sont prêts – à agir sous peu.

Une tentative de fragmentation politique par l'EI ?

Pour le moment, aucun mouvement radical terroriste ne semble avoir pris le dessus. Aucun

mouvement de violence ne semble remettre en question le chemin politique tunisien. Une des raisons principales à cela est probablement la réaction mesurée et raisonnée des autorités de Tunis. Ces dernières n'ont en effet pas cherché à politiser l'évènement et ont même essayé d'empêcher la politisation.

Bien qu'Ennahdha, le parti islamiste du pays, ait lancé un appel afin de renforcer la législation anti-terroriste, aucune polarisation n'a eu lieu entre les camps islamistes et anti-islamistes en Tunisie, aussi bien au niveau de leurs attitudes, que de leurs discours ou idéologies. Cela a été notamment permis par l'habileté de l'élite politique du pays comme le note Michaël Béchir Ayari, analyste du think tank International Crisis Group.

Le but de cette attaque ? Pierre Vermeren, professeur d'histoire du Maghreb contemporain à l'université Paris I, explique qu'il s'agit probablement d'une tentative de fragmentation des partis politiques, d'accentuation des tensions au sein d'Ennahdha. En effet, l'éclatement du parti permettrait aux partisans du djihad de récupérer sa fraction la plus radicale et ainsi d'agrandir ses rangs.

> « Cette attaque ? est probablement une tentative de fragmentation des partis politiques, d'accentuation des tensions. »

Après l'attaque, et l'appel d'Ennahdha à renforcer la législation anti-terroriste, la difficulté va être de concilier la lutte antiterroriste et les principes de l'Etat de droit. En effet, certaines voix se sont déjà levées dans le but de réclamer le rétablissement de la peine de mort, et plus généralement, un gouvernement plus fort.

Un contexte économique difficile

L'attaque du musée du Bardo est une tragédie. Malheureusement, cette tragédie risque également de contribuer à la dégradation économique du pays, qui se trouve déjà dans une situation difficile. Or, ce sont la bonne santé des indicateurs économiques du pays qui sont en grande partie garants de l'équilibre démocratique tunisien.

Aujourd'hui, les entreprises du secteur public accumulent les pertes (le déficit public a été multiplié par 2,5 depuis 2010) ; les investissements sont en chute libre (-21% en 2014 par rapport à 2013), tandis que le marché noir bat son plein. Selon les évaluations, l'économie parallèle tunisienne représente entre 40 et 50% du PIB à ce jour, pendant que la croissance, essoufflée, peine à résorber le chômage qui s'élève à 16% de la population active.

Le contexte ne laisse rien présager de bon : la constante hausse de l'inflation entraîne de nombreuses grèves, tandis que l'écart entre le littoral et le sud du pays, plus défavorisé, se creuse, faisant le lit de la propagande radicale. En plus de cela, l'attentat du musée va porter un coup au tourisme, un secteur crucial pour la Tunisie, déjà en difficulté depuis le printemps arabe. Il assure en effet 400 000 emplois et contribue environ à 7% du PIB. Cependant, les touristes se font de plus en plus rares : entre 2010 et 2014, les touristes français par exemple sont passés de 1,4 million à 700 000.

L'attaque du musée de Mossoul en Irak

Quelques jours avant l'attentat au musée du Bardo, l'EI a également attaqué le musée de Mossoul en Irak. Cependant, les points communs entre les deux événements sont relativement faibles. En effet, à Mossoul, les djihadistes de l'EI ont vandalisé les diverses collections présentes dans le musée. Ces collections contenaient des objets des périodes assyrienne et hellénistique, datant de plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Bien que certaines œuvres étaient des originales, il a été révélé quelques jours après l'attaque que la majorité des œuvres détruites n'étaient que des copies en plâtre – d'où la facilité avec laquelle les soldats les détruisaient sur les vidéos diffusées.

Sur ses vidéos d'ailleurs, un homme s'exprimant en arabe classique, déclare : « Musulmans, ces reliques que vous voyez derrière moi sont les idoles qui étaient vénérées à la place d'Allah il y a des siècles. » Derrière cette déclaration se trouve clairement une attaque idéologique et religieuse, plus que politique. De plus, il s'agit d'une attaque directe envers l'identité irakienne, une attaque qui a été comparée par beaucoup à la destruction des bouddhas de Bamiyan en Afghanistan par les talibans. François Hollande a ainsi déclaré : « La barbarie touche les personnes, l'Histoire, les mémoires, la culture », estimant que « ce que veulent faire les terroristes, c'est détruire tout ce qui est Humanité ».

Une réunion de crise du Conseil de Sécurité des Nations Unies a été requise par la directrice générale de l'UNESCO, Irina Bokova. Cette dernière a expliqué qu'il ne s'agissait pas seulement d'une tragédie culturelle, mais que cette attaque constitue également un problème sécuritaire qui alimente le sectarisme, l'extrémisme, et la situation déjà fragile en Irak.

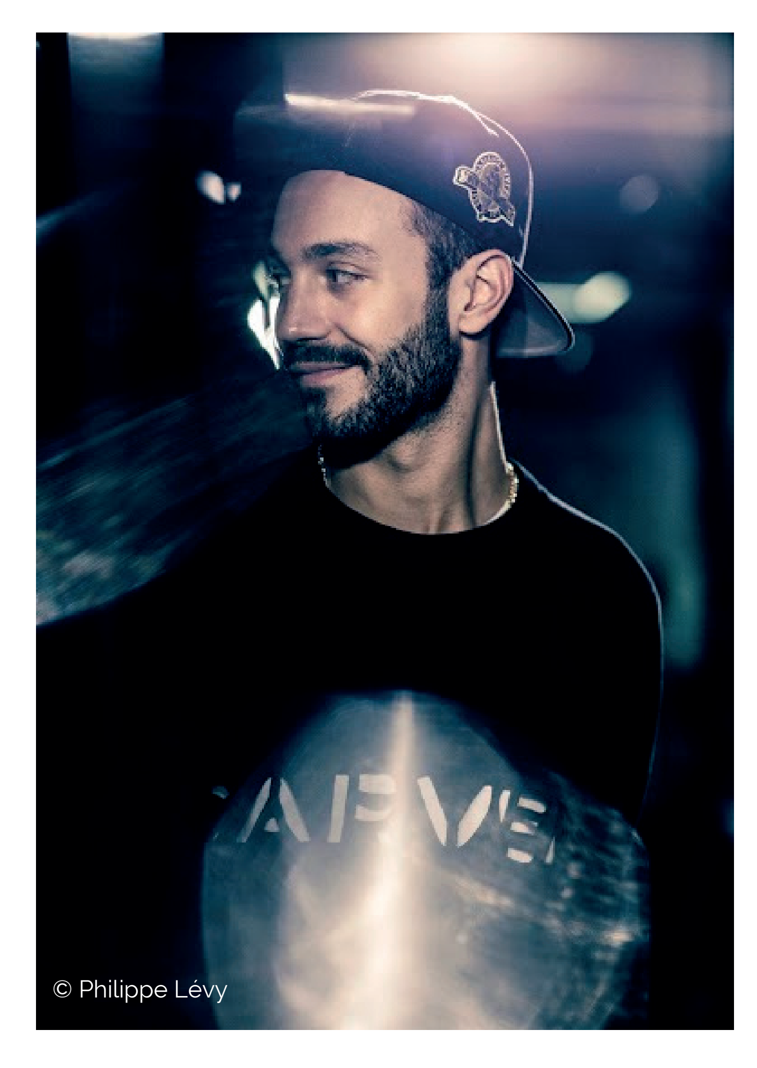
■ **Manon Vercouter**

Brava, subtil mélange entre musique électronique et hip hop

Après avoir joué dans les clubs du monde entier, co-produit deux morceaux sur le sixième album de Kanye West Yeezus et sorti des remix à la pelle, c'est le 2 Mars dernier que le fondateur de Bromance Records sortait son tout premier album, sobrement intitulé Brava. Il s'agit d'un opus mêlant musique électronique et hip hop. Brodinski s'est entouré de nombreux rappeurs tels que SD, Bloody Jay, Ilovemakonnen, Young Scooter, Chill Will ou encore Peewee Longway venant de la scène hip hop d'Atlanta, Memphis ou encore Houston. On retrouve également Phlo Finister et Louisahhh!!! du label Bromance.



Ce n'est une surprise pour personne, Brodinski ne cache pas son amour pour le hip hop. Lors de ses sets, il mélange techno et hip hop, et dans ses morceaux on retrouve ces influences ; on peut notamment citer Gimme Back The Night. Il joue d'ailleurs sous le nom de The Boogieman lorsqu'il propose au public un set compté exclusivement de morceaux rap et hip hop.



© Philippe Lévy

Brava est un album produit entre amis, Myd (Club Cheval) et Dj Kore ont épaulé Brodi pour sa conception, opus enregistré aux Etats-Unis. Mais alors que vaut-il vraiment ?

A la première écoute, Brava paraît plutôt assez fade. Mais il en résulte une certaine addiction, on a envie de le réécouter encore et encore, on arrive alors à savourer pleinement ce que nous propose Brodinski. Brava ressemble un peu à une mixtape que les rappeurs ont l'habitude de nous proposer, un puzzle de morceaux divers et variés mais qui s'assemblent parfaitement pour former un ensemble cohérent.

L'album commence avec Can't Help My Self (premier single dévoilé pour la promotion de Brava) en featuring avec SD qui annonce la couleur, production calibrée et vocaux violents. Les morceaux s'enchaînent ensuite à merveille et la sauce prend bien. L'alchimie entre la musique électronique et le hip hop fonctionne. C'est sans aucun doute plus un album hip hop/rap que de musique électronique. C'est pourquoi on ne peut que souligner le risque que Brodinski prend en proposant ce genre d'opus.

« Les morceaux s'enchaînent ensuite à merveille et la sauce prend bien. »

On retiendra avec attention le surprenant et génial Us, l'entêtant Need for speed grâce à Louisahhh!!! qui impose son style sombre et hypnotisant. La richesse et la qualité des featurings permettent véritablement à l'album d'être aussi bon. Comme avec Ilovemakonen sur Interviews, 2$ Fabo sur 51 Bands, mais surtout Bloody Jay. Ce dernier a réalisé un remix de Can't Help My Self, qui pour ma part est tellement dingue qu'il en dépasse l'original.

Brodinski nous lâche sa vision d'un album hip hop, consistant, lourd, sans non plus trop être clinquant. Pour un premier essai, c'est donc plutôt une réussite ; il s'agit d'un vrai album de hip hop. Mais à défaut d'être efficace sur le moment, je ne suis pas sûr que cet opus soit intemporel. Seul l'avenir nous le dira■ **François Leclinche**

Bons baisers de Russie

Mars dernier : l'assassinat de Boris Nemtsov, principal opposant politique de Vladimir Poutine, pose encore une fois la question de la liberté d'expression en Russie. Christine Lagarde déclare, au lendemain du crime, que les médias russes ne peuvent « s'exonérer » de ce meutre. En outre cet assassinat s'inscrit dans un contexte de recul démocratique en Russie. Ainsi, en 2015, Reporter Sans Frontière classe la Russie au 152ème rang mondial sur 180 pays en matière de liberté de la presse, soit un recul de 4 places par rapport à l'année précédente. La libre parole en Russie serait-elle en voie d'extinction ?



Poutine le fédérateur

La Russie, pays émergent, se reconstruit sur les ruines de l'URSS. C'est une fédération composée de 85 sujets à l'indépendance variable. Le territoire russe est le plus vaste du monde, il effectue la jonction entre l'Asie et l'Europe continentale. On estimait, en 2014, sa population à quelque 146,5 millions de personnes. Ces considérations géographiques mettent en avant la formidable cohésion qui, malgré des suspicions de fraudes électorales, permet à Vladimir Poutine de s'imposer au Kremlin depuis maintenant 15 ans. L'ancien directeur du FSB (principal héritier du KGB) devient président de la fédération de 1999 à 2008, mais au terme de son deuxième mandat la constitution lui interdit de briguer un troisième mandat consécutif. Il se résout à soutenir Dimitri Medvedev à la présidence. Poutine sera alors nommé premier ministre par ce dernier et reprendra le flambeau présidentiel

le 7 mai 2012. Il est présenté comme une figure forte et emblématique, capable de mener le pays sur le chemin doré de la croissance. C'est l'homme qui a redonné à la fédération une certaine, et non pas des moindres, influence internationale ; le pays sait imposer sa vision des choses. L'annexion de la Crimée et la guerre dans l'est de l'Ukraine seraient-elles une manifestation du sentiment de nostalgie de l'URSS éprouvé par Poutine, humaniste de la première heure ? Il déclarait alors le 18 mars 2015: « Ce qui semblait impensable, malheureusement, est devenu réel. L'URSS s'est désintégrée ». La Russie venait tout juste d'annexer la Crimée. Le spectre totalitaire plane sur la politique du président qui a rétabli dans une certaine mesure l'autorité d'antan : l'opposition est peu présente, la figure de Poutine est glorifiée, et les médias, d'une certaine façon réduits au rang de marionnettes, semblent perdre de vue l'idéal démocratique. L'esprit critique en Russie, dit-on, est formaté.

Kremlin TV

Il suffit de s'intéresser aux médias télévisés pour constater cette sombre réalité. Les chaînes de télévisions sont dans leur grande majorité contrôlées par l'Etat grâce à VGTRK, la compagnie d'état de télévision et de radiodiffusion. Le groupe possède de nombreuses chaînes dont Rossiya 1, la première du pays, ou encore Bibigon, une chaîne dédiée à la jeunesse. Les administrations se partagent le reste des chaines, par exemple Pétersbourg 5ème Kanal sous la tutelle de Saint-Pétersbourg . Enfin ce sont des firmes transnationales comme Gazprom ou Sogaz et des oligarques qui ont fait main basse sur les médias restants, notamment par le biais de rachats. C'est dire la grande subjectivité de l'audiovisuel russe, pris en flagrant délit de conflit d'intérêt. Toutes ces composantes sont très proches du pouvoir. Il possède alors une aire d'influence accrue sur l'opinion publique : un véritable trust. Et quoi de mieux que la télévision pour communiquer au plus grand nombre ? Poutine l'a bien compris et fait de ce mass media un formidable outil, un déversoir à propagande au service de son image, au service de la « Grande Russie ». Dès lors, on peut affirmer que les chaines télévisées ont bel et bien œuvré en faveur des succès électoraux en cascade de Poutine à la présidence de la fédération. Noam Chomsky et Edward Herman, universitaires américains, expliquent que cette réussite résulte du fait que « les puissantes radios et télévisions d'Etat firent furieusement campagne en sa faveur, dénigrant et privant d'antenne ses opposants ». Ainsi en 2007, Channel 1, la télévision d'Etat, imposait par le billet d'une directive un quota de 50% d'informations positive en ce qui concerne le pays. Mais cette nouvelle politique d'information va plus loin : elle émet une liste noire qui écarte les figures de l'opposition des ondes. Pire encore, la télévision dénigre les voix critiques qui s'élèvent contre Poutine et incite à la haine de celles-ci. Sept journalistes avaient alors démissionné en signe de protestation. Eux aussi souffrent de ces restrictions qui constituent autant d'entraves à l'objectivité et à la libre expression.

Indépendants en situation critique

Poutine l'orthodoxe, ces dernières années, semble avoir une propension particulière à tourmenter ceux qui « dérangent ». La série de lois homophobes et discriminatoires qui limitent la liberté des homosexuels en Russie, ou encore l'emprisonnement d'une Pussy Riot pour avoir proféré une prière anti-Poutine, témoignent de ces dispositions autoritaires. Les journalistes ne sont pas non plus laissés pour compte. Serguei Reznik, le 19 Novembre 2014 assiste à un deuxième procès alors qu'il purgeait une peine de 18 mois de prison. Il est poursuivi pour «fausse déclaration» et «outrage à agent de l'état». Son crime? Avoir dénoncé la corruption des autorités locales à Rostov-sur-le-Don. Reporter sans frontière qualifie cette situation d' «acharnement judiciaire». Une manière de faire taire les voix de la discorde. À ce moment, il faut rappeler que depuis l'arrivée au pouvoir de Poutine, 22 journalistes ont été assassinés ; une bien étrange corrélation, mais surtout un résultat radical : la pression qui pèse sur le journaliste dans son labeur est palpable et sans doute choisit-il ses mots consciencieusement avant de s'exprimer.

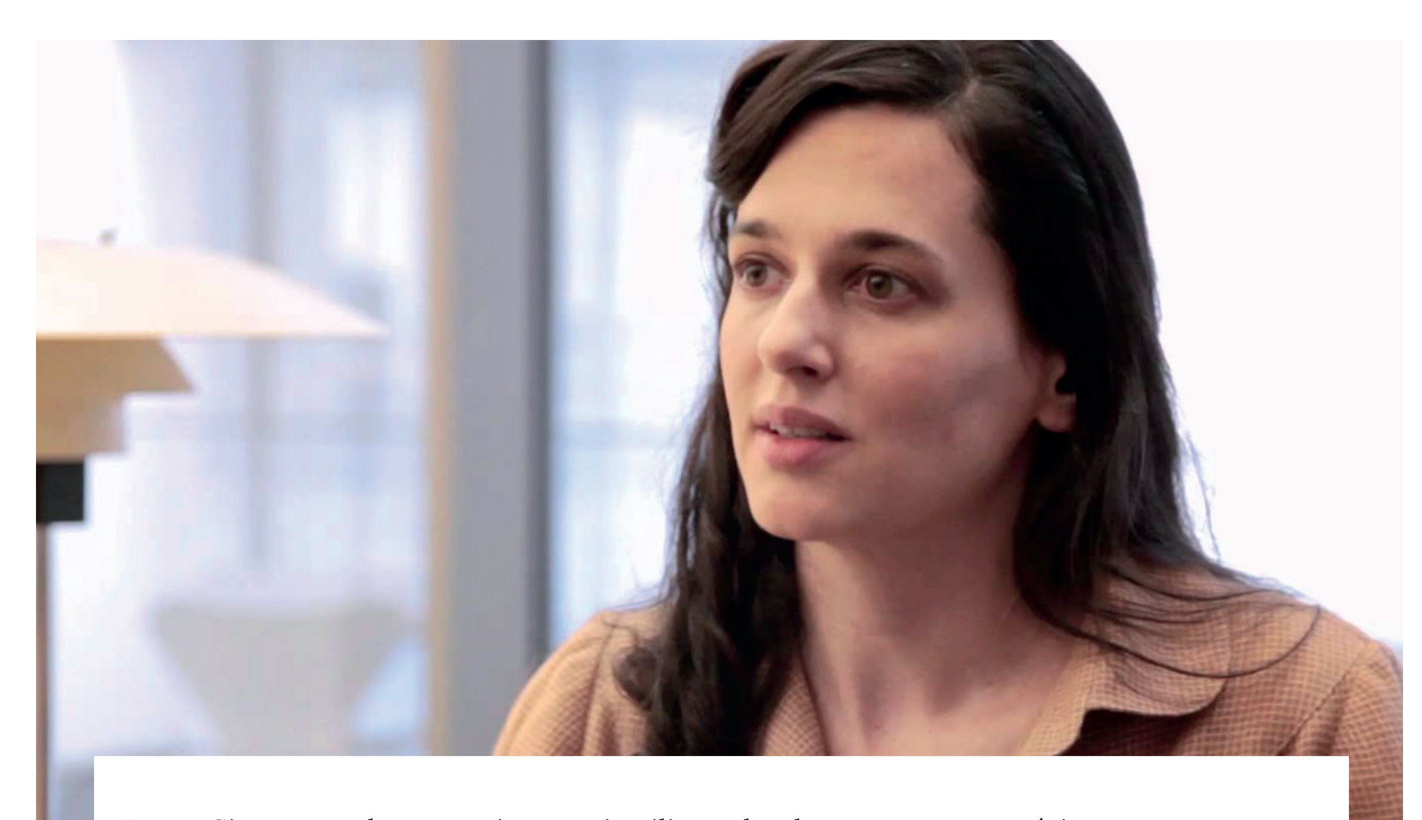
Aussi nombre d'entre eux sont en proie à l'autocensure et évitent certains sujets tabous, par craintes de représailles. Toutefois quand la retenue journalistique ne suffit pas c'est la censure qui se charge de ramener la ressource dans le droit chemin. Le Roskomnadzor ou agence fédérale de supervision des médias, surveille attentivement tout contenu subversif. Elle a le droit de bloquer sans justifications, et sans décisions de justice tout contenu jugé « extrémiste » grâce à une loi votée en décembre 2013 ; pas de Charlie Hebdo en Russie. C'est suite à une remontrance émanant de cette agence que Galina Timtchenko, rédactrice en chef de lenta.ru, est évincée de la rédaction le 12 mars 2014. Celle-ci est accusée d'avoir diffusé l'interview d'un ultranationaliste ukrainien, un point de vue qui diffère de celui adopté par le Kremlin en cette période de guerre. Elle est démise de ses fonctions au profit d'un homme de paille, Alexeï Goreslavski. Ce n'est rien de moins qu'une forte et symbolique attaque visant à déstabiliser la ligne éditoriale libre et indépendante du site d'information. Mais quand le pouvoir désire la disparition d'un média, il peut tout simplement annuler son contrat de diffusion. Ainsi la chaine régionale TV2, malgré de fortes contestations, s'est vue privée d'antenne ; son contrat avec l'agence publique de l'audiovisuel RTR n'étant plus reconduit au motif d'une « erreur technique ». La chaine, nous rapporte Reporter Sans Frontières, disparaît du petit écran dans la nuit du 8 au 9 Février 2015. Toutes ces atteintes à l'intégrité de la parole s'inscrivent dans le paradoxal concept de « démocratie dirigée ». Oui, Poutine dans sa volonté de rebâtir la « Grande Russie » préfère avant tout assurer, paternaliste et sécuritaire, l'ordre plutôt que l'information. La grandeur du pays passe avant les libertés du peuple, et tant pis pour la liberté d'expression .

Jeux de miroirs

Le pays sombrerait-il donc dans le chaos orchestré de la dictature ? Il apparaît que la tourmente médiatique peut véhiculer une image assez récurrente de désuétude et de recul démocratique en Russie, or il faut nuancer cette perception. Les russes n'ont pas tous l'instinct si grégaire ; loin de là. Les initiatives pour contrebalancer le pouvoir, bien qu'étouffées, existent bel et bien : après son éviction de Lenta.ru, Galin Timchenko, avec d'anciens membres de la rédaction, lance Meduza, un nouveau site d'information indépendant. Ils continuent leur travail et s'expriment librement, mais cette fois depuis Riga la capitale lettone. Tout n'est plus tout à fait comme avant. Toutefois, même si l'on constate un recul significatif de la liberté d'expression dans la fédération, il faut aussi dire que l'impunité du président dans ces agissements n'est pas totale. Les grandes manifestations anti-poutine qui ont eu lieu à Moscou en février dernier témoignent de cette capacité des russes à se lever pour faire valoir leurs droits. Malgré la surveillance et les éventuelles représailles, ils battent le pavé pour exprimer leur désaccord avec la politique en vigueur. De plus, au regard de l'histoire, le pays a fortement évolué en matière de journalisme depuis l'époque soviétique. Les journalistes adoptent un regard critique quant-à leur situation qui connaît de hauts et des bas ; l'organisation de rétrospectives constitue, entre autre, une preuve de cette profonde évolution. Mais en cette période de troubles, l'assassinat de Boris Nemtsov ravive la question brûlante de la liberté d'expression. Même si l'Etat peut être accusé d'avoir fait taire une voie critique, le crime aurait pu être commis pour déstabiliser le pouvoir Russe. Quoi qu'il en soit Nemtsov n'avait pas renoncé à exprimer sa vraie pensée, libre de toute ingérence étatique. Les hommes meurent mais les mots restent et il appartient au russes, plus largement à l'humanité, de se souvenir. Ainsi cette privation de liberté extrême qu'est le meurtre de Nemtsov témoigne d'une forte tendance anti-critique dans le pays. Ce crime est un marqueur des tensions sous-jacentes qui prennent de l'ampleur en Russie. Cependant il apparaît que les problèmes démocratiques, exacerbés par les médias et les politiques occultent en partie la diversité culturelle russe, très riche. Les initiatives d'expression individuelles sont nombreuses, on peut notamment citer Mr Freeman qui fait figure d'exemple. C'est une série animée diffusée sur YouTube depuis 2009, une critique subtile et acerbe du monde contemporain, pleine d'ironie et empreinte d'un humour grinçant ; celle-ci se veut sans concessions. Non, les Russes ne semblent pas tous prêts à donner leur langue au chat. **Quentin De Azevedo**

Montrée pour la première fois en France, Taryn Simon s'expose au Jeu de Paume, et dévoile les dessous d'une société rongée par le secret. A voir jusqu'au 17 mai prochain.

Taryn Simon lève le voile



Taryn Simon est de ces artistes qui utilisent la photo comme matériau ouvrant vers un champ de réflexion, en l'occurrence ici très riche. Elle interroge le sens de la photographie, la façon dont on l'utilise. La photo pour servir un classement, pour établir un ordre, pour questionner les fondements contemporains d'une société, et ce qu'elle souhaite cacher. Son œuvre repose en effet sur un gros travail de documentation et d'inventaire, jusqu'à l'obsession, et sur une imbrication entre l'écrit et l'image, car les informations jouxtant les photos sont ici bien plus que de simples légendes. Elles font partie de l'œuvre, et de la scénographie, réfléchies conjointement par Taryn Simon et le commissaire d'exposition Ami Barak.

La série « The Picture Collection » illustre parfaitement cet aspect documentaire de son travail et la relation texte-image. En allant fouiller dans les archives iconographiques de la Bibliothèque publique de New-York, elle en a ressorti des accumulations d'images organisées en thématiques. Aucun critère esthétique, les photos sont sélectionnées grâce à leur indexation. On y voit une composition de piscines, des clichés de différentes

crises boursières depuis que le capitalisme existe… Prises individuellement, ces photos questionnent le fonctionnement de notre société. Ainsi, ces crises boursières à répétition depuis plus d'un siècle interroge notre système capitaliste, qu'il serait peut-être temps de revoir…

Autre question que se pose, et nous pose Taryn Simon : la photographie est-elle encore un document pouvant servir de preuve ? La magnifique série « The Innocents » qui ouvre l'exposition, semble y répondre par la négative. Des photographies grand format présentent des individus, regard fixé sur l'objectif, dans une mise en scène frisant le surréalisme. Ces personnes ont été punies pour des crimes qu'elles n'avaient pas commis. Inculpées sur la base d'une photo, ou d'un portrait-robot parfois transformé pour coller à la description de la victime. Les logiciels de modification d'images, entre autres, ne permettent plus d'avancer la photographie comme un témoignage fiable pour la justice. Et pourtant, le système judiciaire américain continue à être dépendant des images. Photographiés sur les lieux du soi-disant crime, les faux coupables et vraies victimes nous observent d'un regard dur, déterminés à ne plus se laisser faire. La sécheresse du style documentaire côtoie une lumière artificielle, donnant une allure hyperréaliste aux clichés.

« La photographie est-elle encore un document pouvant servir de preuve ? »

Avec Taryn Simon, la photographie sert également à percer le secret. A la manière d'un négatif qui fait apparaitre l'image, les photos de Taryn Simon font apparaitre l'invisible. Ce que la société souhaite cacher, elle le dévoile. En braquant son objectif sur la collection d'œuvres d'art de la CIA, une couverture de Playboy écrite en braille, ou bien encore la « Ferme des corps », ce centre d'anthropologie qui étudie la décomposition des corps humain, Taryn Simon se livre à l'examen de la culture américaine. La photo des câbles de communication sous-marins, qui traversent l'océan Pacifique à l'abri des regards, sont ici montrés comme emblème de la toute-puissance des Etats-Unis sur le réseau internet et les télécommunications. Après la sortie récente du documentaire CitizenFour, ils font étrangement écho avec les scandales de surveillance exacerbée de ces télécommunications, que les Etats-Unis ont toujours tenté de garder sous silence. **Laure Chastant**

Taryn Simon, Vue arrière, nébuleuse stellaire et le bureau de la propagande extérieure.
Au Jeu de Paume, jusqu'au 17 mai 2015.
1, Place de la Concorde, Paris 8e

État des lieux 2.0

Les défenseurs de la neutralité du Net estiment qu'Internet doit permettre une totale transparence d'informations entre fournisseurs et utilisateurs. Pour faire simple, ils vont dans le sens d'un principe qui gouverne tout Internet depuis sa mise en fonctionnement. Cependant, qu'on se le dise, s'il y a des partisans à cette règle, c'est qu'elle ne fait pas l'unanimité ; la neutralité du Net est une véritable source de discorde. S'il est bien un pays dans lequel le débat s'est enflammé, ce sont les États-Unis. Après des années de mésentente, le « gendarme des télécoms » du pays, la Federal Communications Commission, a tranché en faveur de la neutralité du Net le 26 février dernier. L'actualité nous offre donc l'occasion de faire un état des lieux d'Internet : son utilité et ses avantages, mais aussi ses dangers et ses risques majeurs, sans oublier l'influence d'Internet sur la démocratie. Zoom sur ce nouveau bien public.

Le monde à portée de clic.

Parler d'Internet, c'est forcément mettre en avant la révolution que cette nouvelle technologie a opéré dans nos vies, et plus particulièrement peut-être dans celles de nos parents. C'est en 1994 qu'apparaissent en France les premiers réseaux Internet, et même si l'essor de ce géant qui a pu en effrayer certains au premier abord ne s'est fait qu'au milieu des années 2000, le Net a vite su séduire. Finalement, c'était un petit peu les States qui s'invitaient chez nous, le matin pour lire les dernières nouvelles, le midi pour se trouver un restaurant sympathique, et puis le soir pour envoyer un courrier électronique à son cousin – ou qui sais-je ? – expatrié à l'autre bout de la France. Aujourd'hui, presque 80% des français ont la possibilité d'effectuer ces nouveaux rituels tous les jours.

En effet, sur la Toile, les services ont fleuri. Au départ, elle était vue comme un excellent outil de travail, notamment grâce aux moteurs de recherche (Google, Yahoo! mais aussi DuckDuckGo ou Lycos), ou à tous types d'encyclopédies, qu'elles soient gratuites et contributives comme le désormais célébrissime Wikipédia ou payantes et rigoureusement encadrées comme l'Encyclopædia Universalis. Depuis plusieurs années, le journalisme en ligne a également le vent en poupe – citer Maze manquerait d'originalité, mais tout de même, difficile d'imaginer il y a quelques années encore, un journal entièrement en ligne ! –, ce qui exerce une pression sur l'ensemble de la presse écrite. Toutefois, elle peut aussi l'alimenter. La plateforme de micro-blogging Twitter a récemment mis en place un service de vidéo, qui a permis dès le 26 mars dernier de nourrir une enquête à propos d'un incendie déclenché en plein cœur de New-York.

Si Internet est donc également un outil pédagogique et d'information sans précédent, il n'en demeure pas moins un instrument de communication hors du commun. Grâce au développement des réseaux sociaux, notamment avec Facebook en 2004 ou Twitter en 2006, l'étendue des opportunités pour échanger s'est nettement amplifiée. Presque la moitié de la population française possède aujourd'hui un compte Facebook, et il n'est plus rare aujourd'hui de voir sur le réseau de Mark Zuckerberg des pages se créer pour soutenir des causes ou organiser des événements d'ampleur parfois surprenante. Il y a maintenant trois mois, nombre de personnes qui se sont senties concernées ont ouvert des pages en soutien aux familles des victimes de l'attentat au siège de Charlie Hebdo ou, plus récemment, d'autres ont été mises en place pour exprimer un choc à la suite de l'attentat du musée du Bardo en Tunisie.

Dans cette mesure, Internet permet aussi une liberté d'expression soumise a priori à aucune censure, sauf dans le cas où les

propos peuvent porter atteinte à autrui. Cette liberté d'expression est d'ailleurs fervemment défendue dans de nombreux pays où elle s'avère être limitée. C'était le cas pour l'Inde, où une loi introduite en 2008 a été abrogée le 24 mars 2015 par la Cour Suprême ; cette loi «très vague» censurait des internautes dits «trop critiques». Tout le monde peut se permettre de donner son avis aujourd'hui puisque Internet repose sur le principe de gratuité : accéder à un site Internet n'est pas payant tant que l'on dispose d'un abonnement. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, une difficulté rencontrée par les États fait consensus. Comment taxer les grandes entreprises numériques que nous avons précédemment évoquées ? Au Royaume-Uni, le ministre de l'Échiquier a récemment trouvé une solution, celle d'instaurer une « taxe Google ». Ce prélèvement sera mis en place courant mois d'avril.

Par ailleurs, si le Net permet de se renseigner ou de formuler son opinion librement, il est également un merveilleux moyen de distraction. Que ce soit sur ordinateur, sur mobile ou sur tablette, les jeux représentent une véritable clé pour le développement d'Internet.

Évidemment, tout est relatif en parlant de merveille. Oui, toi qui lis cet article, peut-être que ta mère préfèrerait te voir travailler plutôt que t'entendre hurler devant tes jeux, ou ta bande d'amis, friande de sorties en ville, aimerait parfois bien que tu sortes prendre un verre avec elle ! Internet peut effectivement vite devenir une spirale, celle de tous les excès.

« J'ai mal à mon Web ! »

Exit la vision uniquement positive d'Internet et retour à une réalité malheureusement plus sombre. Si l'outil est aujourd'hui devenu extrêmement populaire partout dans le monde, il reste aussi l'un des dangers les plus proches de nous. S'il existe aujourd'hui des centres de désintoxication réservés aux «drogués à Internet», cette «héroïne électronique», c'est bien parce que certains ne peuvent aujourd'hui plus s'en passer. En Chine, les jeunes atteints de cette addiction ne sont plus des cas isolés et c'est pour cette raison que les autorités chinoises ont décidé de les prendre en main en créant ces centres. L'objectif final ? Lutter contre cette technologie qui peut provoquer des problèmes de santé en relation avec l'immobilisme. Deux journalistes du New-York Times ont récemment réalisé un reportage sur ces nouveaux junkies.

La désintoxication peut ainsi prendre la forme d'un entraînement militaire, mais elle peut aussi être envisagée plus doucement, simplement pour retrouver le vrai plaisir de passer des moments en famille ou entre amis. C'est pourquoi de plus en plus de lieux de tourisme (hôtels, centres de thalasso ou chambres d'hôtes par exemple) misent sur le «déconnecté», notamment en France. Le principe est simple : on se recharge les batteries loin de toutes technologies, en se concentrant sur des activités qu'on avaient délaissées. Près de 80% des français consultent leur téléphone avant de dormir, presque autant au réveil… Pas étonnant que le sevrage numérique rencontre du succès aujourd'hui. Cette abstinence 2.0 n'est cependant pas la solution à tous les problèmes auxquels nous pouvons être confrontés en tant qu'utilisateurs, réguliers ou non.

En effet, les mèmes nous ont déjà tous fait sourire au moins une fois, et qui ne connaît pas le fameux « On Internet, nobody knows you're a dog [Sur Internet, personne ne sait que tu es un chien] » ? Bon, entre nous, les chiens ne sont pas les plus gros dangers de la Toile, c'est vrai, mais, cher lecteur, tu dois voir où nous voulons en venir, et pour cause ! Internet regorge de secrets et le danger y est omniprésent. Les risques d'intimidation y sont élevés et plusieurs jeunes ont fait le choix d'en finir avec la vie après avoir été victimes d'une forme de cybercrime, le «bullying». Amanda Todd, une adolescente canadienne, s'est suicidée en octobre 2012 après avoir été harcelée et intimidée sur Internet, après être tombée dans une infernale spirale dont elle était incapable de sortir, ni saine, ni sauve. Cette jeune fille a été confrontée à la « mémoire d'éléphant du Net », ce qui a également été mis en avant dans un récent procès, celui d'eMule Paradise, un site de téléchargement illicite qui fonctionnait grâce au peer-to-peer (tout comme The Pirate Bay aujourd'hui interdit dans de nombreux

pays). Huit ans ont été nécessaires pour clore ce procès, en février 2015, et réclamer 8 millions d'euros de dommages et intérêts au créateur du site. Une façon de s'appauvrir pour ce dernier, même si perdre de l'argent à cause d'Internet ne passe pas forcément par un tribunal. L'appauvrissement lié à l'achat abusif et désormais simplifié sur les jeux vidéos ou les arnaques lors d'emplettes en ligne est aujourd'hui fortement surveillé mais toujours existant.

Nous parlions précédemment de la liberté d'expression, mais ne pas la limiter, c'est donner l'occasion à toutes sortes de sites de se développer, notamment les réseaux criminels. En Août 2014 avait été arrêté « Predador », le cerveau présumé d'un réseau accusé d'avoir volé plusieurs dizaines de millions de dollars à des banques. Les organisations terroristes ne sont pas en reste et la « djihadosphère » connaît les failles d'Internet pour attirer toujours plus de sympathisants. En leur adressant pour la première fois une vidéo le 26 mars dernier, les responsables de la communication de l'Etat islamique ont laissé entendre que « le djihad en ligne n'est pas moins important que le djihad sur les champs de bataille ».

De plus, l'engrenage de la radicalisation peut-être beaucoup mieux huilé qu'on ne le présume. C'est ce que soutient un ex-djihadiste dans une interview accordée au quotidien Le Monde en février dernier : « aujourd'hui avec Internet, un individu peut se radicaliser dans sa chambre, à l'abri de tout regard, le danger est bien supérieur ». Ainsi, se prendre les pieds dans la Toile n'arrive pas qu'aux autres.

Internet, c'est donc un cosmos presque infini dans lequel chacun peut se montrer comme il le veut, sous son meilleur jour comme derrière un personnage aussi mensonger qu'imaginaire. Chacun peut avoir sa carte à jouer sur le Web, que cela soit seul ou en communauté. Dès lors, certains vont se retrouver à se demander si finalement Internet représente un bienfait ou un danger pour la démocratie. Mieux s'exprimer, mieux informer, favoriser une interaction entre gouvernants et gouvernés ainsi que le développement de la démocratie participative mais également amplifier la fracture sociale et numérique et le manque de protection de données privées numériques, soutenir des idées contraires à la participation du peuple dans la vie politique… Les affirmations s'entremêlent pour déterminer le véritable impact d'Internet sur la démocratie. Un entremêlement qui rappelle étrangement celui des fils d'une Toile pourtant initialement bien tissée ! ■ **Céline Jollivet**



DR


© Twentieth Century Fox

En Route, Dreamworks et le commerce

« Boov »: extraterrestre venu coloniser la terre, le long-métrage se révèle être la quintessence du film commercial. Toutefois, cet aspect arrive à être exploité d'une manière intelligente tant pour la transmission de l'émotion que de la trame en elle-même.



Quand l'Humain et le Boov se rencontrent

Une colonie d'extraterrestres (les « Boov ») décide de venir sur Terre pour échapper à leurs ennemis de toujours, les « Gorg ». Parmi ces petits ovnis violets se trouve « Oh », un maladroit dont le nom témoigne bien du caractère. A la suite d'une gaffe, ce dernier est poursuivi par les siens. C'est alors qu'il rencontre Apéritif Tucci, dit Tif, jeune adolescente new-yorkaise à la recherche de sa mère, enlevée après l'arrivée des colonisateurs sur Terre. Bienveillant et émouvant, Oh tente de créer une amitié avec l'humaine qui, elle, n'a pas d'autre choix que de s'allier à l'étrange Boov pour retrouver sa seule famille.

En Route est inspiré du livre pour enfants The True Meaning of Smekday d'Adam Rex. Le réalisateur Tim Johnson avait expliqué, en faisant allusion à ses enfants, que «Je leur ai d'abord lu deux chapitres, puis je les ai bordés, et j'avoue que j'ai fini le bouquin sans les attendre vers 2h du matin».

La trame, assez enfantine dans le fond, est rapidement oubliée par le caractère émotionnel des séquences. Le rapprochement entre Tif et Oh témoigne d'un attendrissement certain envers le petit extraterrestre frappé d'une extrême solitude. En témoigne sa fête organisée à l'arrivée sur Terre et à laquelle aucun individu de son espèce ne participe. Frappé d'une gentillesse excessive, Oh, maladroit, arrive même à semer la pagaille en voulant faire le bien.
C'est cette rencontre avec Apéritif Tucci qui va le changer. Il découvre en elle le potentiel d'une véritable amitié. A l'image de Pinnochio et de son nez, sa couleur le trahit puisque, naturellement violet, le Boov devient vert lorsqu'il ment, jaune lorsqu'il a peur, rouge lorsqu'il est en colère et même rose lorsqu'il est ému. Ainsi, on est tenté de rapidement l'aimer par sa timidité et son envie de bien faire.
Apéritif Tucci, elle, témoigne d'un caractère bien plus fort. Elle met d'ailleurs du temps à découvrir la véritable gentillesse d'Oh : la jeune adolescente n'hésite pas à l'enfermer dans le frigo sans véritable compassion. Elle se sert de l'extraterrestre plus qu'elle ne le découvre.

Toutefois, on découvre forcément des points communs entre les deux protagonistes. En premier lieu, le manque et la solitude. Alors que Oh est rejeté des siens et cache sa souffrance par la gentillesse et la transmission du bonheur échoué, Tif, elle, dissimule sa solitude sous son caractère nerveux. Mais lorsqu'on creuse et qu'on apprend à les connaître, le spectateur se rend compte de la fragilité des personnages. Et c'est finalement un aspect positif du long-métrage puisque cette ressemblance va atténuer la dissemblance et ce qui paraissait comme une amitié impossible va finalement s'avérer envisageable.

Du commerce au service de l'animation

Si l'on s'attarde sur la bande-son, on se rend rapidement compte que Rihanna est à la base de tout. Alors qu'elle prête sa voix à Tif, elle interprète au moins trois chansons, chaque musique ayant son rôle à jouer au sein du film d'animation. Quitte à faire du commercial, autant le faire jusqu'au bout puisque Aperitif Tucci ressemble également à Rihanna au niveau physique. On apprendra d'ailleurs dans le film que la jeune adolescente a eu du mal à se faire des amis en arrivant à New York après avoir déménagé...des Barbades ! Influence ou coïncidence ?
Il n'en reste pas moins que la bande-son passe ou casse dans l'esprit du spectateur. Néanmoins, si on analyse outre les considérations personnelles du commercial, la musique témoigne d'une grande utilité quant à la transmission des émotions au spectateur.



© Twentieth Century Fox

Le titre Towards The Sun de Rihanna, jouant sur la mélancolie, s'incorpore bien dans la séquence dans laquelle elle est diffusée. Il en est de même pour Dancing In The Dark. Ce dernier est joué lorsque Oh découvre la danse, une pratique interdite dans son monde.

Outre Rihanna, on note également la présence de Jennifer Lopez incarnant la mère de Tif et interprétant Feel The light, un morceau jouant également sur l'émotion. Quant aux scènes plus intenses, Dreamworks n'a pas hésité à faire appel à Charli XCX, Kiesza et Jacob Plant ! Ce dernier est présent avec Drop That, ce qui est d'ailleurs relativement rare d'entendre une musique comme celle-ci dans un film d'animation.
En d'autres termes, Dreamworks a volontairement fait appel à cette musique puisque, comme en témoigne la scène de la danse, c'est bien Tif qui met Rihanna à la radio donc directement un témoignage de la musique actuelle des adolescents. L'exemple peut être avéré par Charli XCX puisqu'il est vrai que la chanteuse est une étoile montante depuis son Boom Clap de Nos étoiles contraires.
Il ne reste plus qu'à faire adhérer le spectateur à ce procédé qui sera forcément critiqué mais qui reste néanmoins réfléchi. Toutefois, moins de Rihanna aurait peut-être arrangé les choses.

Un visuel unique au service de l'animation

Concernant les caractéristiques techniques, En Route a été confectionné avec le nouveau dispositif Apollo de Dreamworks Animation. A l'occasion de la sortie de Dragons 2, premier film avoir subi cette modernité, Joseph Katzenberg avait présenté le logiciel au site de l'Express.

«Il permet pour la première fois à nos animateurs de réaliser, littéralement, ce qu'ils ont en tête. Jusqu'alors, leur travail était limité : l'animation par ordinateur n'avait pas su retrouver le processus et la qualité propre à l'animation manuelle. Apollo est une innovation de premier ordre, la plus grande dans ce domaine depuis vingt ans : l'animateur peut à nouveau animer de sa main un personnage.»

En résulte plusieurs conséquences visibles à l'image. Disponible en 3D, le long-métrage témoigne d'une grande précision esthétique. Tout d'abord, les décors et l'environnement sont emprunts d'une abondante richesse de mouvements. La ville de New York ou l'Australie ont la capacité de réunir, sur une même image, un grand nombre d'animations différentes et une lecture plus fluide des mouvements. Paris aussi, avec sa Tour Eiffel à la renverse, arrive à surprendre par sa transgression en film d'animation. Ensuite, le visage des personnages se trouve agrémenté de gestuels proches de la réalité ce qui permet d'augmenter l'immersion du spectateur. Selon Allociné, Les Boovs dont fait partie le personnage Oh ont été conçus de façon à posséder des caractères physiques attendrissants et familiers. En revanche, il fallait aussi qu'ils apparaissent comme étant différents des habitants de la Terre. Le réalisateur parle de sa création en évoquant des personnages rondouillards, aux regards expressifs, possédant des tentacules en guise d'oreilles. Les humains eux, ressemblent véritablement à une réincarnation d'une personne réelle.

En conclusion, il est bon de constater que En Route se présente comme un long-métrage réunissant des aspects commerciaux pour engendrer des recettes, mais qu'il réussit quand même à intégrer ces éléments dans la trame scénaristique pour les transformer en éléments indispensables à la réussite du long-métrage.■- **Baptiste Erondel**

« Si l'on s'attarde sur la bande-son, on se rend rapidement compte que Rihanna est à la base de tout. Alors qu'elle prête sa voix à Tif, elle interprète au moins trois chansons. »


© Maciek Pozoga

Rencontre avec

YELLE

Depuis plus de dix ans, Julie Budet et Grand Marnier passent leur vie entre le studio et la scène, à la barre du projet Yelle. Même si Yelle est en quelque sorte devenu le nouveau prénom de Julie, le projet est loin de se dérouler en solo et ses deux moitiés ont trouvé au fil des années le moyen de se réinventer. Avec trois albums, de l'époque tecktonik avec Pop Up en 2007, en passant par Safari Disco Club en 2011 puis Complètement fou à la fin de l'année 2014, Yelle a exploré et redéfini les codes de la pop française. Le groupe en est aujourd'hui le meilleur ambassadeur dans le monde, remplissant les salles, les festivals aux États-Unis comme en Amérique du Sud, ayant su conquérir une communauté importante de fidèles. Cette année s'ouvre une nouvelle tournée mondiale pour défendre de nouveaux morceaux, et c'est au début de ce nouveau marathon que nous avons eu la chance de pouvoir nous poser et discuter, bien évidemment juste avant un concert, à Rennes, avec Julie.



© Maciek Pozoga

Le groupe a été repéré il y a 10 ans sur Myspace (paix à son âme) notamment avec Je veux te voir, mais Yelle maintenant c'est des concerts partout dans le monde, aux Etats-Unis, est-ce qu'il y a une certaine frustration par rapport à l'accueil du public français ?

On a eu cette frustration pendant Safari Disco Club ; cet album on en était particulièrement contents, toutes les critiques étaient positives mais on n'a pas fait beaucoup de dates en France. Avec Complètement fou ça s'inverse, on remplit de nouveau les salles françaises.

Cette différence de perception entre Pop Up et Safari Disco Club, tu l'attribues à un changement par rapport aux titres ?

A l'époque de Pop Up, le phénomène Myspace comptait vachement. L'effet Parle à ma main a été important en France. Safari, les gens ont moins compris. C'était peut-être moins de la pop électro frontale et dansante, même si on assume. Le deuxième album était plus spécial, les gens n'ont pas tous adhéré. A l'étranger les gens nous ont découverts avec le live, en France c'était à la télé, on n'imagine pas la musique de la même manière. Au contraire, ceux qui nous ont découvert en live viennent nous revoir en live parce qu'ils ont aimé.

Du coup dans tes trois albums, tu as un univers créatif très particulier, où puises-tu tes inspirations ?

Alors, c'est un grand mélange de beaucoup de choses parce que je suis née dans les années 1980, j'ai beaucoup écouté de chansons françaises, de rock, de métal, de world, de classique, de jazz. Ce qu'écoutaient mes parents et moi était très différent mais ça se mélangeait. Mais aussi par beaucoup de films et de clips, comme ceux des Rita Mitsouko réalisés par Jean-Baptiste Mondino ou des images de Jean-Paul Goude, des univers graphiques forts et fantaisistes. L'univers du rêve, où tu ne sais pas trop où tu es. J'aime bien retranscrire ça dans mes clips même si on en a des très réalistes. On aime amener le spectateur dans l'imaginaire, comme dans le clip de Comme un enfant, on s'imaginait dans une bouche, c'était une langue et tout se passait autour de la langue. Les gens me disaient « Han mais on est dans un vagin, c'est très sexuel », « Mais non pas du tout ». C'est comme la pochette de l'album Complètement fou, les gens demandaient ce qu'étaient ces petits cailloux, alors que non, c'est du popcorn. J'aime bien que les gens se fassent leur propre histoire même si pour toi ça a une signification.

Tu peux nous donner des albums ou des films qui sont des références pour toi ?

Il y a un groupe qui est une énorme référence, c'est Chagrin d'amour : c'est eux qui ont fait la chanson Chacun fait c'qui lui plaît, à côté il ont fait un unique album que je vous conseille, c'est très fou et expérimental, il y a un grand mélange de sonorités très funk, très disco, on y trouve le premier morceau de rap français. Il est produit par Patrick Bruel, c'est très étonnant comme histoire. Après je suis super fan de Kate Bush, pour moi c'est une artiste méga complète qui fait ses morceaux, ses clips, ses pochettes avec son univers onirique et fantastique, j'aime bien ce mélange-là.

J'ai un film culte qui est Wayne's World, c'est un film hyper représentatif des années 1990, de la musique, des références débiles, des acteurs que j'adore et un deuxième degré par rapport à la pub, la consommation : des placements de produit débiles mais assumés. Ce que j'aime bien dans cette époque là, c'est que les mecs ont commencé à prendre le contre-pied de la culture-pop mais ont compris comment ça fonctionne, ne se laissent pas berner et l'utilisent à leur avantage. Toutes les séries que j'ai regardées quand j'étais petite, c'est ça qui m'a nourri, comme Sauvés par le gong, Beverly Hills 90210, Le Prince de Bel-Air... Ce sont des références fortes.

Est-ce que tu es d'accord pour dire que cet album est un peu bipolaire, tout comme le groupe en général ? Il y a à la fois des textes intelligents, subversifs et des mélodies ultra-pop et ancrées dans la pop-culture...

La façon dont on fait de la musique est assez bipolaire. Moi-même j'ai l'impression d'être comme ça parce que je suis quelqu'un d'assez timide dans la vie quotidienne, et sur scène j'enlève un masque et je me lâche. La musique exprime ce que je ne peux pas dire dans la vie. On aime raconter des choses un peu graves avec un air joyeux, et inversement. On s'est beaucoup amusés là-dessus sur cet album avec une double

lecture, des jeux de mots. Ce qui semble naïf quand tu l'écoute en live, dans un autre contexte tu l'interprètes autrement. C'est important que la musique ne soit pas juste un fond dans ta vie, il faut que ça te touche, te remue, t'accompagne mais ça passe aussi par des a priori pour ensuite la redécouvrir. C'est hyper cool que des gens ne nous découvrent que maintenant. C'est un exercice qui est continu.

Parle-nous de ta collaboration avec Dr Luke. Comment ça s'est fait, comment tu t'es placée par rapport aux autres artistes qu'il a pu produire (Ke$ha, Britney Spears, Katy Perry ...) ?

Alors, cette histoire, elle est un peu particulière. On nous a dit il y a deux-trois ans lors d'une réunion que Dr Luke nous aimait beaucoup et voulait faire des morceaux avec nous. On s'est dit : "ok c'est qui ? Très bien merci" et on n'a pas fait très attention, et on ne s'est pas renseignés sur qui c'était. Quelque mois plus tard on nous a dit "bon cette fois il ne va pas falloir le snober". On google son nom et on réalise que c'est Dr Luke... Après on réalise ce qu'il s'est passé : il y a quelques années on a fait un remix pour Katy Perry pour son morceau "Hot'n'cold", à l'époque où il avait produit son album. Il est venu nous voir en concert en 2011 et il est venu dans les loges mais ne nous a pas parlé, il était trop timide, il n'a pas osé se présenter. La rencontre s'est faite plus tard, on a échangé par mail et Skype. On s'est très bien entendus. Et vu qu'au départ on ne savait pas qui c'était on n'a pas eu d'espèce de jaugeage. On a fait de la musique à distance et on est allés à Los Angeles pendant un mois. On n'a jamais eu de rapport de groupie avec lui et le mec est tout normal, il mange de la salade, il s'habille normal. Il n'a pas ce truc qui en met plein la vue, tout s'est fait hyper rapidement. Il nous a dit qu'il ne voulait pas nous changer mais qu'il avait un savoir-faire à partager, il voulait voir si nos deux envies pouvaient fonctionner. On n'a jamais été forcés à faire quelque chose que l'on n'aimait pas. On lui a fait comprendre que les mots étaient très importants pour nous, qu'on voulait les mettre en valeur. Lui nous a expliqué qu'aux États-Unis tout était dans la mélodie. On met dancefloor, party together, drinking all night à la suite et ça suffit (rires). Nos deux envies se sont facilement mariées et tout ce qu'on a fait on l'a fait consciemment et on était très contents.

Tu as été connue grâce à Je veux te voir qui est une réponse au machisme du groupe TTC entre autres. Même dans tes chansons, on voit un côté femme libérée. Tu t'affirmes comme féministe et tu te positionnes par rapport à ça ou c'est naturel chez toi ?

J'ai pas l'impression d'y réfléchir, pour moi c'est évident. J'ai été élevée dans une famille où il y avait de la parité. Mon père était musicien, du coup il venait nous chercher à l'école, il faisait la bouffe, le ménage. Pour moi c'est une évidence la place des femmes dans la société. Même si j'ai pas l'impression d'avoir des textes engagés, finalement, je me rends compte que si. Après je ne suis pas choquée par Beyoncé qui joue en body sur scène, qui revendique son féminisme comme ça. Affirmer son corps, être en slip sur scène, c'est aussi une manière de revendiquer sa féminité. Je me sens bien en tant que femme dans ma génération même s'il y a encore du boulot et que c'est pas gagné. Si je peux apporter ma petite pierre à ça, je le fais avec grand plaisir.

> « Il est indiscutable que chaque genre musical va comporter des codes, des façons d'agir, des valeurs qui ne seront pas les mêmes »

Oui, on est d'accord, le féminisme ça a jamais été désexualiser la femme, juste que ce soit à la femme de décider ce qu'elle veut faire de son corps, et qu'en ce sens, aucun choix n'est moins valable qu'un autre.

Exactement. Mais je pense qu'il y a beaucoup de gens pour qui ce n'est pas clair. Et pour qui, justement, ça ne doit pas passer par ça. Je pense qu'il y a une certaine frange du féminisme aujourd'hui qui ne voit pas les choses de la même manière et je pense que c'est aussi un truc de génération. Je crois qu'on est assez conscients aujourd'hui de la manière dont on veut « utiliser notre corps » et que c'est à nous de jauger où est l'utilisation négative ou pas. Et justement après c'est une éducation à avoir, et tout le monde n'en est pas conscient ou en tout cas ne défend pas les même choses.

Un indice en avant-première pour le clip de Ba$$in ?

Alors… Vous voyez les Télétubbies ? Alors ce serait les Télétubbies qui auraient pris un peu trop de MDMA (rires).

D'accord (rires) ! Et est-ce que les smartphones rendent vraiment l'âme quand on allume Grindr aux concerts de Yelle ?

Alors il y a eu un jeune homme qui a en effet dit ça l'autre jour, et on a eu en effet une forte représentation de la communauté gay masculine à ce concert là. Hier soir on était à Lille et c'était encore le cas. Moi j'aime voir avant tout des gens qui s'amusent à mes concerts et qui prennent du bon temps, alors si en plus ils peuvent se rencontrer et repartir avec un nouveau partenaire à la fin, pourquoi pas ? (rires)

Tu penses quoi de la participation de Michaël Youn à Toute la vie des Enfoirés ?

Écoute, il fait ce qu'il veut, je vais pas le juger là-dessus. Après j'ai un peu de mal à comprendre, oui… Je pense que pour beaucoup ils ne se sont pas rendu compte de ce qu'ils étaient en train de faire. Je ne sais même pas s'il a réagi sur la petite polémique par rapport à ça, mais moi j'étais un peu choquée.

Donc vous n'allez pas rejoindre les Enfoirés ? On vous l'a déjà proposé ? (rires)

Non je ne pense pas et non on ne me l'a jamais proposé, je dois pas être assez bankable. Mais si on me l'avait proposé, non je n'irais pas. Après c'est une façon comme une autre de s'investir, il y a des gens qui adorent regarder les Enfoirés à la télé, mais c'est pas ma façon de m'engager. Si les restos du cœur veulent du temps moi je leur en donne pour aller faire les maraudes, ou faire de la distribution de nourriture ou quelque chose, il n'y a pas de problème.

Est-ce qu'il y a des artistes avec lesquels tu aimerais faire une collaboration ?

Je suis hyper fan de Depeche Mode donc j'aimerai beaucoup faire quelque chose avec eux. J'aime beaucoup Blur depuis très longtemps, c'est le groupe de mes 14 ans, j'ai toujours été hyper fan, j'ai toujours été amoureuse de Damon Albarn. Et plus récemment je suis assez fan de Mac DeMarco. Et comme c'est assez loin ce qu'on fait comme musique, je trouverais cela assez intéressant de faire quelque chose avec lui. Et puis je suis assez fan de Devonté Hynes, le gars de Blood Orange.

Et pourquoi pas avec Brigitte Fontaine, entre bretonnes ?

Pourquoi pas, j'ai toujours bien aimé ce qu'elle a fait avec Areski dans le temps, et puis j'aime bien qu'elle reste un peu folle. Je trouve que c'est bien.

Et du coup t'écoutais quoi d'autre au collège ?

Alors au collège j'ai eu une période Take That, Spice Girls et compagnie mais toujours avec Blur en toile de fond… Et puis j'écoutais des trucs des trucs très différents, Snoop Dogg, les Red Hot Chili Peppers, du Nirvana mais aussi Madonna et Kylie Minogue.

Ça fait quoi de se produire à Coachella ?

Ça fait plaisir (rires) parce que c'est un festival qu'on aime bien et dans lequel c'est plutôt agréable d'être, il fait beau, il fait chaud, tu vois des super groupes, tu te balades en festival toute la journée, c'est plutôt un super festival. Après quand t'y vas en tant que groupe c'est assez compliqué parce que les conditions techniques sont un peu hardcore, t'as pas de balance, donc c'est costaud, mais ça vaut le coup de jouer devant 8000 personnes qui dansent comme des débiles.

Tu fais des festivals français ? Lesquels sont tes préférés ?

Moi j'aime beaucoup la Route du Rock parce que c'est encore un festival à échelle humaine et qui est dans un super cadre avec une super programmation. Même si je n'y ai jamais été programmée, ce que je peux comprendre parce qu'on n'a pas vraiment notre place, j'aime bien y aller en tant que spectatrice. J'y vais une année sur deux en gros. Sinon moi je suis une briochine (originaire de Saint-Brieuc NDLR) donc j'adore particulièrement le festival Art Rock car c'est un festival au cœur de notre ville et qui est plutôt de bon goût avec des choses très variées, de la danse, du théâtre, de la musique, avec de la bonne nourriture. Il y a plein de petites choses qui font que ce festival est très chouette et nécessaire à la ville de Saint-Brieuc et donc j'en suis une fervente supportrice.

Et quand t'es pas en tournée tu fais quoi ? Parce qu'il y a quand même 4 ans qui séparent chacun de tes albums.

Ça dépend, entre Pop Up et Safari Disco Club,



« Même si j'ai pas l'impression d'avoir des textes engagés, finalement, je me rends compte que si »

© Maciek Pozoga

on n'a pas pris si longtemps finalement parce que notre album est sorti en 2007 et on a tourné pendant 3 ans. Ensuite on s'est arrêtés trois mois. Puis on a commencé à composer l'album et ça nous a pris… un an, ensuite l'album est sorti. Entre Safari et Complètement fou c'est un peu différent, moi j'ai eu des petits soucis de voix donc j'ai dû arrêter de chanter pendant 6 mois. Du coup a on profité de ce moment-là pour ne rien faire, puis on a recommencé à travailler progressivement, la composition a duré environ un an. C'est assez long, entre temps on a fait des DJ-sets par-ci par-là, on fait des trucs, on fait parfois de la musique de pub, on fait d'autres choses qui nous permettent de vivre.

Comme Lesieur, c'est vous ?

C'est pas nous qui avons fait Lesieur. Eh non, on s'est bien faits pomper. Beaucoup de gens pensent que c'est nous mais c'est pas nous. C'est une énorme copie. Par contre on va faire une pub pour Oreo. Je n'ai pas eu d'échantillons gratuits non, du coup j'ai râlé (rires).

Du coup on parlait de la Bretagne et de Los Angeles, ta côte ouest préférée c'est laquelle ?

Ah, c'est dur… Vraiment je trouve les choses différentes mais indispensables pour les deux, c'est-à-dire que j'adore vraiment la côte bretonne, j'adore y vivre et la proximité avec la nature, c'est hyper important. Mais la côte ouest américaine, c'est le soleil aussi, c'est un peu une autre façon de vivre. C'est beaucoup plus détendu et ça me plaît beaucoup aussi. Mais j'ai la chance de pouvoir faire un peu des deux et ça c'est pas mal.

T'as fait quoi comme études ?

J'ai fait un bac littéraire option arts plastiques. Et j'ai fait ensuite un DEUG en arts du spectacle avec une mineur musique. Et après quand j'ai terminé mon DEUG j'avais envie de travailler. Et j'ai eu la chance de travailler dans une compagnie de théâtre près de Saint-Brieuc, j'étais attachée de prod et j'ai fait 3 ans et en fait au bout de un an et demi on a commencé à faire de la musique avec Grand Marnier et pendant un an et demi j'ai fait du Yelle et j'ai fait mon boulot en parallèle. J'avais une patronne exceptionnelle qui me laissait organiser mes semaines comme je voulais. Généralement je travaillais du lundi au jeudi et puis je partais en tournée le vendredi et le samedi, et j'avais mon ordi et je travaillais dans le bus. Voilà, j'ai eu aussi la chance d'avoir les gens qui m'ont facilité les choses.

Si tu avais quelque chose à dire aux jeunes en général, et ne réponds pas qu'on a Toute la vie sinon on te balance par la fenêtre…

En fait moi j'ai mis longtemps avant de trouver ce que je voulais faire, avant d'avoir confiance en moi pour pouvoir le faire. C'est à dire que le système éducatif français est un peu mal fait, c'est « tu passes ton bac » et il faut tout de suite que tu trouves ce que tu veux faire dans la vie et que t'ailles faire telles ou telles études ou écoles alors que t'as rien vu, tu ne sais pas ce que tu veux… Et il y des systèmes dans le nord de l'Europe où pendant un an tu es payé(e) pour voyager et on te file de l'argent pour faire autre chose, ensuite tu peux reprendre tes études supérieures. Et moi je regrette parce que j'ai fait mes études à Rennes, j'étais en Arts du spectacle. Je n'ai pas beaucoup suivi les cours parce que j'étais un peu fainéante et je préférais faire des trucs avec mes copains, faire des projets et m'investir dans autre chose. Du coup j'ai fait beaucoup de choses pendant ma scolarité et je n'ai pas été beaucoup en cours. J'ai réussi à valider « juste » mon DEUG. Et là maintenant, j'adorerais apprendre ce que je n'ai pas appris à l'époque. C'est super intéressant mais tu n'as pas le recul nécessaire pour ça. Ce que je pourrais dire aux jeunes c'est juste de prendre le temps et de ne pas avoir peur de prendre ces décisions-là, de te dire que tu peux avoir plusieurs vies dans une vie, que tu peux reprendre tes études plus tard si tu as raté et ne jamais non plus écouter les trucs négatifs qu'on nous dit, mais écouter plutôt les trucs positifs et croire tout simplement parce que quand t'as vraiment envie de faire quelque chose, si tu sais profondément que c'est ça que tu veux, eh bien tu peux y arriver, il faut juste beaucoup travailler, et puis sacrifier aussi parfois des choses. Parce que, certains métiers pour y arriver, il faut passer par beaucoup d'heures de travail, de dévotion et de sacrifices mais ça vaut le coup et surtout de ne pas perdre confiance en les gens, en l'avenir, en la vie, en le monde et tout ça. Avec plein de petites choses tu peux changer les choses, parce que c'est con mais quand tu trouve une bouteille en plastique sur une plage, tu la ramasse et tu la jette et même si on te dit que ça ne sert à rien parce qu'il y en a encore 500 vers les rochers. Non ça ne sert pas à rien, c'est un micro-truc, mais ça fait partie du processus et toi au moins tu fais ta part. Tu joues un rôle dans tout ça. Et au moins toi tu te sens en accord avec toi-même, avec ce que tu es, avec les valeurs que tu défends. ■

Propos recueillis par Baptiste Thevelein, Marion Poncel, Solène Lautridou.

JACQUEMUS —
l'esthète extatique.

Si l'on voulait résumer le style de ce nouveau génie de la mode, on pourrait sans aucuns doutes emprunter les mots de Brigitte Fontaine : « camisole de force, relookée Crazy Horce », comme elle le chante si bien. Cependant, c'est une autre bretonne qui arborait fièrement les couleurs et le style du créateur le 6 mars dernier : YELLE (en concert à l'Antipode — Rennes).
À seulement 24 ans, Simon Porte-Jacquemus impose son style d'avant garde : enfantin, frais, graphique, un brin eighties, un peu de déraison, « minimal parc d'attraction » comme dirait l'interprète de *Complètement Fou.*
Sus aux détails, aux fioritures. Les temps sont à l'épure.

Au sommet du bon goût,
#goodtaste

Par Clément Wibaut


© Jacquemus

L'IVG toujours au cœur du débat

Dans la nuit du mercredi 18 mars au jeudi 19 mars, un amendement sur l'interruption volontaire de grossesse (IVG) a été adopté par la commission des Affaires sociales de l'Assemblée Nationale dans le cadre du projet de loi relatif à la santé. Cet amendement vise à abolir le délai de réflexion de 7 jours requis entre la première et la deuxième consultation d'un spécialiste. Si cette décision divise, tant chez les politiques qu'au cœur de la société, c'est parce que l'IVG a toujours été un sujet sensible.


© MAXPPP

Le 26 novembre 1974, Simone Veil prenait la parole à la tribune de l'Assemblée Nationale et prononçait l'un des discours des plus marquants de l'Histoire de France, celui du projet de réforme de la régulation de l'avortement. Le 17 Janvier 1975, la loi Veil naît, encadrant ainsi la dépénalisation de l'avortement en France. Alors que la plupart des pays de l'Union Européenne ont légalisé l'IVG, nous faisons dans d'autres pays l'effroyable constat que cette légalisation n'existe pas.

En France, avoir recours à l'IVG semble normal. Pourtant, ce droit est le fruit d'un long combat. Il suffit de regarder autour de soi pour voir que ce droit n'est pas absolu et qu'il faut se battre pour l'acquérir. Dans bien des pays, l'IVG est interdite, sinon soumise à des conditions. En Irlande par exemple, le parlement légalisait l'IVG seulement en 2013, peu après le cas de Savita Halappanavar, décédée d'une septicémie après s'être vue refuser un avortement. Alors que cette légalisation apparaît déjà tardivement, elle est en plus très restrictive puisque l'avortement est désormais autorisé uniquement si la poursuite de la grossesse fait courir à la vie de la mère un «risque réel et substantiel» qui doit être certifié par les médecins. Ainsi, une femme peut avoir recours à une IVG seulement si elle est en danger de mort. Par ailleurs, dans plusieurs pays comme le Royaume-Uni, la Finlande, ou la Pologne, l'avortement est autorisé pour cause de viol ou pour des raisons de santé. L'interdiction pure et simple de l'avortement, quant à elle, est plus rare, mais existe tout de même. Elle concerne deux pays, Malte et Andorre. A Chypre, l'IVG est illégale, mais tolérée en cas de viol. Rappelons qu'en France, l'IVG concerne 210 000 femmes chaque année, 35% des femmes, un chiffre stable et sans équivoque. Ainsi, lorsque la législation ne leur permet pas d'y avoir recours, les femmes sont contraintes d'user d'un avortement clandestin, qui s'effectue dans des conditions souvent néfastes pour leur santé. Elles doivent alors mettre leur santé en danger pour pouvoir bénéficier d'une IVG qui ne leur est pas permise si elles sont en bonne santé. Quel paradoxe !

L'interruption volontaire de grossesse a toujours suscité le débat. A travers les espaces et le temps, le sujet est sensible. Mais il ne devrait pas l'être. Le droit à l'avortement est important et chaque femme devrait pouvoir disposer de son corps de la manière dont elle le souhaite. Durant l'été 2013, le débat sur l'avortement était relancé en Amérique latine, suite au drame de Beatriz, au Salvador, où l'IVG est interdit même en raison d'un viol, d'un problème de santé de la mère, ou d'une malformation du fœtus. Dans les pays latino-américains, peu de pays acceptent l'avortement pour raisons thérapeutiques ou à la suite d'un viol, là encore. Pour beaucoup d'Etats, l'IVG est interdite et est susceptible d'entraîner des peines de prison pour la mère et le personnel médical. Plus récent encore, en septembre 2014, l'Espagne faisait machine arrière et, alors que depuis 2010, l'IVG était autorisée jusqu'à quatorze semaines, un projet de loi stipulait que le recours à l'IVG intervenait dans seulement deux cas : le viol, attesté par un dépôt de plainte, ou « un risque durable ou permanent » pour la santé physique ou psychique de la mère, certifié par deux psychiatres. Ce projet avait alors été retiré après de nombreuses manifestations.

Mais aujourd'hui, comment est-ce encore possible que des citoyens soient forcés de défiler dans la rue pour que des femmes puissent disposer de leur corps ? L'IVG est l'un des nombreux sujets qui montrent que l'égalité femmes-hommes est encore bien loin d'être atteinte. **Amélie Coispel**

Critique

Sufjan rencontre Carrie


© Pitchfork

Dites au revoir aux envolées lyriques, aux solos de trombone, aux chansons de huit minutes, et aux choeurs féminins envoûtants. Tout ça c'est du passé, place maintenant au retour aux sources dont nous avions tous besoin. Sufjan Stevens, maître incontesté de la folk américaine, a mis son orchestre de coté pour nous livrer un treizième opus.

Pour ceux qui ne le connaîtraient pas, sachez d'abord que c'est un tort de ne pas posséder une part de Sufjan dans une vie. Il est à la croisée des mondes, entre le christianisme conservateur et la débauche sexuelle, entre le calme des sons minimalistes et la bruit assourdissant que peut produire un homme orchestre. Il est son propre ying, il s'accorde parfaitement avec son yang. Nous avons tous besoin d'un équilibre dans nos existences, Sufjan Stevens est probablement ce qui se rapproche le plus de l'harmonie à laquelle nous aspirons tous.

Apres The Adge of Ad, album grandiloquent aux sonorités trop électro pour sa personnalité, l'auteur-compositeur-interprète américain a fait une petite pause. Petite pause... Les fans ont attendu cinq longues années dans la léthargie la plus totale. Mais qu'est-ce donc que cinq ans quand l'attente en vaut la peine ? La dernière perle du chanteur s'intitule Carrie & Lowell, et elle apporte bien des explications quant aux multiples interrogations que soulèvent chaque chanson des précédents albums.

Qui sont les deux personnages que l'on voit sur cette pochette vieillotte et abîmée ? Il s'agit d'une photo de la mère du chanteur, Carrie, et de son beau-père, Lowell. Quoi de plus émouvant que d'écrire un album entier pour les deux personnes qui ont le plus compté dans sa vie ? Cet homme avec qui il a fondé son propre label, à qui il doit toute sa carrière. Et cette femme dont on a si longtemps entendu parler sans jamais réellement comprendre ses attitudes. Déjà, il y a douze ans, dans son album thématique Michigan, une chanson nous dévoilait quelques petites choses sur sa mère énigmatique. Il parlait vaguement d'une maman avec qui il ne vivait pas, par qui il était intimidé, une femme qui faisait tout pour ne pas voir ses enfants quand ceux-ci mettaient tout en œuvre pour qu'elle reste auprès d'eux. Maintenant, nous avons le droit de tout savoir sur elle. Dans Carrie & Lowell, on apprend les tendances dépressives, bipolaires et dérangées d'une mère qui n'a pas pu élever ses enfants sans avoir recours à l'ingestion de calmants et d'antidépresseurs.

Dans un écrin de sensibilité, Sufjan nous livre une part de son cœur meurtri par son enfance à moitié vécue. Comme à son habitude, ses paroles sont si alambiquées que l'on ne peut pas tout saisir directement. Ce qui est déjà confirmé est qu'il aimait profondément cette femme et l'homme avec qui elle partageait sa vie. Il leur est dévoué et tient à interpréter ses onze titres dans la joie et l'amour. C'est une forme de deuil artistique, une sorte de thérapie de scène. Pour pallier au manque de sa mère emportée par un cancer de l'estomac il y a peu, le chanteur nous raconte tout ce dont il se souvient. Tous ces jours où il a profité de sa présence, tous ces moments qu'il a passé à réfléchir sur la nature de leur relation, toutes ses interrogations face à un comportement dépressif. Accompagné d'une guitare folk et parfois d'un banjo et d'un piano discret, il nous raconte les derniers moments de sa mère. Cette journée du 4 juillet, censée symboliser l'euphorie en Amérique, a été pour lui une des dernières fois où il pouvait encore voir celle qui l'a mis au monde. Sur son lit de mort, elle se souvient de ses erreurs, elle tente de se faire pardonner. Mais comment pardonner alors que son fils ne nourrit aucune rancœur pour elle ?

« Dans Carrie & Lowell, on apprend les tendances dépressives, bipolaires et dérangées d'une mère qui n'a pas pu élever ses enfants sans avoir recours à l'ingestion de calmants »

L'homme au cœur d'or qu'est Sufjan Stevens nous a livré son album le plus touchant depuis le début de sa carrière en nous contant avec simplicité tout ce que nous voulions savoir sur lui. Comment en est-il arrivé à être aussi aimant ? Comment son enfance s'est-elle déroulée ? Qui l'a mené jusqu'à sa carrière internationale ? Deux noms répondent à cette dernière question : Carrie et Lowell. Parce qu'un artiste, aussi talentueux soit-il, ne peut obtenir son succès qu'en ouvrant son cœur à son public par le biais de chansons sincères.

La manœuvre est plus que réussie ; Carrie & Lowell est un chef-d'œuvre. ■ **Sofia Touhami**

Crosswind
La vie en suspension



Après Birdman d'Iñárritu et son quasi-plan séquence de deux heures, sort actuellement sur les écrans français Crosswind : La croisée des vents, un film estonien composé principalement de « tableaux vivants », une première dans l'histoire du cinéma. Force est donc de constater qu'en ce début d'année 2015, la tendance est aux prouesses techniques dans les salles obscures !

Pour son premier long métrage, le réalisateur Martti Helde s'intéresse à un épisode trop méconnu de la Seconde Guerre Mondiale, celui de la déportation des peuples Baltes par le régime stalinien. Nous sommes en 1941 ; une mère et sa fille, toutes deux estoniennes, sont emmenées dans la lointaine Sibérie. Pendant 15 ans, elle écrira des lettres à son mari envoyé dans un autre camp de travail. Le film a été réalisé sans scénario ni dialogue. Les lettres de la femme à son époux, lues en voix off et inspirées d'une histoire vraie, constituent à elles seules le fil rouge du récit. Avec des mots simples et justes qui décrivent la difficulté d'un quotidien partagé entre faim, froid et privation, la vérité et l'émotion résonnent d'un discours rapporté à travers la lecture des lettres.

« La caméra navigue lentement au sein de ces tableaux quotidiens où le temps semble s'être arrêté. »

L'originalité stylistique du film apparaît dès l'embarcation de la famille dans les camions de l'Armée rouge et leur voyage pour le Goulag. De cette séquence jusqu'à la libération des camps après la mort de Staline, tous les personnages au sein du cadre sont figés dans leur actions respectives. La caméra, d'une précision digne de Malick et de Kubrick, navigue lentement au sein de ces tableaux quotidiens où le temps semble s'être arrêté. Ces figures de martyrs, privées de leur liberté d'action par le réalisateur, sont enfermées dans une prison atemporelle où règne la négation de la vie. L'extrême lenteur la caméra fige ainsi les personnages dans une routine inextricable où résonne la langueur d'une douleur infini.

Cette esthétique est proche de la prise d'otage comme nous l'explique le cinéaste : « Je voulais prendre le contrôle sur lui. Dans un film « normal « le spectateur est libre de regarder où il veut, à l'intérieur d'un plan. Moi, je voulais le forcer à regarder ce que je lui montrais. il n'a pas le choix, il ne peut pas s'échapper. » Ce dispositif arrache l'œil du spectateur à son confort habituel comme les personnages sont arrachés à leur vie par les autorités soviétiques.

Il serait intéressant de mettre Crosswind en parallèle avec un autre film de l'Est : Ida de Paweł Pawlikowski. En effet, tous deux tournés en noir et blanc et épris d'une esthétique aussi austère que particulière - personnages fixes et caméra en mouvement pour le premier, plans fixes et personnages en mouvement pour le second. Les deux films sont également portés par un personnage principal féminin. Il est d'autant plus frappant de constater que les deux œuvres affectionnent le passé de la même manière, c'est à dire en inscrivant la petite histoire dans la grande, en ramenant les personnages à un passé historique plus vaste qu'eux (l'épuration soviétique des pays Baltes pour le premier, meurtres de juifs par des civils polonais pendant la Seconde Guerre Mondiale pour le second).

Crosswind est une plongée hypnotique dans époque ignorée où dialogue valeur du temps, stigmates de la mémoire et surdité de la violence. L'œil est dirigé, le regard est modelé et le souffle est happé par ce dispositif d'hyper-stylisation. C'est bouleversant et jamais gratuit. Il faut souligner le remarquable travail sur le grain et sur le contraste du noir et blanc de Erik Pollumaa et de Janne Laine, directeurs de la photographie, qui nous offrent une image d'une beauté indéniable, évoquant la photographie américaine des années 40 comme l'oeuvre de Dorothea Lange. De ce parti pris minimaliste et de cette rigueur formelle naît la vérité d'un cri étouffé (celle de millions d'anonymes déportés) ainsi que la beauté étrange d'une temporalité dilatée, suspendue en l'air. ■ **Lisha Pu**

DR



Les Nuits Fauves

Le dernier album de Fauve, Vieux Frères partie 2, est sorti en février 2015. L'opus est plus rock, plus offensif que le précédent et que l'EP et semble ouvrir la voie à plus d'optimisme, comme si le collectif avait presque réussi à se sortir de son mal-être, de sa morosité. Cet esprit se retrouve dans les titres électriques et fiévreux Bermudes, T.R.W. (chanson qui donne vraiment envie de bouger et qui convainc vraiment sur scène), Sous les arcades, ou encore Paraffine, qui semblent encourager à la lutte contre la morosité. Azulejos, qui se rapproche d'un rag, est en comparaison plus sombre et plonge celui qui l'écoute dans des pensées sur la mort, la souffrance, les obsessions, les cauchemars avant de revenir à des paroles plus vindicatives et provocatrices envers ces vieux démons. Rag#5, Rag#6, Les Hautes Lumières, Tallulah mais aussi Révérence sont plus douces, plus lumineuses (assez dans la suite de Vieux Frères ou de Lettre à Zoé). Peu de temps après, le groupe part avec le collectif faire la tournée des Nuits Fauves. Nous y avons donc assisté pour vous !



Vendredi 27 mars, nous étions pour vous à la Médoquine de Bordeaux (3000 places) pour la tournée des Nuits Fauves du groupe qui rassemble les Vieux Frères pour lutter contre le Blizzard. Lorsque les portes de la salle s'ouvrent vers 18h45, la file de fans est déjà bien longue et des bracelets-rubans sont distribués à l'entrée.

Comme le collectif l'avait promis, la tournée des Nuits Fauves n'est pas qu'une simple série de concerts. Dans les salles attenantes, on peut se poser sur des tapis, manger une « barbe à mama » ou du popcorn, jouer au babyfoot géant, écrire des mantras, se prendre en photo dans un photomaton, tester sa force sur un punching ball, se rafraîchir au bar avec des gobelets à l'effigie de la tournée...

Après avoir fait le tour, on se dirige vers la scène. La première partie commence avec Georgio, le jeune rappeur qui avait collaboré avec Fauve sur le titre Voyou, et ses musiciens. L'énergie est belle, l'envie d'entraîner le public est présente. Malgré l'attente fébrile de voir enfin Fauve monter sur scène, Georgio a réussi à nous emporter l'espace d'un instant dans son univers. Le seul bémol est qu'on ne comprenait pas toutes les paroles à cause des basses très puissantes, du coup on écoutera avec attention ses EPs. La première partie se poursuit avec le DJ renais Les Gordon. La musique est assez lounge, fraîche, très sympa à écouter. Elle donne même envie de danser ce qui n'est pas gagné d'avance vu la chaleur et la proximité devant la scène. Comme la place est restreinte, il est

> « manger une barbe à mama ou du popcorn, jouer au babyfoot géant, écrire des mantras, se prendre en photo dans un photoma-ton, tester sa force sur un punching ball »

malheureusement difficile d'en profiter au maximum et le public, déjà chauffé par Georgio, commence à bouillir en attendant Fauve. Le second souci est que Les Gordon est positionné vers la régie, au centre de la salle, donc à l'opposé de la scène ce qui fait que l'on ne voit pas grand chose.

Silence. Noir. Explosion. Le groupe de Fauve surgit un peu avant 21 heures sur la chanson Sous les arcades extraite du second album Vieux Frères partie 2. Le public est survolté, le chanteur harangue la foule qui reprend en cœur ses paroles. La bonne surprise est la reprise de manière très douce et calme de Haut les cœurs. Pour la chanson Voyou, Georgio revient sur scène sous les applaudissements. Le groupe enchaîne les titres du premier album avec Loterie, Infirmière et De ceux sans oublier Kané et Cock Music Smart Music. On n'échappe pas bien sûr aux Nuits Fauves et surtout au Blizzard que les spectateurs connaissent presque par cœur. Viennent également des chansons du second album comme T.R.W, Bermudes, Paraffine ou encore Tallulah. Puis le groupe nous prévient : le concert touche à sa fin, mais si on le désire, on peut se retrouver au bar boire des coups (mais on évitera les photos et les autographes, c'est pas trop leur truc). L'initiative est sympa et correspond bien à l'ambiance promise par les Nuits Fauves. Le final sur les Hautes Lumières où Georgio et ses musiciens rejoignent ceux de Fauve est émouvant, vibrant avec les spectateurs et les spectatrices qui reprennent le refrain pendant plusieurs minutes.

En quoi les Nuits Fauves sont-elles des concerts différents ? Premièrement : l'ambiance et l' « autour ». A la fin du set, c'était très sympa de se poser tranquillement, en toute simplicité et de tisser des liens avec d'autres spectateurs. Deuxièmement, cette tournée est l'occasion de faire passer l'épreuve du feu aux chansons du second album même si, pas de surprise, les chansons où le public répond le plus présent sont principalement les tubes de l'EP et du premier album, qui entraînent le public. Pour autant, Tallulah, Les Hautes Lumières et Sous les arcades remportent l'adhésion du public avec un concert qui rend vraiment justice à l'album. Enfin, écouter Fauve en live permet de découvrir les titres sous un angle plus rock avec de la guitare électrique, de la bonne basse et un chanteur électrifié qui donne tout (jusqu'à en perdre sa chaussure dans le public). D'ailleurs on ressort en sueur, fatigué.e mais heureux.se du concert. L'ambiance était particulière car qui dit petite salle, dit public d'initié.e.s. La communion entre le groupe et les aficionados qui donnent de la voix autour d'un même sentiment est belle et bien présente. (Tout) Petit bémol selon nous, les très beaux titres Lettre à Zoé, Rub a Dub ou encore 2XGM manquaient à l'appel.■ **Julia Coutant**

Un homme idéal
en français dans le texte

Le cinéma français a pris l'habitude de nous servir soit des comédies aux acteurs interchangeables, soit des films dits «de société». Parallèlement à cela il a tendance à snober allègrement le cinéma de genre quasi inexistant au pays de la Nouvelle vague. Après les échecs publics des pourtant réussis La Belle et La Bête et Mea Culpa l'année dernière, nos espoirs commençaient à sérieusement se dissiper. C'est donc une surprise de voir un thriller «made in France» exigeant, mais aussi salué par le public.


© Mars Distribution

Le cinéma de genre en France, lorsqu'il existe, est généralement si excessif qu'il en devient élitiste et autiste. Avec Un homme idéal rien de tout cela. La mise en scène de Yann Gozlan prend le temps d'immerger le spectateur dans l'histoire, et de faire en sorte qu'il s'identifie au personnage principal. C'est bien là que réside le principal danger du film, faire en sorte que le spectateur reste toujours du côté de Mathieu (un Pierre Niney toujours juste) qui signe de son nom un journal d'un combattant de la guerre d'Algérie, ce qui va l'entraîner dans une spirale infernale. Ainsi le spectateur ne doit en aucun cas prendre du recul sur le personnage et le juger. Lorsque le héros se crée lui-même un personnage avec son histoire et endosse le rôle, devenant acteur, nous ne pouvons que difficilement le contester car nous nous demandons nous-même comment aurions-nous réagi. Cette suspension d'incrédulité tient durant tout le film alors même que le scénariste Guillaume Lemans prend un malin plaisir à la mettre à mal, la fragiliser notamment en jouant avec le spectateur lors de scènes oniriques. Cet exploit est soutenu par la caméra et le montage très immersifs qui arrivent à nous raconter uniquement par l'image les enjeux et les tourments des personnages. D'ailleurs, la scène où Mathieu succombe à la tentation du livre, la rencontre amoureuse, ou l'ascension du personnage sont des exemples parmi tant d'autres du savoir faire de conteur cinématographique du réalisateur. A ce titre il est rassurant de voir un film français avec un tel souci de mise en scène évocatrice, qui se passe de tout dialogue explicatif.

Mise à part son rythme au cordeau, Un Homme idéal n'hésite pas à filmer des irruptions de violence frontalement et sans la moindre distanciation. Le film embrasse les codes du thriller avec respect, sans jamais se croire plus malin que le genre, mais avec la capacité de prendre du recul pour les adapter. Le film s'offre également le luxe de verser à la lisière du fantastique-horrifique lors de scènes de rêve déconcertantes, soutenues par un sens aigu du cadre. Le secret du retour du cinéma de genre est peut-être ici: vendre un film avec une campagne promotionnelle consensuelle (l'inévitable affiche fade) pour ne pas rebuter le public, et une fois qu'il est assis, lui livrer l'air de rien un thriller sans concession. ■ **Nicolas Renaud**

Daesh et Boko Haram
deux territoires, une même armée ?

Daesh en Irak et en Syrie, Boko Haram au Nigéria... Entre tous ces acronymes il est difficile de ne pas faire de confusion. Ces groupes terroristes, l'un au Moyen-Orient, l'autre en Afrique noire, sont similaires dans leurs actes. Cependant ils ne sont pas toujours liés dans leur organisation. La nouveauté est désormais que Boko Haram a décidé, le 7 mars 2015, de prêter allégeance à Daesh, encore connu sous le nom d'Etat Islamique. L'organisation EI, qui a confirmé cet accord, cherche à étendre son pouvoir afin de répandre la terreur parmi ceux qu'il considère comme mécréants. Cependant, les deux groupes djihadistes ne sont pas similaires. Leurs histoires et leurs organisations sont différentes. Comment se sont-ils formés ? Qu'est-ce qui est susceptible de changer après cette déclaration d'allégeance ?

« Entre les deux groupes armés, il ne fait aucun doute que des circulations de matériel de guerre, des échanges d'argent ont eu lieu. Ils ne forment cependant pas une armée multi-nationale, malgré des liens forts étabis. »

Deux factions, un même but

Boko Haram est fondé en 2002. C'est d'abord une mosquée où se rendent de nombreux fidèles. Cette mosquée va par la suite se politiser : le groupe de Boko Haram se sectarise alors pour finir par constituer l'un des groupes terroristes menaçant le plus la paix mondiale. Le mouvement djihadiste salafiste du nord-est du Nigéria a le même objectif que Daesh : celui d'établir un califat et d'appliquer la charia.

Il y a donc une similitude idéologique dans l'idée du califat que brandissent les deux groupes. Daesh qui sévit en Irak et en Syrie cherche à établir une gouvernance islamique très organisée.

Quand les militants de Daesh ont enlevé en masse des femmes Yézidis en Irak, il était fait référence dans leur communiqué aux enlèvements de Boko Haram, des lycéennes nigériennes notamment, en mai 2014.

Entre les deux groupes armés, il ne fait aucun doute que des circulations de matériel de guerre, des échanges d'argent ont eu lieu. Ils ne forment cependant pas une armée multinationale, malgré des liens forts établis.

L'allégeance de Boko Haram à Daesh : un royaume de la terreur

«Nous annonçons notre allégeance au calife des musulmans, Ibrahim ibn Awad ibn Ibrahim al-Husseini al-Qurashi», a déclaré dans un enregistrement audio poste sur Twitter Abubakar Shekau, chef de Boko Haram.

L'organisation de Boko Haram est beaucoup moins stricte que celle de Daesh et ses actions sont beaucoup plus éparses et spontanées. Le groupe nigérian opte pour les mêmes méthodes de propagande que Daesh. L'association s'opère depuis plusieurs mois déjà et cette alliance ne fait que le renforcer.

Pour un spécialiste de l'islam radical, Mathieu Guidère, ce rapprochement a plusieurs dangers : un alignement dans les méthodes de propagande, une meilleure visibilité, et un meilleur fonctionnement dans les actions entreprises. Cela permet notamment de rallier de nombreux combattants. Abu Bakr Al-Bagdadi enjoint donc aux musulmans ne pouvant pas rejoindre le groupe terroriste en Syrie de combattre en Afrique. Mais selon l'expert, bien que Daesh soit une organisation terroriste très riche, plus riche qu'Al Qaïda, les moyens financiers ne sont pas la raison pour laquelle Boko Haram rejoint Daesh. Cela serait donc plus pour une question d'image et de communication à travers le monde, et permettrait de recruter d'avantage.

Agir pour éviter le pire

Les membres du Conseil de Sécurité de l'ONU ont appelé à venir en aide au Nigeria en ravitaillant de l'argent, des troupes et des analystes pour aider à combattre ces groupes. Une résolution autorise l'utilisation de forces spéciales contre Boko Haram.

Boko Haram, qui a tué plus de 10 000 personnes l'an dernier, est considéré comme une des plus dangereuses menaces pour la paix et la sécurité dans le monde. L'expansion de Daesh sur des groupes tels que celui-ci inquiète davantage. L'enjeu est de canaliser et de combattre ces groupes. Mais bien souvent les forces des Nations Unies n'ont qu'un faible impact et ce sont les populations locales qui subissent le plus en prenant les armes pour éviter le pire, comme l'on a pu le constater lors de la libération de la ville de Kobané en Syrie, qui était alors sous l'emprise de l'organisation Etat Islamique. Cependant, au vu des divergences et des histoires différentes des deux factions, il n'y a pas encore d'internationale Djihadiste soudée, et ces groupes restent très solubles. Il est donc encore difficile d'évaluer l'impact de cette allégeance. **Laurène Poirel**

« L'organisation de Boko Haram est beaucoup moins stricte que celle de Daesh et ses actions sont beaucoup plus éparses et spontanées. »

Les nuits analogiques d'audioFILM

Formé en 2014 entre Evreux et Caen, audioFILM est né de la douce et ingénieuse rencontre de Thomas (voix, guitare, synthé) et Pauline (voix, piano). Ensemble, ils décident de créer un univers aussi évocateur et envoûtant que celui des bandes originales de film. En 2014, ils dévoilent d'abord des premiers morceaux et clips emprunts de douceur et de rêverie, comme l'onirique « SummER ». En parallèle, ils se forgent une présence scénique en faisant notamment la première partie de Emilie Simon au Big Band Café (Hérouville-Saint-Clair) et en enchaînant les différents tremplins. Ils ont d'ailleurs remporté en février le tremplin du festival Mauvaises Graines à Verneuil-sur-Avres. Ils auront donc le privilège d'ouvrir ce festival en septembre prochain.



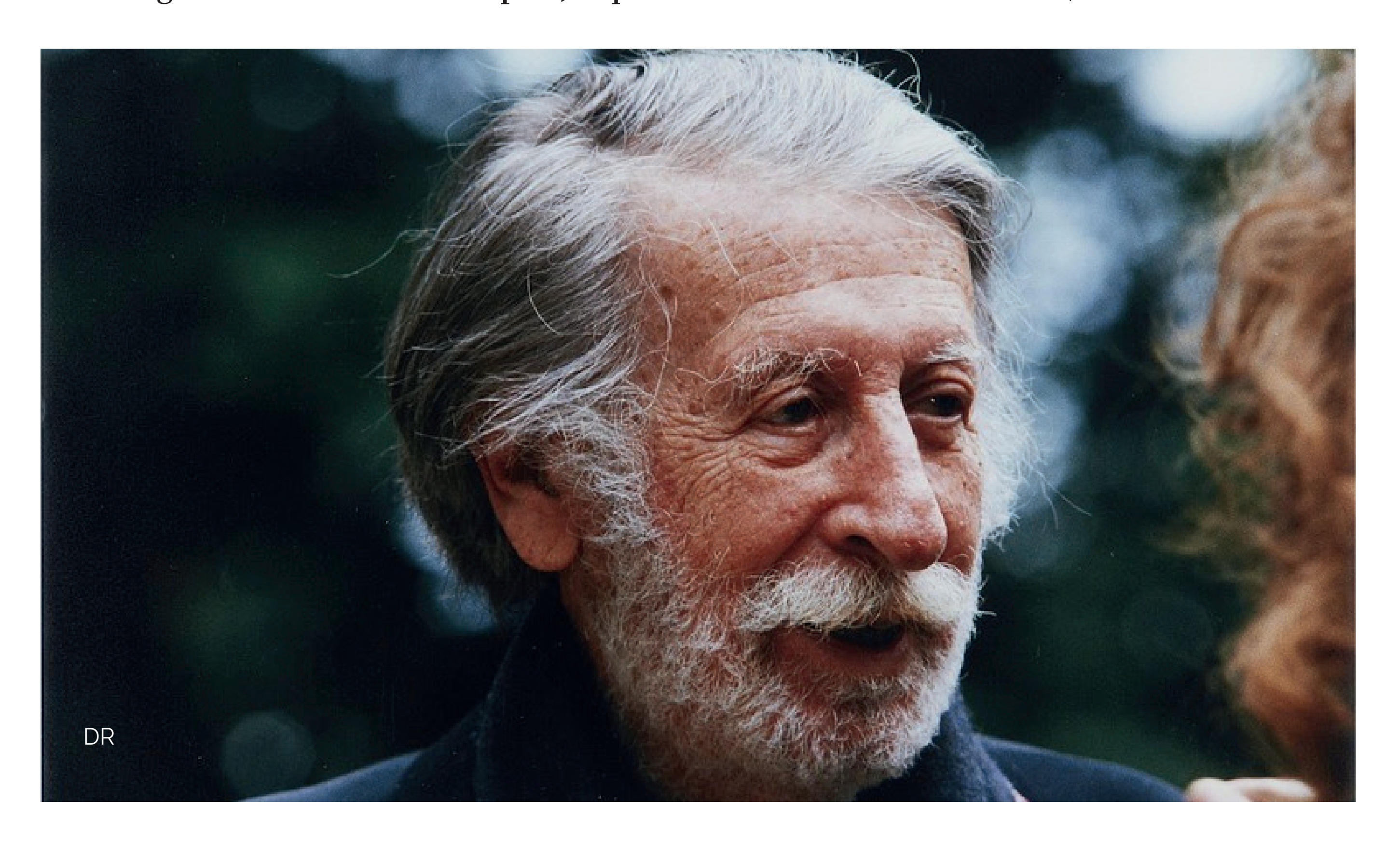
Ils viennent tout juste de dévoiler Analog, leur premier EP cinq titres, disque prometteur pour ce jeune groupe qui évolue dans le sillage de la pétillante scène musicale caennaise. Entre pop et électro aérienne, ils peignent un univers évoquant rêveries et émotions. Dans ce premier disque, le duo a fait le choix d'un son épuré bercé par leurs chœurs intimistes et des rythmiques ardentes et fougueuses. Ils n'ont ainsi pas utilisé d'ordinateur, travaillant seulement à partir d'une boîte à rythmes, d'un piano, d'un synthé et de guitares réverbérées. Avec Analog, audioFILM nous livre donc la bande-son de vos nuits aventureuses au cœur d'un univers froid, lumineux et rêveur, où chaque titre est le décor d'une escapade émotive et onirique.

« Echocentric » ouvre Analog sur une touche pop vaporeuse. On y découvre le timbre de voix envoûtant de ce duo magnétique, des chœurs mêlés aux pincées de guitare, telle une ritournelle. Les voix se mêlent et s'entremêlent, se posant avec délicatesse sur des beats énergiques et aérien. La rythmique s'accélère sur « Pleine Lune » qui, avec une délicatesse toujours présente malgré une dynamique résolument pop, nous plonge dans un clair-obscur éthéré. Intimistes et rêveurs, le duo caennais nous offre un paysage musical peint avec génie, sur un fond de nappes synthétiques. Les cris haletants de « LiARS » appellent alors au rassemblement. Petit bijou de cet EP, ce titre aérien nous transporte au sein d'une forêt sombre, percée par une rythmique très présente, presque tribale. Des chœurs affûtés et incisifs s'y mêlent et décollent, apportant la lumière dans un décor ténébreux et oppressant. Le clip de ce titre dévoile avec éclat l'univers en clair-obscur du duo, entre crépuscule et chatoiement. La douceur, toujours bercée par des beats, s'installe de nouveau avec « Whatever Happens » où la délicate voix de Pauline dessine un tableau atmosphérique et crépusculaire. Spectral, ce titre se déploie comme l'errance nocturne d'un esprit égaré. L'EP se clôt sur « Get up » où la dynamique pop éclate en envolée électronique, signant le clap final de cette séquence nocturne et onirique.

audioFILM sera en concert le 30 avril au Cargö à Caen (showcase), le 16 mai à Saint-Lô (Une Soir dans la Manche) et le 6 juin à Avranches. La sortie physique de l'EP est prévue pour le 8 avril. **Marie-Madeleine Remoleur**

Le courage de ma mère, Un conte du père castor ?

A peine un pied posé sur le plancher du hall d'un minuscule théâtre lyonnais, le carré 30, nous sommes dans une situation étrange. Des haut-parleurs évoquent les bruits d'une gare, d'un train. Derrière un rideau, nous découvrons la scène – sur laquelle nous étions peut-être déjà – et sur trois petits gradins, des coussins rouges nous attendent. Le courage de ma Mère de George Tabori mis en scène par Jacques-Yves Henri s'ouvre et cela, sans rideau.


DR

Aux bruits de la gare s'ajoute la langue allemande, nous entamons un voyage sonore peu sympathique : nous voilà plongé dans les « wagons à bestiaux » emmenant les déportés à Auschwitz. Pas que cela s'entende, évidemment, mais l'entrée du personnage du fils habillé en pyjama rayé poussant sa propre cage nous le fait comprendre rapidement. La pièce est d'une nature particulière : elle ne raconte rien en soi mais expose deux personnages en train de raconter une histoire. Nous sommes spectateurs de deux temps de récit : le temps de la mémoire au présent, le temps du passé. Du texte complexe et dense de Tabori, Jacques-Yves Henri ne s'en détache pas assez.

De ce genre de pièce, nous pourrions nous attendre à une interaction entre le récit d'un passé et une action représentant ce passé, mais il n'en est rien. A l'image du manque d'interaction entre les deux personnages, le décor et les accessoires ont pour seule utilité une mise en contexte : s'il fait référence au texte à l'image des « pruneaux » que le fils confond toujours avec des pommes, ils ne sont jamais utilisés. L'ouverture de la pièce promettait beaucoup, avec la brillante idée d'enfermer explicitement la mémoire. La mise en scène, elle, s'enferme malheureusement dans le texte et se transforme en exercice très difficile de diction pour Virginie Gros et Clémence Schirmer, les deux comédiennes. Le courage de ma Mère ne ressemble pas un drame mais à un conte du père castor, voilà le réel problème. La responsabilité du metteur en scène dans ces écueils n'est donc que très partielle : tirer de cette pièce une mise en scène vivante serait l'œuvre d'un génie. **Benoît Michaëly**

The Voices
carnaval schizophrénique

Pour son dernier film, Marjane Satrapi traverse l'Atlantique et change d'air. L'histoire se déroule à Milton, une petite ville américaine tranquille. Jerry est le gentil employé sans prétention d'une usine de baignoires. Sa routine oscille entre son boulot, ses rendez-vous chez la psychiatre et les conversations absurdes qu'il entretient avec ses animaux domestiques. Il est tiraillé entre son chien Bosco, la bonne conscience, et son chat, le diabolique Mr. Whiskers (« M. Moustache » en français). Ce quotidien de joyeux psychopathe commence à basculer le jour où Jerry décide de conquérir la belle Fiona, nouvelle recrue de la compta. Il devient alors esclave de ses pulsions meurtrières et entame une descente aux enfers.


Le pacte

Bien que l'on soit dans un univers très différent, on peut reconnaître la patte de Marjane Satrapi. Son humour corrosif révélé dans l'attachant Persepolis est présent dans The Voices, avec une forme plus dramatique. Hélas on trouve aussi cette pesanteur, ce gout de l'excès qui imprégnait Poulet aux prunes et le rendait horripilant. Étrangement, il est ici supportable. Plus éparpillé, moins présent et cohérent peut-être. La quasi-totalité du film est racontée du point de vue de son héros psychopathe, le grotesque et la naïveté sont donc légitimement autorisés.

« Même si parfois il y a eu de mauvais moments, très mauvais, il y a aussi des moments d'inspiration et de beauté... lorsque tout fait sens et que les mécanismes élégants et secrets de l'Homme et de Dieu sont révélés dans ses multiples dimensions, et l'univers est dévoilé devant mes yeux, c'est un endroit béni. »

Cette réplique de Jerry, où il parle de sa perception lorsqu'il n'est pas sous médicaments, pourrait aussi bien parler du film. Parfois il y a de très mauvais moments, comme les flashbacks agressifs qui éclairent un peu trop l'enfance difficile du personnage. Mais il y a aussi des moments inspirants et beaux. Lorsque Jerry renverse un cerf en voiture et l'achève au couteau (à la demande du blessé), rendant Fiona recouverte de sang quelques minutes avant d'être tuée, tout en plaçant une devinette sur Lucifer. C'est un carnaval à la fois trash et bon enfant. Les passages les plus drôles sont créés par des situations dégoutantes et morbides. « L' Homme » de la citation ne serait-il pas Jerry ? Et « Dieu » pourrait être Marjane, sa créatrice, la réalisatrice du film, de « l'univers ».

The Voices est également une énorme référence à Psychose (Hitchcock, 1960), voire une parodie colorée de celui-ci. On y retrouve la schizophrénie et le conflit oedipien. Les paroles : « I get Psycho killer, Norman Bates » (Shimmy Shimmy Ya de Ol' Dirty Bastard) sont même placées dans une scène de karaoké. On assiste également, vers la fin du film, à un hommage au célèbre mouvement de caméra de la salle de bain de Psychose.

Mais ici, l'enjeu est différent. On connaît le serial killer puisqu'on suit les événements à travers lui, otage sa prison mentale édulcorée. Comme l'explique la réplique citée, Jerry voit la vie en rose, tout baigne, les têtes sans corps de ses victimes sont vivantes, sentent bon, et discutent avec lui gentiment. En revanche, la prise de médicaments le fait redescendre brutalement et lui expose la réalité beaucoup moins belle... C'est pourquoi la majorité du film est un spectacle à l'esthétique assez kitsch étrangement amusant. ■

- Anna Fournier

Chappie Real Humans

Après un premier long-métrage, District9, qui a fait l'effet d'une bombe, Neil Blomkamp a déçu avec le très tiède Elysium. C'est donc avec une certaine appréhension que le réalisateur Sud-Africain nous présente son nouveau film Chappie, qui s'impose comme un retour aux sources.

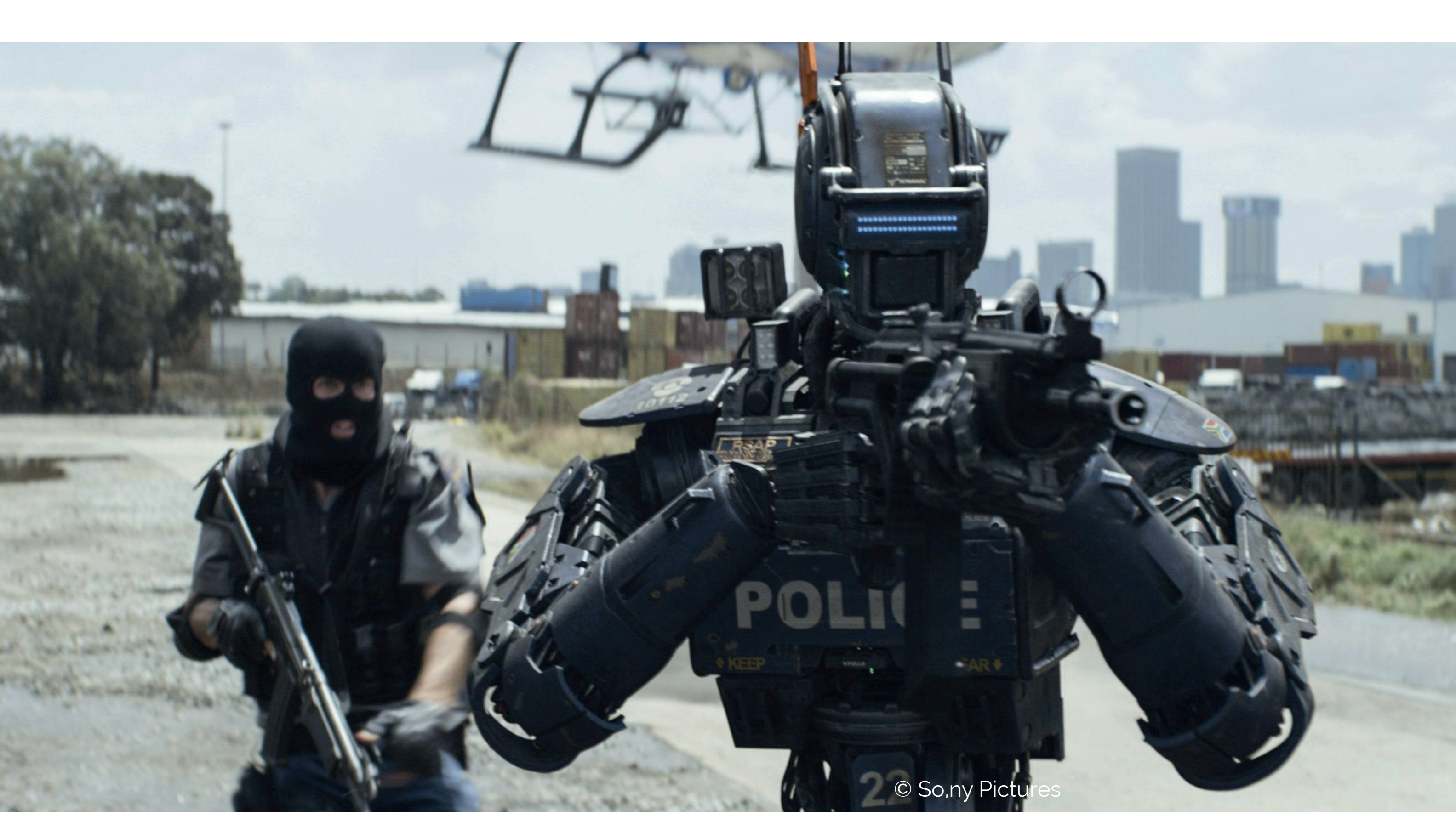

© So,ny Pictures

On pouvait craindre que Chappie, et son histoire de robot qui devient humain, aille sur le terrain philosophico-humaniste de A.I. de Spielberg, quitte à souffrir de la comparaison. Or le cœur du film est ailleurs, et plus précisément dans une famille de délinquants marginaux.
En effet Chappie va se retrouver adopté par trois junkies, dont deux joués par le groupe Sud-Africain Die Antwoord, au look sorti tout droit d'un Mad Max. C'est alors au sein de cette famille, avec une mère attentionnée et un père brutal, que le robot, tel un enfant, va apprendre la vie et être éduqué. C'est l'occasion pour le film de révéler ses scènes les plus touchantes entre une mère attendant le retour de son fils et un père lui apprenant à se servir d'une arme. Ceci est d'autant plus réussi que Blomkamp nous fait oublier avec une facilité déconcertante le Chappie guerrier pour le révéler en un nouveau-né naïf. Son identification fonctionne si bien que le réalisateur offre sans doute ici les scènes les plus

touchantes de son début de carrière, comme la découverte de la mort ou de la solitude.
Par ailleurs le film en profite pour questionner notre moralité, dont une scène de car-jackings où l'on est partagé entre s'amuser de l'absurdité de la situation et la consternation morale. C'est cette absence de manichéisme qui permet au film de se démarquer en assumant ses personnages violents, jusqu'à les rendre terriblement attachants. A l'heure où Disney interdit à ses protagonistes de fumer, il est agréable de voir ceux de Chappie passer leur temps à le faire. Cet esprit d'affranchissement des règles du politiquement correct fait de l'œuvre de Blomkomp un véritable OVNI dans le paysage cinématographique actuel.

« Cet esprit d'affranchissement des règles du politiquement correct fait de l'œuvre de Blomkomp un véritable OVNI dans le paysage cinématographique actuel. »

Le cinéaste, fidèle à lui même, nous offre de nouveau (c'était l'un des seuls points forts d'Elysium) une production design de haute volée. Visuellement, le film nous offre des décors à contre courant de la production habituelle tel son immense hangar, lieu principal de l'action. Bien que lorgnant sur le Robocop de Verhoven et un peu de la japanimation, le design des différents robots sont extrêmement inspirés. Saluons également l'incarnation très naturelle de Chappie par Sharlto Copley, déjà présent dans les précédents métrages de Blomkamp. Ce dernier continue de nous offrir des scènes d'actions nerveuses dont l'ultime morceau de bravoure préfère se reposer sur ses personnages plutôt que sur de la pyrotechnie gratuite. D'ailleurs cela intervient avant une résolution finale courageuse qui initie, l'air de rien, le nouveau stade de l'évolution de l'humanité. Une telle ambition avec un tel respect pour son public, et le genre qu'il entreprend, nous impose de mettre en Blombkamp nos espoirs sur l'avenir du cinéma de divertissement. Le voir placer à la tête du prochain Alien nous donne envie de croire que cette franchise, partie en déroute depuis plusieurs films, s'apprête à revenir dans le droit chemin. **Nicolas Renaud**


© So,ny Pictures

Kid Wise, la quête de l'innocence

Trois années après la naissance de Kid Wise, l'innocence juvénile demeure au cœur de l'univers de ce groupe toulousain. Zoom sur leur album fraîchement sorti, L'Innocence.

Mais avant tout, faisons les présentations. Kid Wise émerge d'abord comme une aventure solitaire, celle du jeune et talentueux pianiste Augustin Charnet, doté d'une voix ténébreuse et pénétrante. En solo, il sort un premier EP, La sagesse. Mais Kid Wise grandit autour de cette candeur sincère et espiègle et évolue, lorsque le jeune artiste accueille en septembre 2012 cinq amis musiciens, cinq frères : Clément (violon), Léo (batterie), Nathan (basse), Théophile et Vincent (guitares). Ensemble, ces enfants sages dessinent les contours d'une musique oscillant entre pop, rock et post-rock, style qu'ils définissent eux-mêmes comme de la « néo pop progressiste ». Ils sortent un premier single, « Kid », bijou de pop sensible. En 2013, le groupe qui se forge une identité singulière, celle d'une jeunesse aventureuse, sort un nouvel EP Renaissance. Les titres et les clips qui composent ce nouvel EP dévoilent des arrangements, une écriture et une esthétique racés emplis de maturité. Leur désir de singularité les poussera même à créer leur propre label, Maximalist Records, afin qu'ils puissent sortir des disques à leur guise.

Après ces années de travail et de jeunesse fougueuse, la sextette toulousaine vient de dévoiler son premier album, L'innocence. Toujours plein d'émotion, cet album nous plonge au cœur de mélodies lyriques, profondes et orchestrales, dévoilant un travail abouti plein de maturité et une architecture musicale recherchée. Avec talent et émotion, ils nous entraînent au gré de longs morceaux (tous les titres dépassent les 4min30) au sein de leur escapade juvénile et fougueuse. Ils nous transportent au cœur de l'écriture des chapitres de leur insouciance, parcourant toute la richesse et la bestialité de l'existence.

Cette insouciance sauvage et romantique s'amorce avec le titre Ocean, dont les délicates touches de piano nous plongent d'emblée dans l'univers onirique et mélancolique du groupe. Le morceau gagne progressivement en intensité, parsemé de nappes synthétiques, d'un violon et d'une rythmique effrénée. Le clip qui accompagne ce morceau révèle avec éclat l'atmosphère froide et ensorcelante du titre puisqu'il se déploie comme un « conte crépusculaire », ténébreux et envoûtant. Le début de ce récit enchanteur se poursuit avec la pop synthétique de « Forest » qui émerge dans un univers moins oppressant, plus rêveur jusqu'à ce que le rythme s'accélère, accompagné de chœurs captivants. On se retrouve alors au sein d'une cérémonie presque sacrée de la tribu Kid Wise, menée par la voix du chaman Augustin Charnet et des chants incantatoires, sur fond d'envolées électriques.

De cet élan cérémonial émerge « Hope », morceau qu'on avait pu déjà découvrir dans leur précédent EP, La Renaissance. Ce titre se déploie comme la promesse d'un espoir venant abattre l'affliction. Au cœur d'une cavalcade orchestrale, la voix du jeune Augustin se fait toujours impénétrable, mais le rythme résolument plus pop et les chœurs lumineux nous permettent d'empoigner cette lumière et de sortir de l'ombre, dans un élan de fraternité.

La lumière, on la trouve dans le reflet orchestral de « Miroir », parsemant à chaque mirage les pincées de guitares ardentes, les chatoiements d'un piano délicat et la luisance d'envolées pop.

Toujours marqué par un élan d'innovation, les Kids invitent sur « Ceremony » le guitariste iranien Mohammad Mousavi qui réalise une envolée instrumentale en plein cœur d'un désert touareg de psychédélisme, jusqu'à ce qu'explosent les chœurs de Kid Wise. Autre invitée de cet album, Mathilda Cabezas, l'amoureuse d'Augustin Charnet. En mêlant leurs voix, L'innocence devient alors majestueuse.

Avec « Echos », l'album trouve son achèvement sur huit minutes de paysage post-apocalyptique résumant avec beauté la démarche et l'éthique du groupe. Le décor qui s'installe est d'abord sombre et rêveur, bercé par un discours du philosophe Gaston Bachelard, Songes et Pensées. Les mots mêlés aux sonorités résonnent forts, nous plongeant dans une fissure entre rêve et réalité, pensée et songe. « Nous sommes des dormeurs éveillés, des rêveurs lucides ». Kid Wise ce sont bien ces éternels gosses rêveurs dans des corps adultes, cherchant à ne pas perdre l'innocence. Le calme nébuleux des rêves s'enracinent… jusqu'à ce que la phrase « Il suffit d'un peu de solitude pour que nous tombions dans une rêverie qui rejoint les songes de la nuit » fasse exploser en un déclic lumières, sons saturés et guitares acérées au cœur de cette nuit dantesque. L'épaisseur s'atrophie, l'âpre quiétude revient, l'innocence n'est pas perdue.

Minimaliste et tendre, « Blue » se déploie comme une ritournelle poétique domptant les touches de piano. Mais la tendresse laisse progressivement place au mystère nébuleux avec des nappes synthétiques vaporeuses, jusqu'à une explosion quasi suffocante. S'installe une atmosphère marquée par l'ambivalence entre une âpre tendresse et une lumineuse détonation, ambivalence qu'on retrouve plus loin dans le glacial Winter. Véritable escapade de jeunesse, « Child » nous remémore la candeur juvénile et pop de leur premier titre, « Kid ». Mais cette fois-ci la beauté pop s'étend sur une explosion finale, un élan de guitares accompagnant cette fragile escapade, une course instrumentale guidant nos pas d'enfants. ■ **Marie-Madeleine Remoleur**



«Le festival Les Femmes S'en Mêlent est une célébration de la créativité féminine»

Depuis sa création, le festival Les Femmes S'en Mêlent célèbre la scène féminine indépendante. A sa naissance, il ne s'agissait alors que d'un unique concert parisien, qui se déroulait le 8 mars, journée internationale des droits de la femme. Le festival s'étend désormais aujourd'hui dans toute la France et se déroule cette année sur plusieurs soirées du 12 mars au 16 avril. Festival éclectique, les Femmes S'en Mêlent est un rendez-vous européen incontournable qui met en avant des artistes innovantes, affranchies et profondément singulières. Il accueille de nombreuses artistes internationales et fait la part belle à la découverte et à l'émergence de nouveaux talents. A l'occasion de la 18ème édition du festival, nous avons rencontré Stéphane Amiel, programmateur et directeur du festival Les Femmes S'en Mêlent.

Comment est née l'idée d'un festival dédié exclusivement aux artistes féminines ?

Le projet est né il y a 19 ans à partir d'un prétexte, celui du 8 mars, la journée internationale de la femme. On est partis de cette base pour célébrer la scène musicale féminine. Après, ça peut paraître étonnant que deux hommes décident de créer un festival féminin. Pour ma part, j'ai toujours aimé les voix féminines. A l'époque, j'écoutais beaucoup de hard rock, des trucs un peu durs où il n'y avait souvent que des hommes. Et quand soudainement j'écoutais des groupes où il y avait une artiste féminine qui se démarquait, ça me marquait à chaque fois. J'aimais soutenir des artistes comme Kate Bush ou Blondie par exemple. C'est donc né d'un prétexte, à Paris, le 8 mars, mais le festival a ensuite évolué, se déclinant sur plusieurs dates et plusieurs villes.

Comment et où sélectionnez-vous les artistes qui jouent pour le festival ?

On trouve ces artistes, bien entendu dans les médias, mais c'est aussi beaucoup de bouche à oreille. Dans des pays étrangers, on trouve des gens qui aiment le festival et qui nous proposent des artistes par exemple. C'est aussi le cas pour des artistes qui ont déjà joué dans notre festival et qui nous proposent d'autres noms. Les artistes se connaissent souvent entre elles et vont donc nous en faire connaître d'autres, pas forcément connues. Mais justement, notre festival fonctionne parfois comme une plateforme, un tremplin pour certaines artistes. Après on a la chance d'être un festival féminin qui a réussi. De nombreux festivals ont émergé et se sont rapidement arrêtés. Notre longévité fait donc qu'on est connu un peu partout et qu'on nous contacte beaucoup pour nous proposer des noms. On a un peu cette étiquette de défricheur et de précurseur, ce qui nous offre de la visibilité.

Vous dites que vous êtes connus un peu partout, vous avez justement fait quelques dates à l'étranger. C'est une pratique que vous avez envie de réitérer ?

On a fait quelques tentatives à l'étranger, mais ça ne se maintient pas pour le moment. Par exemple, on a fait des dates à Montréal l'an dernier mais cette année c'était trop tôt pour tenter à nouveau. Sûrement en 2016… C'est déjà beaucoup de travail en France, on est indépendant donc personne ne nous mandate pour ça, on fait avec nos moyens et quelques subventions. A l'étranger, ça dépend des années. Il y a des femmes qui veulent nous supporter, mais cela dépend de leur réseau sur place. Il faut trouver les bons partenaires sur place pour que ça marche à l'étranger.

Quel est votre point de vue sur la place de la femme dans le milieu musical, milieu réputé comme étant très masculin ?

Le milieu musical est en effet un milieu où l'on trouve beaucoup d'hommes. C'est un milieu très masculin. Quand t'es une femme et que tu montes sur scène, t'es souvent accueillie par des hommes que ça soit au niveau des techniciens, des programmateurs etc. Il y a encore beaucoup de travail pour qu'il y ait plus de femmes au cœur de ces métiers-là. Après, on trouve de plus en plus de programmatrices femmes par exemple, comme à la Centrifugeuse à Pau. On fait aussi appel à des techniciennes pour le festival. Ça évolue, mais à l'image de la société, ça met du temps. C'est pourquoi, justement, on voulait mettre à l'honneur la femme parce qu'on remarque souvent que dans les gros festivals, on trouve très peu d'artistes féminines et ce sont souvent les mêmes. On voulait montrer la diversité, le foisonnement de cette scène musicale féminine. Il s'agit pour nous de dévoiler le côté éclaté de cette scène, de montrer que les filles n'ont rien à voir les unes avec les autres. On désirait véritablement casser les stéréotypes sur la musique féminine. On ne veut pas dire ce que doit être une scène féminine, on veut donner une visibilité à sa diversité, à des artistes innovantes.

Quel est votre point de vue sur la place de la femme dans le milieu musical, milieu réputé comme étant très masculin ?

Le milieu musical est en effet un milieu où l'on trouve beaucoup d'hommes. C'est un milieu très masculin. Quand t'es une femme et que tu montes sur scène, t'es souvent accueillie par des hommes que ça soit au niveau des techniciens, des programmateurs etc. Il y a encore beaucoup de travail pour qu'il y ait plus de femmes au cœur de ces métiers-là. Après, on trouve de plus en plus de programmatrices femmes par exemple, comme à la Centrifugeuse à Pau. On fait aussi appel à des techniciennes pour le festival. Ça évolue, mais à l'image de la société, ça met du temps. C'est pourquoi, justement, on voulait mettre à l'honneur la femme parce qu'on remarque souvent que dans les gros festivals, on trouve très peu d'artistes féminines et ce sont souvent les mêmes. On voulait montrer la diversité, le foisonnement de cette scène musicale féminine. Il s'agit pour nous de dévoiler le côté éclaté de cette scène, de montrer que les filles n'ont rien à voir les unes avec les autres. On désirait véritablement casser les stéréotypes sur la musique féminine. On ne veut pas dire ce que doit être une scène féminine, on veut donner une visibilité à sa diversité, à des artistes innovantes. ■ **Marie-Madeleine Remoleur**

La Sapienza
Marionnettes baroques

Assis face à face dans un restaurant, Alexandre et Aliénor mangent sans se parler. D'un commun accord, ils attrapent tous les deux, en même temps, leurs verres à vin. Ils les reposent, toujours avec autant de maîtrise et de délicatesse. Alexandre est architecte, et décide à l'issue de ce repas, de partir en Italie avec sa femme où ils vont rencontrer de jeunes frère et sœur, dans les alentours du splendide Lac Majeur. Dès ces premiers plans parfaitement symétriques, la singularité de La Sapienza d'Eugène Green nous interpelle.

La rencontre qu'ils font au bord de l'eau de ce lac italien transforme ce petit voyage en expérience éducative. Aliénor décide d'apprendre à la jeune fille la langue française et Alexandre prend sous son aile le jeune garçon pour lui transmettre quelques clés pour mieux appréhender l'architecture. Les dialogues sont très écrits, la diction, très travaillée. Contrairement à l'ensemble des films que nous pouvons voir en salle habituellement, La Sapienza s'éloigne volontairement d'une représentation fidèle de la réalité : c'est une œuvre consciente de sa propre réalité. Cette vision du cinéma, le cinéaste la revendique haut et fort. Cela confère indéniablement un style au film, reconnaissable entre tous, mais nous prive de toute émotion.

Ce style – entre la composition minutieuse des plans et l'utilisation d'un rythme lent -, Eugène Green l'adopte depuis son premier film, Toutes les nuits, sorti en 2001. Ce rythme lent, nous le retrouvons dans le générique exquis de La Sapienza, accompagné d'un Magnificat, chant religieux baroque. Par cette balade architecturale, le cinéaste remet en cause le temps de l'exposition des éléments de l'intrigue où il faudrait, selon une vieille doctrine, à tout prix garder le spectateur dans la salle et ne pas lui donner l'idée de la quitter en lui donnant le maximum d'informations. Il nous donne le temps de nous imprégner d'un paysage qu'il capte avec précision. Quant à la composition des plans à la hauteur des yeux des personnages, elle étonne et perturbe sans cesse. Pour autant, il n'enferme pas à chaque fois les corps tout entier dans les cadres. Dans une scène grandiose filmée seulement à la bougie, il ne filme jamais les visages de ses personnages mais seulement certaines parties de leurs corps. Ce morcellement des corps stimule notre imagination et nous rappelle Lancelot du lac de Robert Bresson où le cinéaste, lorsqu'il choisissait de filmer un chevalier, ne montrait qu'une jambe à l'image. Si son inspiration bressonienne brossera certainement quelques cinéphiles dans le sens du poil, il est certain que pour cette scène, il n'a rien inventé.

Ce style pourrait créer une intensité palpable mais il n'en est pas. Devant l'élocution parfaite – mais sans intention - et la droiture du dos des comédiens, nous restons impassibles. Ils semblent complètement dépossédés, désincarnés. La gestuelle très mécanique des personnages et leur façon de parler sont aussi représentées de façon complètement différente qu'à l'accoutumée. L'identification aux personnages est donc difficile, voire impossible. Notre rapport aux personnages devient alors exclusivement cérébral et notre rapport à l'architecture, sensible. Les personnages sont si mécanisés que des pierres taillées nous font plus d'effet, si j'ose dire.

Dans La Sapienza, l'auteur est partout, ne laissant rien au hasard. Des mots à l'image, il maîtrise tout. Eugène Green tire des ficelles qu'il a soigneusement élaborées. Aborder le thème de la transmission dans la maîtrise semble toutefois un peu contradictoire : selon la vieille formule latine placere et docere, plaire et instruire seraient indissociables. La Sapienza ne plaît pas. ■ **Benoît Michaëly**

Les merveilles de l'Orient s'invitent à Montréal

Depuis le 31 janvier, le Musée des Beaux-Arts de Montréal expose sur ses murs des œuvres de Jean-Joseph Benjamin-Constant, maître incontestable de l'orientalisme du XIXème siècle. À ses côtés, d'autres grands orientalistes tels que Laurens, Delacroix, Regnault et Gérôme, sans oublier des artistes marocaines qui nous offrent leur regard contemporain sur ces œuvres. Pour cette exposition, le musée organise des soirées à l'orientale, l'occasion de s'offrir un voyage aux couleurs chatoyantes.

Au sommet des marches du pavillon Hornstein s'offre aux yeux du spectateur la première œuvre de l'artiste vedette de l'exposition. Cette imposante huile sur toile représente, tel que l'indique son nom, une scène à l'intérieur d'un harem au Maroc. Près de ce premier tableau, plusieurs personnes forment déjà une file d'attente devant l'atelier où il est possible de se faire poser un tatouage au henné, une pratique qui existe depuis plus de 5 000 ans, très populaire au temps de l'Égypte Antique. Dans un angle opposé de la pièce, les nombreux visiteurs peuvent déguster du thé marocain, servi avec le sourire. Les lumières sont tamisées, des canapés et des lampes marocaines sont disposés près du stand. Pas de doute, l'Orient s'est bien invité à Montréal !

La présence des œuvres de l'artiste d'origine toulousaine à Montréal semble évidente quand on connaît sa grande popularité d'antan en Amérique du Nord. Dans la première salle de l'exposition, une œuvre s'impose et attire l'œil. Il s'agit du Portrait d'Emma Calvé, un portrait en pied de la cantatrice française, qui, pour la petite histoire, aurait été prise comme modèle par Hergé pour la Castafiore dans Tintin. Tout autour, des représentations de l'artiste dans son atelier, ainsi que des portraits de ses fils André et Emmanuel. Des œuvres qui montrent la capacité de Benjamin-Constant à capturer de façon saisissante chaque trait d'un visage à travers la peinture. Également en exposition, une palette de peinture de l'artiste qui côtoie des carreaux de faïences espagnols, des tapis du Moyen-Orient ainsi que plusieurs œuvres signées Eugène Delacroix, source incontestable d'inspiration pour Benjamin-Constant.

La seconde salle d'exposition nous plonge dans une nouvelle facette de l'orientalisme avec des œuvres de plusieurs maîtres de ce courant artistique. À l'image de Jean-André Rixens et de son imposant et sublime tableau La mort de Cléopâtre, qui aura grandement participé à la renommée de l'artiste. Un des sujets de prédilection des peintres de ce mouvement artistique est la vie dans les bazars. Une tendance qui s'illustre par exemple avec Le marchand de babouches, œuvre signée par l'artiste espagnol José Villegas Cordero. Des scènes de vie reproduites en peinture durant le XIXème siècle par des artistes aux origines plurielles, à l'exemple de l'œuvre Salomé dansant devant le roi Hérode, réalisée par l'artiste français Georges-Antoine Rochegrosse.

C'est un véritable voyage entre le Maroc et l'Espagne qui s'opère alors à travers cette exposition. De « la rouge » Alhambra, antichambre de l'Orient en Andalousie, la troisième salle d'exposition, à l'image de son ambiance lumineuse, transporte le visiteur vers « la blanche » Tanger, où l'artiste offre sa vision de l'époque colonialiste. En effet, le « pays du couchant extrême » tel qu'est surnommé le Maroc fut sous protectorat français entre 1912 et 1956. Le spectateur peut alors admirer plusieurs types de scènes reproduites en peinture par



DR

Benjamin-Constant, de Tanger à Marrakech en passant par Meknès. Les thèmes diffèrent et se croisent, entre vie quotidienne des femmes de Tanger avec Le soir sur les terrasses et scènes d'entrée triomphante et de cortèges avec Le roi du Maroc allant recevoir officiellement un ambassadeur européen. Des tableaux aux couleurs chaudes, chatoyantes qui appellent à l'imaginaire et transportent les visiteurs dans ces contrées lointaines.

La quatrième salle qui marque le point final de l'exposition invite dans un songe avec une ambiance très sombre et un grand canapé au centre, entouré d'une structure aux motifs orientaux. Se détachent alors les peintures et les photographies sur le thème du harem, qui fût autrefois un important objet de mystères et de fantasmes pour les occidentaux. C'est ici qu'est offert le regard contemporain des trois artistes marocaines Yasmina Bouziane, Lalla Essaydi et Majida Khattari, qui interrogent à travers leurs productions artistiques la place de la femme dans ces œuvres du XIXème siècle. Le médium photographique est utilisé pour récupérer et modifier les représentations occidentales. À l'image de la photographe franco-marocaine Majida Khattari qui remet en scène La mort de Sardanapale de Delacroix avec Tornade. Une photographie aux résonances politiques qui utilise les codes de l'orientalisme en tant que métaphore de la chute des dictateurs durant le Printemps arabe.

L'exposition Merveilles et mirages de l'orientalisme : de l'Espagne au Maroc, Benjamin-Constant en son temps est à découvrir jusqu'au 31 mai 2015 au Musée des Beaux-Arts de Montréal, à ne pas rater ! **Myriam Bernet**

Rêveries post-punk avec Soko

L'année dernière, une marque de vêtements américaine avait eu pour projet de présenter leur nouvelle collection dans un court métrage mettant en scène des inconnus qui s'embrassaient pour la première fois. Cela a donné « First Kiss », visionné plus de 100 millions de fois depuis et mis en musique par Soko, apparaissant elle même dans la vidéo. Le morceau « We Might be Dead by Tomorrow », provenait du premier album de la chanteuse et actrice française, I Thought I Was an Alien, agréable disque lo-fi.

Au début de cette année, Soko est revenue dans le paysage musical après des mois d'exil à Los Angeles pour préparer son second album, My Dreams Dictate My Reality. Sa voix est globalement moins enfantine qu'avant, les mélodies sont plus étoffées et les paroles traitent toujours de l'univers quelque peu torturé mais aussi évasif de Soko. L'amour (souvent de manière triste ou compliquée), la bisexualité (ou plutôt la difficulté de ne pas se conformer aux stéréotypes), la peur de vieillir ou de mourir sont ainsi traités au fil des morceaux. La surprise vient du tournant new wave de la chanteuse, avec l'aide de Ross Robinson , producteur entre autres de The Cure, Korn ou Klaxons. Soko nous transporte, sur la moitié des titres de l'album, au milieu d'un dancefloor dans les années 80, avec des morceaux comme « Temporary Mood Swings », « Ocean of Tears » ou encore « My Precious » tandis que d'autres morceaux, comme « I Come in Peace » et « My Dreams Dictate my Reality », remplis de reverb de guitare, plus dreamy, contrebalancent cela. On pense tout de suite à Joy Division en écoutant « Visions », avec ce rythme saccadé difficilement dissociable de la bande de Ian Curtis, tandis que la voix un peu fragile de Soko nous fait songer à l'univers de Siouxsie and the Banshees.

Soko a également fait appel à son ami Ariel Pink pour le surprenant duo très pop « Lovetrap » et une jolie ballade, « Monster Love ». Au niveau des mélodies, seule la dernière piste « Keaton's Song » nous rappelle directement la fameuse lo-fi qui avait fait la réussite de son premier album. On notera enfin le soin apporté à l'artwork de l'album, dans un esprit punk et DIY ; pour l'esthétique rien n'est laissé au hasard.

Soko prouve avec ce disque qu'elle n'est pas un simple effet de mode. Si certains lui reprochaient la simplicité de son premier album, on ne peut certainement pas en dire autant pour celui là. Changer de direction à ce point pour un second album c'est rare, le réussir sur presque toute la ligne, encore plus. **Emilie Lingat**


DR

Musée des confluences
Manifeste pour l'intelligence

Gosse, alors que vous traînez les pieds au muséum d'Histoire naturelle de Paris, on vous explique gentiment qu' « on ne touche qu'avec les yeux » et qu'il faut bien respecter la chronologie des salles, pour mieux comprendre. Dans un élan de rébellion, vous demandez pourquoi on ne vous a pas laissé avec un catalogue et une frise chronologique avec un sirop de grenadine sur un canapé, parce qu'à peu de choses près, c'est la même chose. Certainement interpellés par la pertinence de ce genre de remarque, les penseurs et créateurs du musée des Confluences, inauguré à Lyon le 14 décembre dernier, ont créé un langage en phase avec notre époque mêlant collections, scénographie, vie et architecture.



© Quentin Lafont

Aujourd'hui, nous avons des cerveaux « mieux faits » à défaut d'avoir des cerveaux « bien pleins », avance le philosophe et sociologue Michel Serres dans Petite Poucette. Par ces formules rapides, il tente d'expliquer que nos cerveaux évoluent et les manières d'apprendre avec : d'après lui, nous avalons moins de connaissances qu'il y a 50 ans mais savons mieux les utiliser, pour les mettre en lien et leur donner du sens. Cette évolution, il l'explique par l'avènement du numérique et la capacité de notre cerveau à être plastique, c'est-à-dire sa capacité à remodeler entièrement son système de connexions neuronales en fonction des conditions d'apprentissage. Mais quel lien avec le musée des Confluences, me direz-vous ?

Le musée, à travers son architecture impressionnante appelée le « nuage », n'offre pas l'exposition bête et méchante de collections, de contenus qu'il est difficile de s'approprier. A la manière des hyperliens sur le Web et de notre cerveau, il connecte entre eux les éléments exposés dans les salles permanentes. Il fait confiance à la plasticité de notre cerveau, il fait confiance à Michel Serres. Et les salles elles-mêmes sont conçues en fonction des thématiques proposées. Par exemple, l'exposition « Espèces, maille du vivant » interroge les liens entre les différentes espèces, le rapport et les interactions entre humanité et animalité. La scénographie, mettant en scène ces éléments dans un parcours de 27 km de cordes tendues, prend à la lettre le titre de l'exposition et crée une véritable maille. Et la grande spécificité de ce parcours est qu'il n'est pas fléché : il propose une interprétation des collections sans nous enfermer, il soulève des questions plus que n'apporte des réponses.

« Le musée, à travers son architecture impressionnante n'offre pas l'exposition bête et méchante de collections. A la manière du Web et de notre cerveau, il connecte entre eux les éléments exposés. »

Restant dans l'optique d'un apprentissage différent, le musée est aussi un lieu de vie. Nous pouvons y passer une journée sans aucun problème, prendre le temps d'une pause gourmande dans les hauteurs du musée ou simplement se détendre dans des canapés au sous-sol. En dehors d'un billet d'entrée nous rappelant que nous entrons dans un musée, il ne se veut pas en rupture avec l'extérieur ou notre quotidien.

Cette volonté de lier pensée, vie et apprentissage sonne comme un manifeste. Le musée des Confluences est une infographie gigantesque que l'on peut toucher et parcourir. Si cela marque l'affirmation d'un nouvel apprentissage, d'une nouvelle façon de découvrir (par cette expérience intelligente et connectée), alors il faut mettre de côté l'aspect financier du projet et porter très haut cette idée. **Benoît Michaëly**


DR

31e Reflets du cinéma ibérique et latino-américain

Du soleil au mois de mars

Les singes de la sagesse vous conseilleraient de vous couvrir les yeux, la bouche et les oreilles. Celui qui ne voit, n'entend et ne goûte pas le monde, il ne peut lui arriver que du bien. Il peut atteindre la sagesse. Le festival des 31e Reflets du cinéma ibérique et latino-américain prend cette idée et lui fait un croche-pattes majestueux : ces 15 jours furent une véritable expérience sensorielle, entre voyage et cinéma.

Les yeux. La foule se précipite aux portes du Zola, petit cinéma de Villeurbanne. La salle – la seule et l'unique - est pleine à craquer. Après avoir remercié longuement les partenaires, au risque de faire râler quelques spectateurs, Conducta d'Ernesto Daranas est lancé sur la toile blanche et nous emporte à la Havane. Nous suivons l'histoire de Chala, un gamin dont l'innocence est proche de zéro. Sa mère est alcoolique, il ne connaît pas son père. Il élève des chiens au combat, gère une volière, se bat et drague Yeni, la meilleure élève de sa classe. Ces gestes singuliers caractéristiques de l'enfance, il les a déjà oubliés. Au-delà d'une image aux teintes parfois morbides et d'un discours politique fort, Conducta nous parle d'amour. Il nous parle de l'amour profond d'une institutrice pour ses élèves et de celui qui anime le regard de Chala chaque jour. Les personnages sont intensément bruts, dans tous les sens du terme. Et la captation de leurs interprétations est brillante. Nos pupilles sont satisfaites.

La bouche. Dans le public, on discute avec ses voisins et on fait découvrir le Calimocho - un cocktail étonnant composé de vin rouge et de coca-cola - à l'équipe de bénévoles. A la suite du générique et des applaudissements, ça se bouscule dans le hall. Après un film de cette trempe, la pensée « pourvu qu'ils aient prévu des cigares » nous traverse l'esprit. A défaut de crapoter tel un parrain, olives et rhum-coca nous attendent gentiment pour que le retour à la réalité ne soit pas trop difficile. Avant et après, nous voilà projeté mentalement en pleine terrasse andalouse, à la tombée de la nuit, tapas à l'appui. Nos papilles sont satisfaites.

Les oreilles. Pour clore le festival, l'organisation nous invite à une « fiesta 100% latino » au Transbordeur, salle de concert lyonnaise. Concert et initiation salsa, batucada, djs, show dance, il y en a pour tous les goûts. Encore faut-il apprécier ces sons et ces percussions sans le soleil qui vous caresse la peau... Nos oreilles ne sont pas satisfaites.

La douleur de reprendre son manteau pour aller affronter l'humidité lyonnaise montre cependant que le festival a réussi son coup : embarquer nos sens au soleil, en plein mois de mars. **Benoit Michaely**

Dealer
CECI EST LA CRITIQUE DU FILM DEALER

« Mon argent, il est où mon argent ? – Dans trois jours, je l'ai, dans trois jours » ; Dan le frappe à terre, Salem sort un couteau. De la drogue, de l'argent, des dettes et des principes – ne jamais être dans le business de la cocaïne, « coco » ou « C » pour les intimes – nous savons à quoi nous attendre avec le film de Jean-Luc Herbulot, Dealer : un deal qui tourne mal.



Les deux personnages sont nerveux comme la caméra, tirent des plans sur la comète. Un client régulier de Dan, réglo, lui demande de lui obtenir 1kg de poudre pour 15h. En dix minutes, ses principes s'envolent et alors que nous savons déjà à quoi nous attendre, le réalisateur nous rappelle par la voix over que c'est la décision qui va faire basculer sa journée, voire sa vie. Cela se vérifie cinq minutes plus tard : la came s'est volatilisée. Evidemment, il se retrouve avec le fournisseur sur le dos, une dette bonus de 35000 euros pour qu'on s'occupe du cadavre de son propre pote et tout ce qui va avec. Le film est d'une énergie folle mais nous enferme du début à la fin. En voulant maîtriser à la fois la captation et la réception que nous en avons en tant que spectateur, Dealer se sabote lui-même.

L'énergie, nous la devons en grande partie à Dan Bronchinson, incarnant le personnage du même nom. Ses traits sont déjà empreints de violence, d'un vécu éprouvant. A la manière de ce que fait Inarritu dans Birdman avec Michael Keaton, Herbulot décide de le mettre en valeur au grand angle. Sa nervosité, sa dureté et sa froideur nous attaquent en profondeur. Herbulot ne suggère pas la violence d'une situation. Il la montre et voir un personnage se faire littéralement couper la langue, c'est à la limite du supportable. Mais c'est indéniable, cela participe à l'énergie du film. Le problème est qu'il confond montrer et expliquer ; la vraisemblance des actions qu'il met en scène, il la brise lui-même.

Ses choix esthétiques – filmer caméra à l'épaule, souvent sans éclairage additionnel – conférait une certaine impression de réalité. Mais il choisit délibérément de décrédibiliser cette impression en faisant (trop) régulièrement des inserts de titre dans une police un peu fer rouge, balisant entièrement la narration. Ne croyant peut-être pas au rythme de son propre montage, il en rajoute, nous montre et nous explique que son film a du rythme – si, si, regardez, je mets des titres accrocheurs comme dans une bande annonce - alors que ce n'est pas nécessaire. Et vu que ce n'est pas suffisant, il ne nous laisse pas penser sur ce qu'il nous montre : la seule interprétation valable de sa propre journée semble être exprimée par la voix over de Dan, omniprésente. Le film nie complètement notre présence ou nous prend pour des imbéciles, nous mène par le bout du nez : c'est énervant, comme le titre de ma critique.

L'approche frontale des événements de son intrigue fait tout de suite penser à Mommy de Xavier Dolan, l'émotion qui en ressort est d'ailleurs semblable. Voir et montrer, des obsessions de jeunes cinéastes du XXIe siècle ? **Benoît Michaëly**

Le Bracelet de Camille

Il faisait beau. Le soleil était bas. La mer grognait et le sable se taisait. J'étais là. Assis. Presque aussi silencieux que les cendres des roches mortes. Ce silence minéral en devenait presque gênant. Je décide donc de le faire parler : j'empoigne fermement un morceau de cette robe blonde des plages et la laisse s'effiler au vent afin que chacune des graines aillent rejoindre singulièrement les autres pour s'y confondre dans un doux fredonnement. De ce sable a germé un bracelet d'or.

Il reste là. Se balançant entre mon petit doigt et mon annulaire, hésitant entre retomber dans l'oubli ou remonter sur mon poignet. Il se balance. Il s'immobilise et reste. Je l'enfile. La finesse et la délicatesse féminine de ce bracelet laisse paraître mon poignet énorme. Quelle tristesse quand la beauté d'un objet me rappelle la beauté que je n'ai pas.

Pourtant il me laisse croire que je suis devenue. Regardant le bijou je vois Camille gravé dessus. Camille est un prénom de garçon aussi. Mais je le sais cette Camille est une fille. Une femme !

Je m'appelle Camille.

Je cherche. Je recherche la femme que je vais être. Comme toutes je serai belle. Il n'y a rien de plus beau que d'être femme. Contrairement aux hommes elles sont libres. Les hommes se suivent, se ressemblent. Les femmes sont singulières et c'est pourquoi elles sont toutes belles. Les hommes sont les grains de sable. La femme est le coquillage sur la plage, leur seule présence est le charme du lieu. Elle envahit, elle brille, elle rayonne, elle cascade, elle trouble, elle joue, elle est là pour ce qu'elle est. Elle affirme la grâce. Elle est l'or de l'humanité. La donneuse de vie. Elle contrôle le charnel, donc l'homme. Malicieuse, parfois douce. Fine de peau. Explosive de regard. La femme est une reine, l'homme est un valet. Je suis Camille, je vais m'affirmer, exploser, envahir.

J'ai les cheveux courts. Il y a des femmes qui ont les cheveux courts. D'ailleurs ce sont elles qui ont les plus beaux visages. Comme une face inconnue de la Lune. Ou d'une étoile. Leurs visages dévorent ceux qu'elles regardent. Elles intimident. Je brosse donc mes cheveux, je les soigne. Je m'en occupe comme la violoniste cajole son violon. Les cheveux sont l'instrument d'une musique silencieuse. Chaque mouvement de tête est une note. Rabattre le côté droit d'une mèche derrière l'oreille est une berceuse qui endort n'importe quel homme. Une promenade en plein vent sculpte dans la chevelure d'une femme une symphonie. Quand elle sort du lit c'est la Décadanse de Gainsbourg. Depuis que je suis Camille, j'aime mes cheveux et les faire chanter. Je t'aime moi non plus ou dévaste-moi.

J'ai les yeux bleus.

Une femme est le vin. Fruitées, le goût naturel de la sainteté, le goût pur de l'amour doux et de l'étreinte passionnée, elles jouissent parce qu'elles

aiment le goût du fruit et de la jeunesse. Capiteuses, toujours élégantes, elles se montrent sans se dévoiler, elles attirent, l'homme regarde mais ne touche pas, ce sont elles qui font l'amour : sensualité et raffinement, poitrine masquée. Viriles, elles se montrent braques, puissantes, ont le contrôle, elles sont dans la maîtrise des choses, de leurs vies et de ceux qui les entourent, elles écrasent ivres d'amour. Chaudes, charnel amour griffant, le hurlement de la chair sauvage et tellement belles ! Charnues. Equilibrées. Loyales. Suaves. Pleines. Faites. Rondes. Mâches. Canailles. Distinguées. Friandes ...

Mon rouge à lèvres sera bordeaux.

Mon cou est veineux, mon cou est moche, mon cou est nu.

Je n'ai pas de sein. Ni coton, ni orange, ni pamplemousse. Je mets une robe bleue. Mi-cuisse. Taillée de manière à ce que l'absence soit comblée. Un bleu griffé de noir et aux gouttes d'orange, un bleu taquin qui tâte le violet sans jamais y entrer et imite le marine sans l'être.

Je lime et polis mes ongles. Je les laisse dépasser légèrement de mes doigts, quand ils sont longs, vraiment, je trouve ça sorcière, effrayant même. Je les voile d'un vernis bordeaux.

J'aime boire. J'aime l'ivresse. J'aime le vin.

Il enivre. Délit langues et cœurs. Parfois la ceinture se déboucle sous son ivresse. Le bordeaux rend joyeux. Il se partage, se déguste, s'apprécie. Il est précieux, fait jouir le cristal en un cri aigu. Les femmes sont le bordeaux et le cristal. Seules les femmes savent jouir avec beauté et justesse. Poésie.

Les hommes aboient.

Sans précipice, chose phallique, j'ai le vertige.

J'enveloppe mes jambes d'un collant noir. Porter un collant, quelle merveilleuse sensation ! Je me sens utérine dans un collant. Je me sens belle, femme. Je veux plaire. Je dois avoir des collants.

J'ai des collants. Je me masturbe sous mes collants, même si j'ai une bite et rien à ouvrir, j'aime me masturber sous mes collants.

Je glisse à mes pieds des chaussures plus belles que toutes dans un 36. Petits talons, élégantes, noires.

Je me sens Camille.

Je suis Camille.

- Blaise Auguste

Homemade is the new cool

Que ce soit en cosmétique, derrière les fourneaux ou bien encore dans la mode, le «fait maison» revient en force. Entre ami(e)s ou en solo, on (re)prend le temps de prendre soin de soi avec des idées originales, peu coûteuses et faciles à réaliser. Bref... du tout bénef' quoi !



En cuisine on met la main à la pâte et l'on a plus qu'à suivre les recettes. Yaourt, granola, gâteaux, jus de fruits ... Exit les produits de supermarché remplis de (mauvais) sucre, d'huiles en tous genre et d'ingrédients aux noms imprononçables. Alors certes, cuisiner demande un peu de temps me direz-vous, mais on le prend. C'est bon pour vos papilles, votre body et surtout, on décompresse !

Notre sélection de blog:

Pour des recettes simples et originales

Le blog Do It Yourself

L'innovant

Paraben, glycérine, alcool, non-comédogène, pas facile de lire et surtout de décrypter la composition de certains produits de notre salle de bain. En plus d'être souvent nocif pour notre peau, le prix lui est toxique pour notre porte-feuille. Bien sûr on ne fabriquera pas notre propre crème type La Roche Posey, mais le «c'est moi qui l'ai fait» en cosmétique peut s'avérer bien plus efficace et moins onéreux que certains produits en vente libre. On mise donc sur les masques «home made» et autres potions bénéfiques autant pour nous que pour notre budget.

On vous conseille :

Les blog de Simone

Pour utiliser ce que vous avez dans votre frigo ■ **Margot Ladiray**

Edito politique

Agissons !

Pari réussi pour Marine Le Pen. En l'espace de trois ans, le Front National est devenu le sujet central dans le monde politico-médiatique. Nul besoin pour les candidats frontistes de faire campagne pour les élections départementales, tellement leur traitement dans les journaux, à la radio et à la télévision a été important. Des personnalités inconnues ont fait des scores importants dans nombre de cantons, sans distribuer le moindre tract, sans la moindre présence sur les marchés locaux. L'extrême-droite, non contente d'avoir gagné dans les têtes, gagne maintenant sur le terrain.

Comment combattre le Front National ? Voilà la seule question qui inquiète les partis dits de gouvernement. Sur le terrain des valeurs ? Agiter le chiffon rouge du fascisme est désormais une méthode éculée. Confronter les programmes ? Les nombreuses promesses non tenues par les candidats de droite comme de gauche depuis des années ont fini par rendre les idées des uns et des autres totalement illisibles. Attendre les erreurs des élus Front National ? La leçon des mauvaises gestions frontistes dans les années 1990 a été plus ou moins retenue. Le front républicain, le sursaut, autant de notions floues et obsolètes. Non content d'être aux portes du pouvoir pour 2017, le FN l'est localement, profitant des divisions, des querelles politiciennes, et de la perte de foi en la parole publique.

Une classe politique installée, vieillissante et hagarde, voilà le véritable problème aujourd'hui. Le manque de renouvellement et d'idées nouvelles ont raison de l'UMP et du PS. Ce n'est pas en stigmatisant le Front National, comme le préconise le Premier Ministre, ou en disant qu'il ne fallait pas donner la parole à Eric Zemmour comme l'a regretté Laurent Ruquier récemment, que l'on fera reculer l'extrême-droite. Faut-il se résigner en pensant que le FN a gagné dans les têtes, et en marchant sur ses plates-bandes comme le fait Nicolas Sarkozy ? Certainement pas. C'est en allant sur le terrain, en expliquant que l'on défend des valeurs de vivre-ensemble et de progrès, et en disant pourquoi on défend cela, qu'on règle une partie du problème. En essayant de toujours aller vers l'opinion supposée majoritaire pour faire sa politique, en renonçant à défendre une idéologie claire, un modèle de société différent ou non, la parole publique ne trouve pas d'écho. Si François Hollande avait tapé du poing sur la table en Europe comme promis, s'il avait fait sa grande réforme fiscale, comme promis, au lieu de penser à son éventuelle réélection en 2017, la situation politique en France serait tout autre.

Enfin, il faut que chacun s'empare du terrain politique. Citoyens, bénévoles ou responsables associatifs, chacun à son niveau peut et doit défendre son idée de la France. Tolérance, écologie, solidarité, respect de l'autre, liberté, égalité, et surtout fraternité, autant de valeurs à défendre par tous ceux qui se reconnaissent en elles, pour gagner la bataille culturelle. Regagner le terrain, en allant dans les quartiers et les campagnes, rencontrer ces femmes et ces hommes qui par dépit et par dégoût se tournent vers l'obscurantisme. Un élan collectif, sans arrière-plan partisan, voilà où réside notre salut. Jamais nous ne devrons nous résigner. Car nous avons tous un rôle à jouer dans les années qui s'annoncent. Marre des paroles. Maintenant, sans attendre, agissons.

- Kevin Dufrêche



L'ombre menaçante du lobbying à l'assaut de la France

DR

Ce dimanche 29 mars, le peu d'intérêt des Français pour les élections départementales – pourtant les touchant le plus directement - est manifeste. Ils ont l'impression que tout leur échappe, que tout se trame, là-haut, dans des corridors étroits et sinueux des ministères, derrière leur dos. Cette obsession d'une force obscure agissant à leur insu et manipulant tout un système est traduite par une notion, chuchotée car crainte : le lobbying.

Son emprise serait grandissante sur nos politiques puisqu'il atteint même les rangs des extrêmes. Le FN a longtemps dénoncé l'existence d'un « lobby juif », supposé contrôler les plus hautes instances républicaines, jusqu'à ce que le parti soit suspecté, par ses militants les plus acharnés, d'être gagné lui-même par un « lobby gay », quand l'homosexualité supposée de Florian Philippot, numéro 2 du parti, fut révélée.

On voit bien que ce terme recouvre tout et son contraire : son influence est connue sur les politiques, mais peu définie. L'interrogation réside dans son étendue et dans son pouvoir effectif dans les législations, françaises et donc européennes. Des entreprises et des associations gravitent autour des lieux de pouvoir tentant d'exercer une influence plus ou moins manifeste sur les décideurs publics ; il s'agit de traduire leurs intérêts dans une législation leur devenant favorable. Notre législation nationale se base en grande majorité sur celle de l'UE : on parle de 15 000 « représentants d'intérêts » gravitant autour de Bruxelles, entreprises de conseil, des fédérations professionnelles, cabinets d'avocats, sociétés multinationales ou encore ONG… Ces intervenants extérieurs maitrisent parfaitement la législation européenne et ses failles, alliant communication, négociation et extrême maitrise de leur domaine. Le processus législatif européen comme français semble totalement opaque : aucune information ne filtre sur les arbitrages effectués.
On pense de suite aux conflits d'intérêts et à l'ombre menaçant de la corruption. La France, corrompue ? Impensable ! Pourtant, ces entreprises offrent parfois des cadeaux démesurés pour faire pencher la balance du bon côté, entre invitations à des premières très « sélects » et évènements sportifs. Les loges des stades accueillent souvent un tout autre match, à l'abri des regards.

Un rôle désormais essentiel, suppléant au parlementaire idéalisé

Ce chat noir de la politique n'en demeure pas moins un acteur essentiel du processus démocratique. Un homme politique, aussi compétent soit-il, doit faire face à une complexité et à une technicité croissante des débats auxquels il prend part. Nombre de journalistes et observateurs dénoncent ce mythe du parlementaire prenant seul position dans l'hémicycle, rédigeant des amendements pointus sur des textes de lois hyper-spécialisés… L'influence des lobbyistes est nécessaire pour que la législation corresponde aux besoins réels. Nos élus ne sont pas des surhommes et ne peuvent maitriser l'étendue des connaissances, c'est un travail commun qui

doit être mené avec des personnes spécialisées dans les domaines considérés. Dans le domaine de la santé, par exemple, l'autorisation d'un médicament sur le marché doit faire intervenir des experts aux avis divergents pour trancher.

Tout le problème reste l'intégrité de ces intervenants externes, préférant souvent le profit immédiat d'une commercialisation à une exposition dangereuse à des risques inconsidérés. C'est dans ce sens que le consommateur peut se retrouver manipuler à son insu par abus de cette influence respectée. Face à la hausse du prix du blé, les éleveurs s'évertuent à faire accepter le retour des farines animales dans nos assiettes, d'où elles avaient été bannies depuis l'épidémie de « vache folle » durant la décennie 1990. Les gouvernants semblent avoir plié devant les insistances de ce secteur en crise prolongée : des farines de poisson ont déjà été réintroduites dans le circuit alimentaire. Ce dernier semble impuissant face aux entreprises mondialisées qui s'entendent contre le consommateur : Yoplait, Novandie, Lactalis et Senagral, ont décidé communément de « la hausse générale des tarifs [qui prenait] effet au 1er octobre 2007, selon les principes suivants : + 3 % sur les desserts, + 4 % sur les yaourts et + 5 % sur les fromages frais et la crème fraîche. », après avoir fait établir par ses experts la nécessité de consommer des produits laitiers plusieurs fois par jour. On retrouve ces mêmes ententes entre géants des cosmétiques ou des produits d'entretien.

Un poids indéniable, difficilement contrôlable

Notre système économique pousse les entreprises au profit rapide, et donc les lobbystes à des abus, manipulant les politiciens. Ils ne sont parfois pas loin du chantage : les élus ont tout intérêt à orienter la législation dans leur sens, ils maintiennent l'emploi dans des régions déjà en difficulté. Transparency International a octroyé la note de 2,7/10 à la France en examinant la puissance effective des lobbys sur le système législatif, notamment sur l'équité d'accès aux décideurs publics, l'objectivité des politiques en somme. Malgré les lois de la transparence votées en 2013, définissant le conflit d'intérêt comme une inférence dans l'exercice « indépendant, impartial et objectif d'une fonction », aucun



organe de contrôle n'a été mise en place, que ce soit à l'Assemblée ou au Sénat. Les parlementaires - s'ils sont conseillers ou avocats – peuvent très bien mêler leur ancienne profession à leurs obligations mandataires. C'est un privilège qui leur est accordé : les autres élus – à toute échelle (conseils régionaux, grandes métropoles, maires de grandes communes, collaborateurs ministériels...) – doivent répondre à des obligations d'abstention et à des déclarations conjointes de patrimoine et d'intérêts.

La solution adoptée réside dans la tenue d'un registre contrôlant entrées et sorties du Palais Bourbon mais demeurant très peu fiable : Regards Citoyens a établi qu'entre juillet 2007 et 2010, 16 000 personnes ont été auditionnées au Parlement, représentant plus de 5000 organismes. Regroupées en quelques 9 300 auditions, l'association n'a pas pourtant pas réussi à retrouver les 120 représentants d'intérêts inscrits au registre officiel de l'Assemblée. Ancienne promesse de campagne de François Hollande, cette volonté d'open data et de transparence n'a été réellement engagée que suite à la crise majeure provoquée par la sortie de Jérôme Cahuzac. A ce jour, les modalités de contrôle n'ont toujours pas été précisées...

Une emprise considérable, s'opposant aux réformes

Le lobbying n'occupe cette place dans le processus législatif français que grâce à la récupération de leurs arguments dans les joutes verbales entre opposants politiques. Les textes produits par les lobbyistes alimentent la guerre d'amendements, livrée dans l'hémicycle à chaque tentative de réforme. Récemment, la Loi Macron, au cœur de toutes les discussions politiques, a été le lieu privilégié d'un lobbying intensif. Les professions juridiques réglementées ont craint pour leurs rémunérations et leurs conditions d'exercice. Malgré les multiples auditions en amont, les représentants n'étaient pas satisfaits et ont adressés aux députés un vrai « kit » d'argumentaire à déployer et ont obtenu gain de cause ; s'ils doivent être affichés, leurs taris sont désormais flottants entre un maximum et un minimum. Les notaires ont été particulièrement agressifs, certains ont même annoncé avoir reçu des menaces de morts.

La loi sur les paquets neutres, qui tient très à cœur à Marisol Touraine, en a fait les frais : les arguments des buralistes ont été repris tels quels par les députés. Les parlementaires se font littéralement « mâcher le travail » : ils reçoivent parfois plus d'une dizaine de mails par jour leur fournissant des amendements déjà rédigés sur un fichier Word joint, ils n'ont plus qu'à y insérer leur nom et le tour est joué. Résultat, on arrive à des aberrations - pour la loi de rectification des finances, 20 amendements strictement identiques ont été déposés par différents partis en commission

C'est presque du chantage, à ce niveau-là. La Confédération des Buralistes, par la voix de son président, est en colère et a menacé la ministre de la Santé de faire grève pour « certains produits qui intéressent l'Etat », timbres fiscaux et jeux de hasards par exemple.

Si sa fonction est essentielle dans le processus législatif, l'action de lobbying ne doit pas entraver le fonctionnement démocratique, en autorisant la constitution d'actions de groupe des consommateurs par exemple. Certains lobbys sont si puissants qu'ils s'opposent aux réformes politiques, comme un nouveau pouvoir. Si tous l'étaient autant, le pouvoir législatif pourrait être mis à mal. Mais la prise de conscience citoyenne peut contrer ces obstructions et il faut relativiser : le pire reste aux Etats-Unis.

La Food and Drug Administration est contaminée dans ses plus instances : certains de ses membres font également partie des comités d'entreprises de grands exploitants agroalimentaires comme Monsanto, appuyant en faveur d'un « brevetage de la vie » et parvenant à la généralisation des OGM. Soyons rassurés : en France, nous ne sommes pas encore empoisonnés. **Marion Bothorel**

Edito politique

L'ère est au ternaire

Au bal des départementales, une nouvelle musique électorale s'est faite entendre : le bi-partisme imposé par les institutions de la Ve république disparaît decrescendo pour faire place au rythme ternaire.
Les résultats des dernières élections ne font pas de doute, le Front National harangue de plus en plus de danseurs restés sur les bords de piste, laissés pour compte ou simplement fatigués de s'agiter sur le même couplet en deux temps depuis des années. De moins en moins d'électeurs se reconnaissent dans les paroles que leurs chantent les partis de gouvernement, c'est un fait. Mais réduire le vote FN à un simple vote contestataire, serait un ignoble raccourci. Sinon, pourquoi le Front de Gauche ne réussirait-il pas lui aussi à prospérer ?

Parce que le Front National rejoue un air ancien, un air pour se rassurer, que l'on sifflait à une époque qui laissait moins de place aux doutes sur l'identité, et qui n'invite à chanter que ceux qui en connaissent les paroles, transmises par des générations d'anciens avant eux. Bien sûr, le texte a été retravaillé depuis, pour correspondre à un format plus susceptible de plaire aux jeunes, mais c'est bien de la seconde face d'un même disque qu'il s'agit.

Malheureusement l'extrême gauche, elle, s'époumone sur des refrains entraînants entendus ailleurs, dans une langue trop peu partagée pour faire écho , et peine à obtenir 10% des voix, incapable de profiter de l'aspiration de ses voisins de Syriza ou Podemos.
Malgré tout, préservés par le mode de scrutin, comme un simple gif de notre démocratie, la carte de France continue année après année de passer du rose au bleu, selon que le parti d'opposition soit le PS ou l'UMP : à chacun de pavaner, ou de déclarer avoir retenu les leçons d'un scrutin sanction. Mais l'axe du balancier entre les deux partis de gouvernement a dévié. Se revendiquant un score de 40% au second tour, le FN ne remporte aucun département, mais ne nous gargarisons pas. S'il ne ramène aucun partenaire à la maison, il n'en occupe pas moins la piste de danse, avec 62 conseillers départementaux. Pire encore, ne doutons pas qu'ils sachent s'accommoder des frontières idéologiques poreuses de la droite, qui remporte 66 départements, contre seulement 33 pour la gauche.

Pour s'éviter la honte dont on accable trop souvent les gens qui ne savent pas sur quel pied danser, ou par refus de cautionner la musique, un français sur deux ne s'est pas déplacé pour ce second tour d'élections départementales. Nous échouons à construire collectivement notre avenir démocratique, la faute aux DJ's de la république ? Quelles que soient nos convictions politiques, nous avons tous perdu ce dimanche.

La bonne nouvelle de ce scrutin, et elle n'est pas anecdotique, c'est qu'en se livrant à un quart d'heure indien du plus bel effet, rendu obligatoire par la parité, nos hommes politiques font enfin rentrer les femmes dans la danse, où elles pourront être tout aussi brillantes et ridicules qu'eux.

– Fabien Randrianarisoa

Les critiques de Mars



Petite Noire – The King of Anxiety

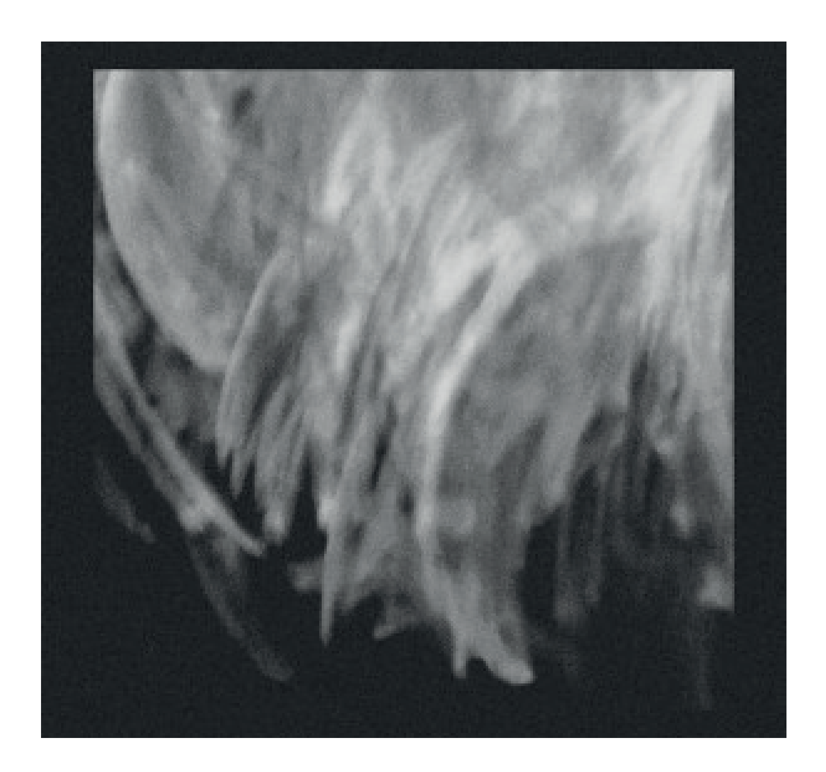
Petite noire alias Yannick Illunga a sorti en janvier dernier son nouvel EP composé de 5 titres. Cet artiste sud africain nous présente un ensemble de musiques aux sonorités mixtes, naviguant entre des rythmes pop, indé, rock et africain. The King of Anxiety est le tout premier EP de ce jeune musicien. Avec ces cinq titres, il a réussi son pari en nous y présentant toutes ces influences musicales et ses capacités vocales impressionnantes. Chaque morceau est unique, apportant chacune une pierre à l'édifice. Il nous plonge dans un univers à la fois coloré et mélancolique, comme lui. Cet EP montre une réflexion poussé sur la musique et ses possibilités. C'est une composition intelligente et surprenante, car elle mélange des styles musicaux que l'on a pas forcément l'habitude d'entendre ensemble généralement. Dans ces cinq titres il retravaille et enrichit certains de ces anciens morceaux tel que « Chess » sorti en 2014 avec un clip vidéo rétro et le titre « Till We Ghosts » découvert en 2012. En clair, ce nouvel EP vaut le coup d'œil pour tous les accros aux jeunes artistes fleurissants aux univers musicaux nouveaux. Petite noire présente un travail intéressant, mélangeant rythmes rocks et africains et nous fascine avec sa voix surprenante qui change à chaque morceau, passant de la voix la plus grave à la voix la plus douce.- **Lauranne Wintersheim**

Kagu - Kagu EP



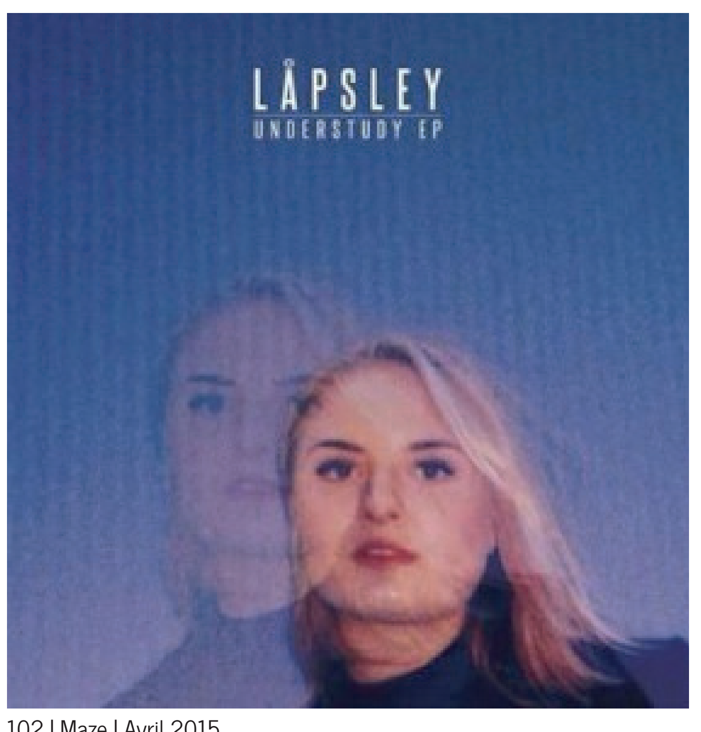
Oiseau rare, Kagu s'était d'abord fait connaître en tant que chanteur du groupe de Melbourne Snakadaktal. L'australien Sean Heathcliff se consacre désormais avec Kagu à son projet solo qui le conduit vers de nouveaux horizons musicaux. Il vient de dévoiler son premier EP éponyme dans lequel il distille une pop délicate et mélodieuse agrémentée de touches folk et électro. Sa voix douce et sensuelle se mêle à ces sonorités, nous offrant un concentré d'émotions

et de sensibilité avec lequel il installe un décor de rêverie et d'escapades oniriques et sauvages. La délicatesse et la sobriété de « Shadow of the Wind » nous plonge d'ores et déjà au cœur d'un décor crépusculaire et électronique, sous une légère brise. Sincérité, intimité et instinct guident ce morceau au tempo lent, où le flot poétique n'entraîne pas l'épanchement. « Human » s'engage dans une escapade rêveuse et sauvage. Instant d'émotion mélodieuse, ce morceau se déploie sur une rythmique langoureuse, des sonorités électro éthérées et un chant épuré, guide dans cette excursion solitaire. Après cette tempête pop, l'accalmie se retrouve avec la folk délicate et intimiste de « The Misunderstood Judgement of Stones » et la navigation aérienne gracieuse de « Jacob ». S'achève alors cette délicate expédition dans laquelle Kagu dresse un panorama lumineux et mélodieux des paysages de l'intime et explore le décor de ses rêves.- **Marie-Madeleine Remoleur**



KDF - Signal

Derrière ces trois lettres se cachent un trio, anciennement quatuor, qui fait revivre les fantômes de la cold wave en y ajoutant une touche plus pop et moderne. Après un premier EP KDF en 2011, ils ont sorti le mois dernier Signal, dont la première sortie avait été fin octobre 2014 sur internet uniquement. Avec un son plus étoffé et chaleureux que KDF , ces deux morceaux relèvent d'une efficacité imparable. Tandis que « The Race » et sa rythmique puissante nous fait danser sans trop réfléchir, « Signal » apparaît comme un morceau plus complexe et torturé, avec ses nappes de guitare lentes qui s'incrustent lentement dans l'esprit. L'évolution instrumentale durant ces cinq minutes semble nous transporter ailleurs, signe de la qualité de composition de KDF.- **Jules Gaubert**



lapsley_ understudyLapsley – Understudy

Douceur électrique, une pluie de sonorités semblant venir d'une autre planète. Voilà les mots qui nous viennent à l'esprit pour décrire le nouvel EP de Lapsley. Cette jeune musicienne originaire de Liverpool a sorti en janvier dernier Understudy, son deuxième EP. Il est composé de cinq titres qui mélangent à la fois la voix naturellement douce et cassée de Lapsley et des sonorités électro. Depuis son dernier EP Monday sorti l'année précédente, Lapsley continue son expérience musicale. Understudy met plus en avant sa voix et la contraste avec des sonorités instrumentales et électroniques. Cette

contradiction entre voix et musiques marche étonnement bien, et nous attire vers un univers sans limite. Cette très jeune artiste (Lapsley a 17 ans) est à suivre de très près, car le chemin réalisé déjà depuis son dernier EP est bluffant, nous sommes intrigués par la suite de cette nouvelle aventure.- **Lauranne Wintersheim**

3sOmEsiStERs - Cross



3sOmEsiStERs, malgré les apparences, ce sont d'abord quatre musiciens à l'univers singulier et décalé. Repérés grâce à leur collaboration avec Yael Naïm ou leur travail avec Gush, après quatre années de reprise des tubes des années 90, ils semblent désormais chercher avant tout l'expérimentation musicale et scénique. Sans limites, ils jouent sans cesse sur les frontières, cherchant à passer outre, comme pour leurs costumes où, grâce au soutien stylistique de JC de Castelbajac, ils percent les frontières du genre. Puisant aussi bien dans la pop, la musique du monde que l'électro-polyphoniques, le groupe a dévoilé le 23 février son second EP Cross, réalisé en collaboration avec Gush. Au gré des quatre morceaux, 3sOmEsiStERs nous propose un véritable voyage expérimental qui déconstruit tout canon musical. Avec « Black Hole », le groupe nous plonge au cœur de rythmiques tribales bercées par des voix ondulantes et une polyphonie décapante. Les voix se mêlent et fusionnent aussi sur le très énergique et dansant « Get Up ». Ce morceau nous transporte dans l'univers pop des années 90 et se déploie sur des mélodies cheesy à l'énergie communicative. « Countdown » se pose alors avec délicatesse, distillant des sonorités plus calmes et épurées. La polyphonie se fait ici délicatesse et sensibilité. Mais le morceau explose finalement dans une saturation électronique, revêtant sa loufoquerie d'antan. « Look at me now » achève alors cet EP, avec une introduction digne de Queen, dans une excentricité débordante bercée par des polyphonies hypnotisantes et des rythmiques tribales envoûtantes. Avec 3sOmEsiStERs, la loufoquerie devient élégante et ordonnée, offrant un ensemble musical cohérent, malgré le chaos régnant.- **Marie-Madeleine Remoleur**

Playlist Women's Empowerment

Le 8 mars dernier avait lieu la journée internationale des droits de la femme. Même si ce sujet devrait être discuté et débattu tous les jours, cette date attiré la lumière sur la situation encore problématique des femmes. Ce mois-ci, nous allons donc célébrer les femmes dans leur diversité à travers des chansons interprétées par des grandes artistes. Deux mots : GIRL POWER !



Beyoncé
Run the world (girls)



TLC
No scrubs



Lesley Gore
You don't own ms



Yelle
Complètement fou



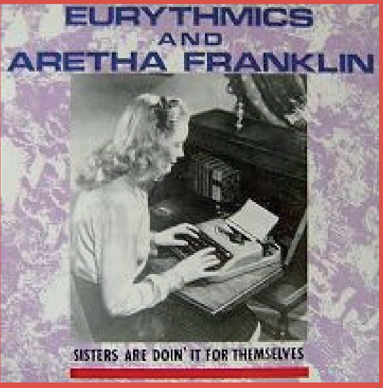
Des'ree
You gotta be



Cyndi Lauper
Girls just wanna have fun



Brigitte
Plurielles



Eurythmics ft Aertha Franklin
Sisters are soin' it for themselves



Nina Simone
My Way

La playlist de ce mois d'Avril est terminée. En espérant que vous aurez apprécié et (re)découvert des titres, nous attendons de connaître les vôtres sur le thème du women's emporwerment ! N'oubliez pas que la playlist est disponible intégralement sur le profil Spotify de Maze. - **Julia Coutant**



Laureline Galliot, la couleur en trois dimensions- p.108



demain

Dossier spécial

Laureline Galliot

La couleur en trois dimensions

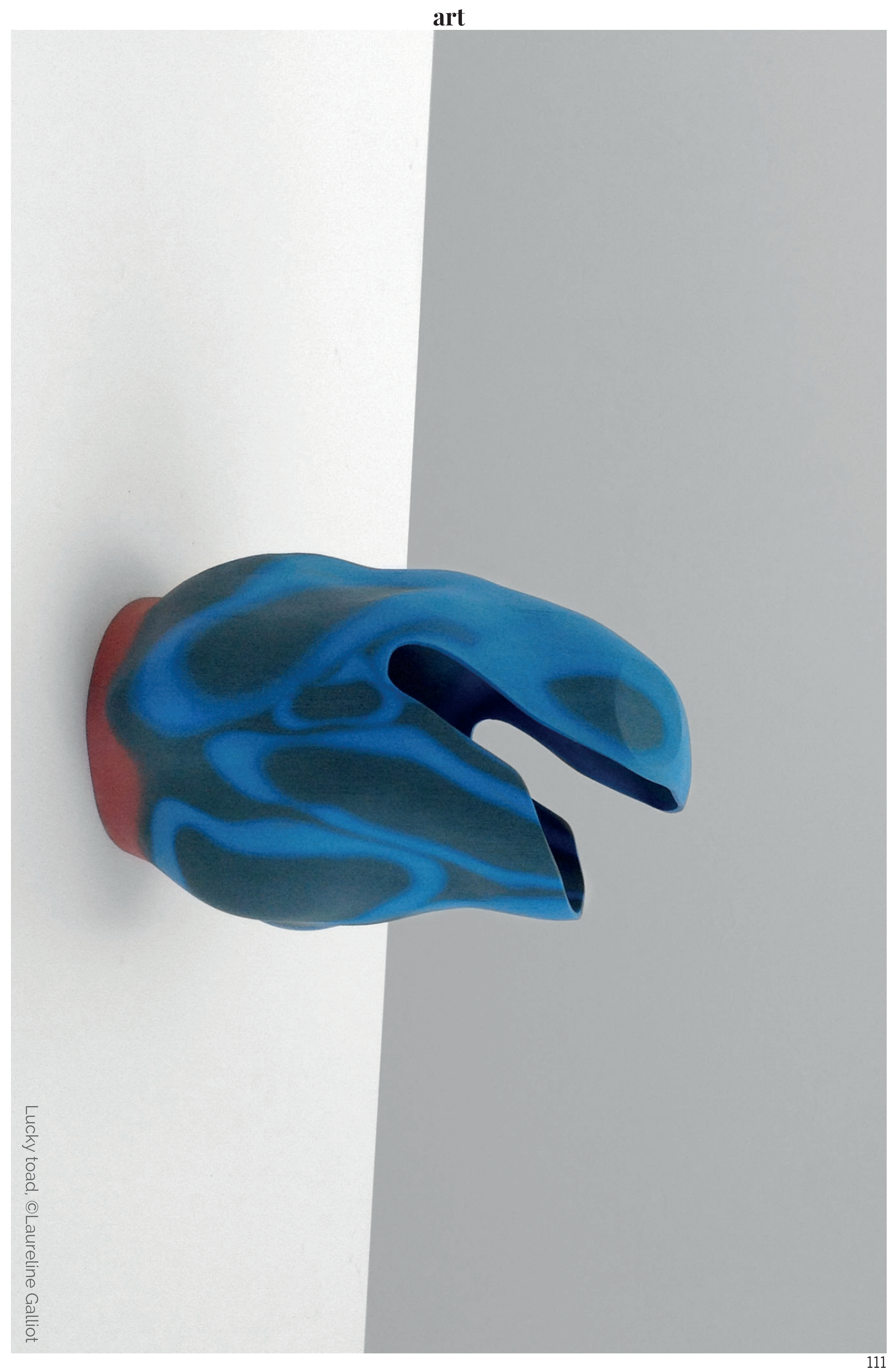
Laureline Galliot, Designer Industriel diplômée de l'ENSCI, s'interroge sur les liens qui rapprochent le dessin, la peinture et la sculpture avec le design. Elle tente d'appliquer le dessin à tous les domaines, que ce soit en deux ou trois dimensions afin de définir un langage qui lui corresponde. Nous nous sommes entretenus avec elle afin d'en apprendre un peu plus sur sa pratique.



Piggybank, ©Laureline Galliot



Teapot, ©Laureline Galliot



Lucky toad, ©Laureline Galliot



Lucky cat, ©Laureline Galliot. Peinture sur iPad

Red tights, Red tights zoomé, ©Laureline Galliot. Peinture sur iPad


Tool, ©Laureline Galliot

Comment l'univers artistique s'est-il ouvert à vous ?

Quand j'étais petite j'avais beaucoup de mal à parler, sans toutefois être autiste (rires). J'avais du mal à m'exprimer verbalement, j'ai trouvé une alternative en arts plastiques et en danse. Je sculptais des visages avec beaucoup de détails et mes parents ont perçu qu'il y avait peut-être un potentiel dans cette direction et m'ont aidé à ne pas être formatée par un système scolaire.

Vous avez du mal à vous définir comme «designer». Comment préférez-vous définir votre pratique ?

Je suis dessinatrice avant tout. L'idée et l'imaginaire se transposent par le dessin : c'est en quelque sorte le dessin qui traduit le dessein. Qu'on me définisse comme dessinateur ou comme sculpteur, ça me semble plus proche de ce que je suis, que « designer ».

> « Quand il s'agit de création, on trouve en cherchant plus qu'en projetant de trouver. »

Quel est la fonction de l'objet dans vos recherches ?

Dans le design, l'être humain a quatre membres, un cerveau et deux yeux – l'usage est important, central. Ce n'est pas quelque chose que je mets de côté. C'est important pour moi, ça me donne des contraintes qui m'aident à créer.
Pour créer, disons que j'aime ressentir les choses, étudier ma propre utilisation d'un objet si je dois travailler dessus. Je suis quelqu'un d'assez centré sur moi-même, ça passe notamment par les autoportraits, et pour autant c'est toujours une expérience. Par exemple, si je dois dessiner un stylo bille, alors pendant quinze jours je vais écrire avec un stylo bille pour en cerner tous mes usages, toutes les habitudes que j'ai avec et quelles sont les dérives des usages. J'étudie aussi les comportements des autres. Je ne passe pas par toutes ces études, ces chiffres et statistiques faites par des entreprises extérieures comme certains font. Ça n'a pas de sens pour moi tant que ce n'est pas quelque chose que j'ai vécu.

Je vais étudier les comportements par le dessin et l'observation, je vais analyser par le dessin et noter beaucoup de choses, tout le temps, ce que j'entends à la terrasse d'un café par exemple. Ces observations me donnent l'impression que tout est normé, qu'il y a des standards pour tout : des standards d'émotions, des standards de vie.

Qu'est-ce qui vous inspire ? Comment produisez-vous les objets ?

J'ai recours à la même méthodologie, quel que soit l'objet final qu'on me demande : je me nourris de mon ressenti, de l'histoire du lieu où la pièce sera exposée par exemple. Si c'est un objet qu'on me demande, je me nourris de la marque pour la faire évoluer dans son contexte. Tout ce que je fais est ancré dans un cadre qui me fournit les contraintes nécessaires pour savoir où je vais. C'est comme définir un décor pour raconter une histoire.

En ce qui concerne les matériaux, comment les choisissez-vous ?

Je fais partie du milieu, j'ai donc accès à des matériauthèques, je reçois des newsletters m'informant sur les nouveaux matériaux qui sortent, je ne suis pas du tout coupée de tout ça. Pour autant, c'est l'intuition qui me guide, pas forcément les matériaux innovants. Je ne vais pas sauter sur le nouveau matériau dès qu'on nous le présente. Quelque part, je doute toujours et je vais chercher à comprendre, je vais me demander, pourquoi est-ce qu'il est innovant ? En quoi est-il génial ? Je vais davantage avoir d'affinités avec de vieux objets trouvés en brocante et préférer les processus industriels abandonnés, notamment dans l'industrie du plastique. Le rapport hier/aujourd'hui m'intéresse. Qu'est ce qui fait qu'une industrie perdure, qu'une autre ne survit pas, pourquoi ça n'a pas marché ?

En création, vous préférez ne pas trop anticiper et gérer les choses au jour le jour, je crois. Pourquoi cela ?

Lorsque je créé, je me projette mais c'est l'histoire qui me donne la motivation. Je connais la différence entre ce que je vise et le résultat que je peux obtenir. Se donner un objectif est une excuse pour se lancer dans le processus, une raison de se lever le matin. Si mon objectif est de changer le monde, bien sûr je n'y arriverai pas mais c'est tout ce que je peux faire avec l'idée de changer le monde qui m'importe. Je préfère ne pas être déçue en n'aboutissant pas au résultat escompté, et pour ça avancer à tâtons, au jour le jour. Quand on a une idée en tête, on ne peut pas y aboutir sans qu'elle soit modifiée en chemin. Je ne peux pas savoir à quoi je veux aboutir sans avoir préalablement cherché : on trouve en cherchant, plus qu'en projetant de trouver. Je crois qu'il faut laisser sa part d'intervention à la recherche, à la manipulation de la matière. Je crois que je suis consciente que mon cerveau est limité pour projeter. Je crois que la réponse se trouve par la pratique, par le contact manuel, plus que par la réflexion. **Propos recueillis par Christelle Perrin**



Red tights, ©Laureline Galliot

Des bébés à trois parents au Royaume-Uni ?

Faire des bébés à trois ? L'idée peut étonner ! Le Royaume-Uni est devenu le 24 février dernier le premier pays à autoriser la conception d'enfants « à trois parents ». Vous savez pourtant comment sont faits les bébés. Après la Chambre des communes, la Chambre des Lords a approuvé la loi permettant le transfert mitochondrial. Mais alors nos voisins d'outre-manche auraient-ils perdu la tête ?

C'est en réalité moins farfelu qu'il n'y paraît car l'objectif de cette manipulation est d'éviter la transmission de certaines maladies. Environ 125 bébés par an naissent en Grande-Bretagne avec un dysfonctionnement mitochondrial. Les mitochondries sont des structures ovales situées dans le cytoplasme des cellules. L'une de leurs spécificités est qu'elles possèdent leur propre ADN, appelé ADN mitochondrial, et différent de l'ADN nucléaire qui est lui situé dans le noyau des cellules. La transmission de l'ADN mitochondrial est exclusivement maternelle.

Or, certaines mères portent une mutation génétique dans leur ADN mitochondrial, ce qui peut transmettre à l'enfant des maladies extrêmement grave. Cela concerne une naissance sur cinq mille et les maladies dont il s'agit sont pour l'heure incurables et potentiellement mortelles.

> « On pourrait remplacer l'ADN mitochondrial déféctueux de la mère par l'ADN mitochondrial sain d'une donneuse »

Afin d'éviter cette transmission, il est envisagé d'effectuer un « transfert mitochondrial », c'est-à-dire de remplacer l'ADN mitochondrial défectueux de la mère par l'ADN mitochondrial sain d'une donneuse. Cette méthode se ferait donc in-vitro. Les patrimoines génétiques de la mère et du père sont donc conservés, mais celui d'une troisième personne est présent. Pour les défenseurs de cette technique, elle constituerait une avancée majeure, en permettant à des centaines d'enfants de ne pas souffrir de maladies lourdes dont ils auraient pu hériter.

Mais avec cette nouvelle pratique, de nouvelles questions se posent. Sachant que le don de gamète ne l'est pas, le don de mitochondries devra-t-il être anonyme ou non ? L'ADN de la donneuse est aussi transmis à l'enfant… qui a donc sur le plan biologique trois parents. La loi devra encadrer cette particularité, qui pourrait donner lieu des situations délicates.

Des opposants à cette technique ont porté des accusations d'eugénisme. Ils considèrent qu'elle va trop loin dans la modification génétique. Selon plusieurs sondages, l'opinion publique est réticente pour des raisons d'éthique. Jusqu'où peut-on aller ? Quelle est la limite à ne pas franchir ? Ces questions de bioéthique reviennent sur le devant de la scène. Pour l'heure, cette technique est nouvelle et aucun enfant n'est né grâce à elle. L'avancée des recherches et la gestion du point de vue juridique nous diront dans quelle direction s'orientera finalement le Royaume-Uni sur cette question. ■ **-Astrig Agopian**

Foliage, pop mélancolique

Qu'on soit de la vieille école ou non, on ne peut pas contester qu'Internet est un outil efficace pour partager et faire découvrir sa musique. C'est d'ailleurs grâce à lui qu'on a découvert Foliage, projet solo d'un étudiant Californien de 16 ans. Son EP Consolidate nous avait séduit de par ses instrumentales juvéniles et son chant pas toujours juste mais possédant une naïveté rare aujourd'hui.

Son premier album Truths, sorti sur Human Sound Records, confirme le talent du garçon. Ces dix titres nous plongent dans une ambiance pop, surf et pourtant froide, comme le soleil un matin d'hiver. Comme il l'explique lui même dans un "journal de bord" publié sur internet, ces morceaux sont un questionnement sur lui-même, sur ses choix. Le succès vient-il de là ? Sûrement. Qui n'a jamais douté de ses choix, qui n'a jamais eu peur du futur ? Foliage raconte une jeunesse difficile à vivre, à la différence des autres groupes dans le même style pour qui la vie semble incroyablement belle. Mais le talent du garçon ne s'arrête pas là. Les instrumentales font preuve d'une grande originalité, avec une guitare si particulière, propre à lui même. La rythmique semble venir tout droit des années 70/80, avec ces boîtes à rythmes et cet écho qui nous remémore Joy Division ou les Smiths, mais avec tout de même des influences modernes comme le montre le très Beach Fossils Wait For Me. Les erreurs des précédents EPs semblent corrigées pour ne garder que le meilleur, à l'image du morceau éponyme Truths

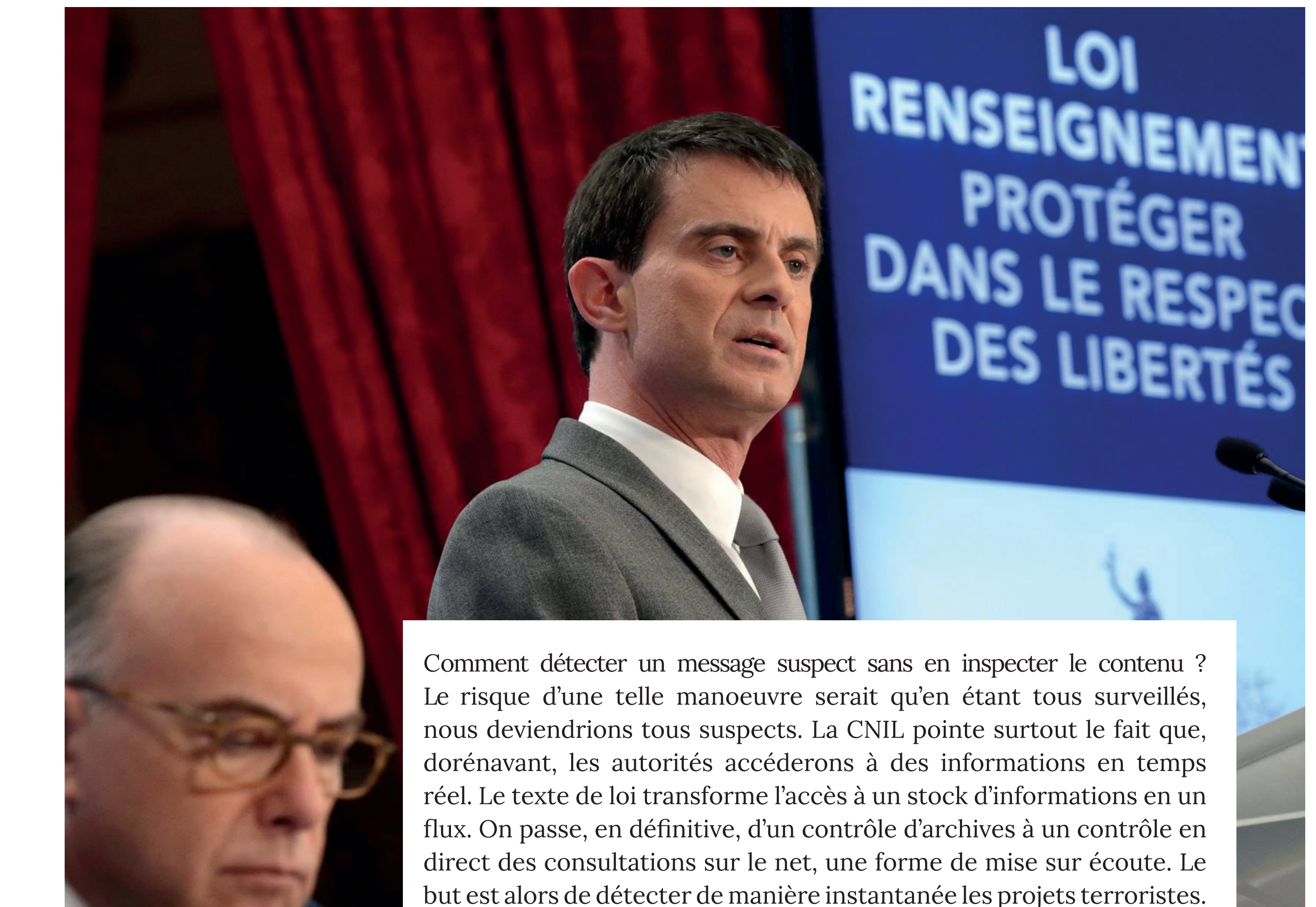
Ces dix morceaux s'enchaînent à une vitesse affolante à tel point que les 30 minutes totales semblent en durer 10, et l'envie de réécouter Truths dépasse notre raison. Preuve de son succès, les cassettes (seul support physique pour cet album) ont toutes été vendues dans la semaine de sa sortie, et le jeune homme enchaîne concert sur concert, pour lesquels il s'entoure de musiciens pour proposer une autre expérience, plus vivante et dansante. Ainsi, si cet album n'est pas parfait, il permet à Foliage de se faire une place dans une scène pop indépendante déjà bien fournie.... ■ **Jules Gaubert**

Sous surveillance ?

Ce 19 mars fut présenté en Conseil des ministres le projet de loi portant sur le renseignement sur internet. Le programme porté par Bernard Cazeneuve et présenté par Manuel Valls a pour vocation d'accroître la surveillance des internautes au nom de la lutte contre le terrorisme. Des moyens seraient alors mis à disposition pour que les fournisseurs d'accès à internet puissent «détecter, par un traitement automatique, une succession suspecte de données de connexion». Dès l'annonce de ces mesures, les réactions furent vives et entre autre une question se pose: comment renforcer la sécurité sur le Net tout en préservant les libertés individuelles, l'Etat de droit ?

Cette question du renforcement de la sécurité sur internet au nom de la lutte contre le terrorisme et la criminalité organisée n'est pas nouvelle. En effet, depuis les attentats du 11 septembre 2001 à New York, émerge au sein des Etats et pas seulement aux Etats-Unis, cette idée d'affermissement de la sûreté. Ainsi, peu de temps après les événements de 2001, George W. Bush signe le Patriot Act qui permet la surveillance de tous les moyens de communication utilisés par les terroristes. Cette loi, bien qu'auparavant contestée, fut approuvée par l'Union Européenne. Plus particulièrement le Sénat français avait voté à l'automne 2014 l'article 13 de la loi sur la programmation militaire relatif à l'autorisation de la surveillance de chaque citoyen à travers sa vie d'internaute. De ce fait, les services de renseignements de la gendarmerie et de la police étaient habilités à se servir de données téléphoniques et informatiques. Le hasard fit qu'une semaine après sa mise en application, la France était touchée par les attentats de janvier 2015. Échec ou hasard dramatique, cette loi sur la programmation militaire semble insuffisante aujourd'hui, d'où sa réactualisation en mars dernier grâce à un consensus entre la droite et la gauche.

Jusqu'où renforcer la sécurité ? Pour répondre à cela, le gouvernement a saisi la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (CNIL), instance garante de nos libertés fondamentales, et celle-ci a émis des réserves sur les intentions du gouvernement, s'inquiétant de préservation de nos droits. Comment expliquer à l'opinion publique que l'Etat français peut accéder à ses données ? Tous les Français sont-ils visés ? Manuel Valls affirme qu'il n'y a «pas de surveillance généralisée des citoyens», pourtant le texte prévoit bien la pose de dispositifs semblables à des «boîtes noires» installés chez les internautes. De plus, seules les adresses IP et les provenances de messages suspects seraient visées, le contenu des messages non. Ces données seraient dans un premier temps analysées anonymement et dans le cas où un risque serait avéré, l'anonymat serait levé. Dans le cas contraire, les informations personnelles ne seraient pas enregistrées. Il n'y aurait violation de la vie privée uniquement lors de la révélation d'une menace terroriste.



Comment détecter un message suspect sans en inspecter le contenu ? Le risque d'une telle manoeuvre serait qu'en étant tous surveillés, nous deviendrions tous suspects. La CNIL pointe surtout le fait que, dorénavant, les autorités accéderons à des informations en temps réel. Le texte de loi transforme l'accès à un stock d'informations en un flux. On passe, en définitive, d'un contrôle d'archives à un contrôle en direct des consultations sur le net, une forme de mise sur écoute. Le but est alors de détecter de manière instantanée les projets terroristes. Les services de renseignements se doteraient ainsi d'outils spéciaux jusqu'alors réservés au domaine judiciaire, à savoir la pose de micro, la surveillance informatique et la géolocalisation d'individus et d'objets. Ce contrôle du futur, cette obsession de l'anticipation questionne des professions. Parmi elles les magistrats, journalistes qui ne sont pas protégés par la nouvelle loi et qui, dans le cadre de leurs métiers, se voient relayer des informations relatives au terrorisme sans pour autant en faire l'apologie.

De telles mesures nécessitent un nouveau personnel, formé, et encadré par la Commission Nationale de Contrôle des Technologies du Renseignement (CNCTR) remplaçant l'actuelle et obsolète Commission Nationale de Contrôle des Interceptions de Sécurité (CNCIS). Cette autorité administrative et indépendante sera en charge d'agir en amont, pendant et après le recours à ces nouvelles techniques de surveillance. En cas d'abus, la commission sera apte à saisir le Conseil d'Etat.

Le texte est actuellement en discussion et devra être débattu en séance à l'Assemblée Nationale mi-avril après examen en Commission des Lois le 1er avril. Pour l'heure, même si un accord entre la gauche et la droite semble être trouvé, les réactions ailleurs sont vives et nombreuses, à commencer par le CNIL comme nous l'avons précédemment évoqué, mais aussi le Conseil National du Numérique (CNNum, organe consultatif indépendant et d'intérêt public), les fournisseurs d'accès à Internet, le syndicat de la magistrature, l'Ordre des avocats de Paris, le juge anti-terroriste Marc Trévidic qui a pris notamment en charge le dossier sur l'attentat à Karachi en 2002, Quadrature du Net (association de défense des liberté sur Internet) ou encore Amnesty International. Ils sont nombreux et dénoncent tous un accroissement inquiétant de la surveillance, et ainsi un affaiblissement de l'Etat de droit. **Roxane Thébaud**

Rencontre

Gomina

Gomina. Pour vous replacer dans le contexte, imaginez un groupe d'amis, qui se réunit pour jouer, improviser, dans une configuration pour le moins originale (Batterie/Claviers/Basse). Au final Peter, Julien, Nicolas et encore Nicolas finissent par sortir 8 titres, dans Into The Sunny Gray (mars 2012) en autoproduction, sans promo, sans stress.



ais après la sortie de leur 1er album Prints, qui, je dois dire, est un petit bijou, Gomina continue sur sa lancée. Masterisé à Trans Lab (Paris) par Chab, qui avait notamment travaillé avec les Daft Punk, Prints est pop, parfois psyché, mais surtout brillant, à bien des égards. Rencontre.

Qu'est ce qui vous motive à faire partie d'un groupe ?

Gomina : Ça s'est imposé comme ça, ça correspondait bien à la personnalité de chacun, en fait. On nourrit vraiment la volonté d'être entre potes, de construire quelque chose ensemble. On s'est pas dit «on va composer» ; au final ça c'est fait naturellement et chacun a trouvé sa place. Du coup, on a une façon très exigeante de travailler, chacun participe à égalité dans la création et le projet. Toute validation passe par nous quatre.

Pour cet album quelle était votre démarche dans l'approche du live ?

Pour le live, on avait envie de rester dans un truc entièrement joué. Pas de séquence, pas de click, pas de casque. On voulait garder cet esprit de spontanéité. C'est la ligne directrice des live de Gomina. Ce qui a changé par rapport aux premiers concerts qu'on jouait est purement logistique. Avant, on amenait tous nos synthétiseurs, ce qui était encombrant et pas tellement simple. Pour les concerts de Prints, on a samplé note par note tous les synthétiseurs. C'est un vrai travail de fourmi, mais ça nous permet d'avoir à disposition tous nos sons, sur une seule machine ! C'est moins contraignant et ça nous permet de garder la spontanéité qui nous est si chère.

Quels sont les thèmes de l'album ? Du groupe en général ?

C'est plus ce que nous évoque la musique en général, souvent on n'aime pas trop disséquer les paroles. De toute façon, il y a souvent des problèmes de traduction. Tu sais, quand tu transcris mot à mot les paroles des titres que tu aimes bien, ça finit par ne plus vouloir rien dire. On se concentre plutôt sur des émotions, des combinaisons de mots qui nous touchent, des choses créées sur le moment. Puis on réutilise les premières impulsions et construit autour de ça. On tient à chanter quelque chose qui reste musical mais qui suit une sorte de fil rouge, de thème global, qu'on définit au préalable.

Votre recul sur votre travail ? Vous en parleriez comment ?

On n'a pas vraiment de recul. Dans l'album, on est impliqué dans toutes les étapes ! Sauf le master comme je te disais. C'est très compliqué d'avoir du recul en étant à ce point-là le nez dans un projet !

Une petite question classique. Accessible, ou non (pas encore tout



au plus) quelle est la personne avec qui vous aimeriez travailler ?

Y en a plein que j'adore mais notre façon de bosser n'a pas permis une autre façon de faire les choses pour le moment. En fait, on pose des cailloux les uns par-dessus les autres. Si on était en studio, il faudrait des moyens démentiels pour avoir un producteur qui nous suit, dans notre démarche créative. Et cela prendrait énormément de temps.

Pour l'instant, les titres se construisent aussi en préproduction. Jusqu'au dernier moment, on a bossé sur les morceaux !

Cependant, on se pose la question pour la suite, et peut-être qu'on travaillera différemment la prochaine fois. Mais au final, ça dépendra des compositions.

Une très bonne rencontre ?

À l'époque du premier clip, un réal' est venu vers nous. Là on peut parler de bonne rencontre. Souvent quand on délègue un travail comme ça, on est déçu du résultat, on n'a pas forcément été compris, on trouve la chose pas à la hauteur. Avec Kévin, ça s'est passé différemment. Il est parti dans son truc, tout seul, et le résultat nous a beaucoup plu !

On est un groupe assez jeune, on n'a pas encore rencontré beaucoup de gens pour le moment mais ce genre d'alchimie fait toujours plaisir !

Bon, allez, tout à fait entre nous, ça écoute quoi comme musique (quand ça n'en joue pas), dans Gomina ?

Personnellement mon premier disque, c'est Nevermind (Nirvana 1991). J'écoutais déjà pas mal de musique avant de fonder Gomina.

Dans le groupe en général, les influences sont variées, ça part de Blur, ça arrive à Portishead, mais avant ça à faire un détour par les 90's avec The Smiths notamment.

Allez, c'est fini pour cette fois, la tonalité résonne à peine que je suis déjà pressé d'avoir à nouveau l'occasion de discuter avec Gomina.
Retouvez leurs actualités sur la page Facebook du groupe, et par pitié… si vous voulez avoir un tant soit peu de crédibilité lors de votre prochain apéro dinatoire… écoutez cet album.■ **Jérémy Trombetta**

En concert :
Le 27 Mai au Centquatre (Paris) ; Le 29 Mai à Brighton (Royaume-unis). Vous les retrouverez également parmi les programmations de Beauregard (Hérouville St Clair), des Déferlantes (Argelès sur Mer) et du Festival Musilac.


ART ROCK
JCDECASTELBAJAC